

Justin Chrysostome DORSAINVIL

Auteur et éducateur haïtien [1880-1942]

(1952) [2016]

Essais  
de vulgarisation  
scientifique  
et questions haïtiennes

**LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES**

CHICOUTIMI, QUÉBEC

<http://classiques.uqac.ca/>



<http://classiques.uqac.ca/>

*Les Classiques des sciences sociales* est une bibliothèque numérique en libre accès, fondée au Cégep de Chicoutimi en 1993 et développée en partenariat avec l'Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.

UQAC

<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25<sup>e</sup> anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

## Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue  
Fondateur et Président-directeur général,  
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.](#)

Cette édition électronique a été réalisée par [Wood-Mark Pierre](#), bénévole, étudiant en sociologie à la Faculté des sciences humaines à l'Université d'État d'Haïti et membre du comité de direction du Réseau des jeunes bénévoles des Classiques des sciences sociales en Haït, [Page web dans Les Classiques des sciences sociales.](#)  
à partir de :

Dr J.C. Dorsainvil

### **Essais de vulgarisation scientifique et questions haïtiennes**

Port-au-Prince, Haïti : Les Éditions Fardin, 2016, 166 pp.  
Reproduction de l'édition de 1952 publiée par l'Imprimerie Théodore.

Police de caractères utilisés :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

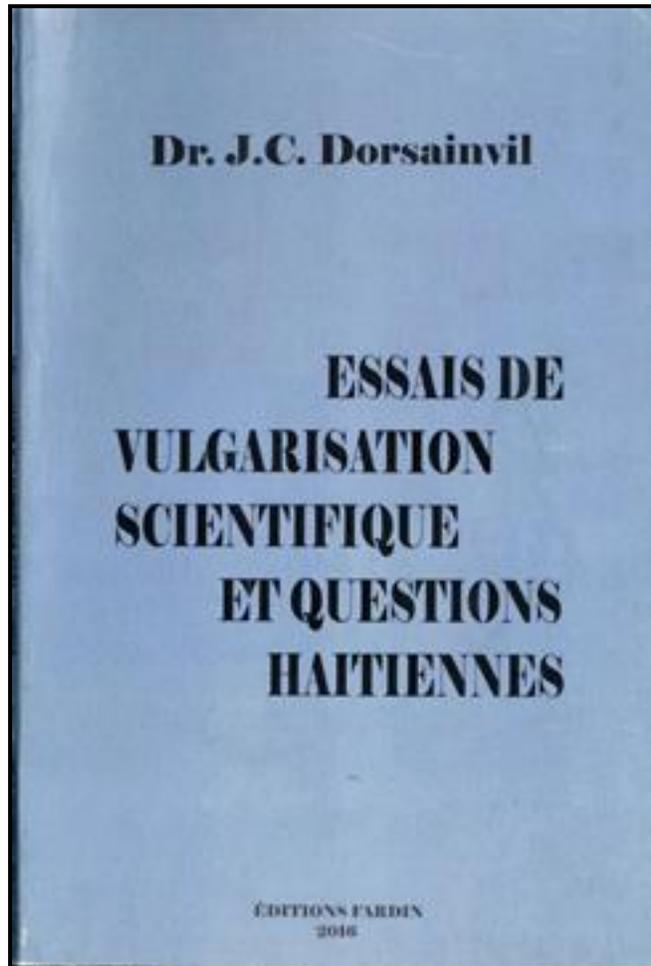
Édition numérique réalisée le 14 juillet 2019 à Chicoutimi, Québec.



**Justin Chrysostome DORSAINVIL**

Auteur et éducateur haïtien [1880-1942]

**Essais de vulgarisation scientifique  
et questions haïtiennes**



Port-au-Prince, Haïti : Les Éditions Fardin, 2016, 166 pp.  
Reproduction de l'édition de 1952 publiée par l'Imprimerie Théodore.

Dr. J. C. DORSAINVIL

ESSAIS DE  
VULGARISATION  
SCIENTIFIQUE  
ET QUESTIONS  
HAÏTIENNES

IMPRIMERIE THÉODORE  
52, RUE DANTES DESTOUCHES  
PORT-AU-PRINCE, HAÏTI

1952

Merci aux universitaires bénévoles regroupés en association sous le nom de:

**Réseau des jeunes bénévoles  
des Classiques des sciences sociales  
en Haïti.**

Un organisme communautaire œuvrant à la diffusion en libre accès du patrimoine intellectuel haïtien, animé par *Rency Inson Michel* et *Anderson Layann Pierre*.



Page Facebook :  
<https://www.facebook.com/Réseau-des-jeunes-bénévoles-des-Classiques-de-sc-soc-en-Haïti-990201527728211/?fref=ts>



Courriels :

Rency Inson Michel :  
[renyinson@gmail.com](mailto:renyinson@gmail.com)  
Anderson Laymann Pierre :  
[andersonpierre59@gmail.com](mailto:andersonpierre59@gmail.com)

Ci-contre : la photo de Rency Inson MICHEL.

Un grand merci à [Ricarson DORCÉ](#), directeur de la collection “*Études haïtiennes*”, pour nous avoir prêté son exemplaire de ce livre afin que nous puissions en produire une édition numérique en libre accès à tous dans Les Classiques des sciences sociales.



jean-marie tremblay, C.Q.,  
sociologue, fondateur  
Les Classiques des sciences sociales,  
14 juillet 2019.

Essais de vulgarisation scientifique  
et questions haïtiennes

## Quatrième de couverture

[Retour au sommaire](#)

L'ouvrage qui paraît aujourd'hui est une collection d'études et d'articles — de notre regretté compatriote, le savant Dr. J. C. Dorsainvil — qui ont été, presque tous, publiés, sous le titre général : « *ESSAIS DE VULGARISATION SCIENTIFIQUE* », dans les quotidiens, « *Le Nouvelliste* », « *Haïti-Journal* », et dans les Revues de doctrine et de Combat, « *Les Griots* », « *Chantiers* ».

Cette publication nous permet de remplir un devoir à l'égard d'une valeur authentique de notre race, et, par l'exemple d'un essai limité, de développer deux idées qui, selon nous, ont inspiré tous ses travaux et renseignent, autant que la variété de la documentation, sur les questions qui le préoccupaient.

Ce sont deux idées complémentaires, la fonction de notre intellectualité, qui consisterait à reconstituer notre Culture, à soumettre tous nos problèmes au traitement scientifique et, dans cette entreprise, à pratiquer, contrairement à notre vieil individualisme, la division des tâches. Nous pouvons, alors, même si nous voulons systématiser, suivre l'ordre historique d'émergence de nos problèmes — problèmes de Culture avec l'indice de primauté par la proportion du type africain dans la démographie de St. Domingue, problèmes du milieu physique avec ses constantes, problèmes de la Communauté sociale qui résulte du brassage des éléments ethniques.

Mesmin Gabriel

**Note pour la version numérique :** La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l'édition papier numérisée.

[iv]

Essais de vulgarisation scientifique  
et questions haïtiennes

## SOMMAIRE

### Quatrième de couverture

- A) Mesmin Gabriel, Avant-propos [vii]
- B) Introduction. Dr J. C Dorsainvil sa vie et ses œuvres [xxi]

## Études

1. Électroencéphalogramme. [39]
2. Biométrie, Anthropométrie, Pédagogie. [45]
3. Du mimétisme animal a la suggestion chez l'homme. [53]
4. Autour de la nouvelle hypothèse explicative de la possession vodouique du Dr Herskovits. [61]
5. Psychogénie. [71]
6. La notion de race dans la politique internationale. [79]
7. Les temps modernes et développement de l'Amérique. [91]
8. Esprit et matière. [99]
9. Science et métaphysique. [111]
10. L'angoissant cauchemar. [115]
11. L'existence d'une culture haïtienne. [123]
12. Quelques causes de déficience de l'enseignement primaire en Haïti. [139]
13. L'aménagement de la maison haïtienne. [149]
14. Autour d'une personnalité. [157]

[v]



Docteur J.C. Dorsainvil  
(1880-1942)

[vi]

[vii]

**Essais de vulgarisation scientifique  
et questions haïtiennes**

# AVANT-PROPOS

[Retour au sommaire](#)

[viii]

[ix]

## AVANT-PROPOS

L'ouvrage qui paraît aujourd'hui est une collection d'études et d'articles — de notre regretté compatriote, le savant Dr. J. C. Dorsainvil — qui ont été, presque tous, publiés, sous le titre général : « ESSAIS DE VULGARISATION SCIENTIFIQUE », dans les quotidiens, « Le Nouvelliste », « Haïti-Journal », et dans les Revues de doctrine et de Combat, « Les Griots », « Chantiers ».

Cette publication nous permet de remplir un devoir à l'égard d'une valeur authentique de notre race, et, par l'exemple d'un essai limité, de développer deux idées qui, selon nous, ont inspiré tous ses travaux et renseignements, autant que la variété de la documentation, sur les questions qui le préoccupaient.

Ce sont deux idées complémentaires, *la fonction de notre intellectualité*, qui consisterait à reconstituer notre Culture, à soumettre tous nos problèmes au traitement scientifique et, dans cette entreprise, à pratiquer, contrairement à notre vieil individualisme, *la division des tâches*. Nous pouvons, alors, même si nous voulons systématiser, suivre l'ordre historique d'émergence de nos problèmes — problèmes de Culture avec l'indice de primauté par la proportion du type africain dans la démographie de St. Domingue, problèmes du milieu physique avec ses constantes, problèmes de la Communauté sociale qui résulte du brassage des éléments ethniques.

Ces trois domaines ne peuvent être simplement reliés par un acte de synthèse puisque la nature des données qui remplissent le premier en fait une catégorie causale et autonome informant l'élaboration de ses concepts autrement qu'en logique occidentale et que la « connaissance » archétype n'y est pas une science de la matière, mais une discipline qui se rapproche de la para-psychologie. [x] Cette

discipline puise ... ses « faits » — clairvoyance, rétroscopie, possession télépathie psychométrique etc. — dans l'expérience extrasensorielle ainsi définie par le Dr. R. TISCHNER : « ...tout ce qui, des faits physiques sensibles ou du psychisme des personnes étrangères, s'est incorporé par une voie normale ou paranormale, consciemment ou inconsciemment, sous une forme quelconque, au contenu psychique d'un sujet. Le mot expérience comprend ici aussi bien l'acte de faire l'expérience que l'état d'avoir l'expérience »<sup>1</sup>. Les données de cette science débordent donc le soma.

Il sera, par conséquent, impossible d'expliquer la « possession » par la neuropathologie, la psychopathologie, la psychiatrie. Car, quand elle se rencontre en ses modalités, de plus en plus rares, elle n'est pas une maladie, concept dont nous connaissons l'origine<sup>2</sup>, encore moins une possession diabolique, *mais un état propre à la Connaissance*<sup>3</sup>, qui doit être inséré dans la totalité explicative de notre Culture. L'univers de cette Connaissance peut être le « champ psychique extra-spatial » de Driesch ou l'hyper-espace quadridimensionnel du mathématicien RIEMAN qui, d'ailleurs, « a introduit dans le cadre de ses réflexions des manifestations parapsychiques ».

Cette hiérarchie Culture, Milieu physique, Communauté sociale introduirait en notre spéculation des rapports qui seraient de l'ordre scientifique, mais dans le sens du cheminement de l'esprit nègre. Et c'est précisément la fonction morale de notre intellectualité de découvrir comment cet esprit *participa* à l'architecture de l'univers pour en dégager les structures et le mode de penser qui constituent sa cosmologie. Cette cosmologie, la première intuition du monde, qui, pour des raisons que nous avons envisagées ailleurs, n'est pas consignée [xi] dans une littérature, a néanmoins ouvert deux voies de culture. L'une, la voie animiste, qui se ferma avec la localisation du rameau africain dans une aire géographique, l'autre, dans laquelle s'engagea le génie de l'*Anthropos* grec, la voie mathématique. Cette dernière vectoria deux notions, la Forme et le Nombre qui permirent à l'Occident, par l'intermédiaire de Pythagore — dont l'initiation se

---

<sup>1</sup> *Introduction à la Parapsychologie* — Dr. R. TISCHNER, pp. 55-56.

<sup>2</sup> *Introduction à la Médecine Psychosomatique* — Dr. C. Alberto SEGUIN.

<sup>3</sup> C'est la thèse que nous développerons dans notre ouvrage « *Animisme Africain et Rationalisme Occidental* ».

poursuivit pendant vingt-deux ans en Égypte — d'élaborer les deux formes complémentaires de sa pensée, le Positivisme et l'idéalisme.

Parties d'une même intuition initiale, ces deux voies continuent à interférer dans l'histoire d'une civilisation dont la loi fondamentale est celle de l'équilibre. Elles provoquent périodiquement des récurrences qui auraient ouvert à la pensée une autre perspective si « la science moderne au lieu de partir des mathématiques pour s'orienter dans la direction de la mécanique, de l'astronomie, de la physique et de la chimie, au lieu de faire converger tous ses efforts sur l'étude de la matière, avait débuté par la considération de l'esprit, si Képler, Galilée, Newton, par exemple, avaient été des psychologues. Nous aurions certainement eu une psychologie dont nous ne pouvons-nous faire aucune idée aujourd'hui, pas plus qu'on n'eût pu, avant Galilée, imaginer ce que serait notre physique : cette psychologie eut probablement été à notre psychologie actuelle ce que notre physique est à celle d'Aristote. Une fois découvertes les lois les plus générales de l'activité spirituelle (comme le furent en fait, les principes fondamentaux de la mécanique), on aurait passé de l'esprit pur à la vie, la biologie se serait constituée, mais une biologie vitaliste, toute différente de la nôtre, qui serait allée chercher, derrière les formes sensibles des êtres vivants, la force intérieure, invisible, dont elles sont les manifestations... En même temps que cette biologie vitaliste aurait surgi une médecine qui eût remédié *directement* aux insuffisances de la force vitale, qui eût visé la cause et non pas les effets, le centre au lieu de la périphérie ; la thérapeutique par suggestion ou plus généralement par influence de l'esprit sur l'esprit, [xii] eût pu prendre des formes et des proportions que nous ne soupçonnons pas. Ainsi se serait fondée, ainsi se serait développée la science de l'activité spirituelle <sup>4</sup>.

Le génie grec ne s'engagea pas dans l'autre voie avec ses propres virtualités. Ses premiers représentants, toute la lignée des philosophes présocratiques, allèrent puiser en Égypte, dans l'enseignement de savants nègres, « ces notions de destin, de justice, d'âme, de Dieu, qu'ils n'ont ni créés, ni élaborés. Ce sont, semble-t-il, ces notions qui leur servent de schémas ou de catégories pour concevoir la nature extérieure.

---

<sup>4</sup> [\*Énergie Spirituelle\*](#) — H. Bergson, pages 83-86.

L'idée que les physiologues ioniens se font de l'ordre de la nature, comme d'un groupement régulier d'êtres ou de forces auxquelles la destinée souveraine impose leur limite est dû au transport de l'ordre social dans le monde extérieur ; la philosophie n'est peut-être, à son origine, qu'une sorte de vaste métaphore sociale. Des faits aussi étranges que le symbolisme numérique des pythagoriciens qui admettent que « tout est nombre » s'expliqueraient par cette forme de pensée qu'un philosophe Allemand appelait récemment la pensée morphologico-structurale des primitifs et qu'il opposait à la pensée fonctionnelle fondée sur le principe de causalité. S'il en est ainsi, les premiers systèmes philosophiques des Grecs ne seraient nullement primitifs ; ils ne seraient que la forme élaborée d'une pensée bien plus ancienne. C'est sans doute dans cette mentalité qu'il faudrait rechercher l'origine véritable de la pensée philosophique ou du moins d'un de ses aspects. A. COMTE n'avait pas tort en voyant dans ce qu'il appelait le fétichisme la racine de la représentation philosophique de l'univers ; maintenant que, par le folklore et les études sur les peuples non civilisés, on a une connaissance plus précise et plus positive de l'état d'esprit des primitifs, on pressent mieux tout ce qui en subsiste dans la métaphysique évoluée des Grecs ».<sup>5</sup>

[xiii]

Ces notions intuitives constituent une « charte métaphysique » qui porte le sceau de la transcendance du génie nègre et conditionnera pendant longtemps le développement de l'idéalisme. Elles sont le produit d'un mode de penser qui n'est ni discursif, ni dialectique, niais figuratif et parabolique. L'investigation peut retrouver ce mode de penser dans les symbolismes de notre religion populaire et dans le système de signes — qui contenait déjà la formule quaternaire des Celtes et la tétractys sacrée de Pythagore — à l'aide desquels les Dogons représentent « l'ordre dans lequel s'est développée la création ».

Contrairement à la conception formaliste de Hilbert, ces signes ne correspondent pas à des perceptions d'objets déterminés et en nombre fini expérimental, mais impliquent un ensemble homoémérique de forces dont l'analyse, au dire de M. GRIAULE, « ne laisse pas d'être embarrassante. « Sans doute s'agit-il d'une cosmologie, mais c'est là

<sup>5</sup> [Histoire de la Philosophie](#) — Tome I, Emile BREHIER. pages 4-6.

trop peu dire. En une certaine manière, il est aussi physique par sa théorie du mouvement vibratoire, et métaphysique, puisque - pour l'esprit dogon - il présente l'absolu. Il est à coup sûr philosophie, si l'on entend par là, comme le propose Bergson, une attitude de l'homme dans son privé comme face au monde. Il est religion aussi, puisqu'il régit des rites, des interdits commandant les accès à l'absolu » <sup>6</sup>.

Cette indétermination est caractéristique de la vision animiste d'un univers de forces, identiques en leur essence, mais variées dans leur représentation intelligible à l'échelle d'objets. Le contenu de cette vision est une ontologie — la même qui, après des siècles de déterminisme, réapparaît, sur le versant occidental, dans la microphysique avec son monde de « phénomènes observables, telles les rencontres d'électrons, d'interphénomènes inobservables, comme le mouvement d'un électron ou d'un rayon de lumière depuis sa source jusqu'à sa rencontre [xiv] avec la matière » <sup>7</sup> ; de relations de précision antagoniste » <sup>8</sup> de compromissions dans la notation symbolique, comme la fonction d'onde, enfin de quantum d'action, concept, avoue L. de BROGLIE, <sup>9</sup> inconcevable à cause de cette solidarité incompréhensible qu'il exprime entre l'aspect spatio-temporel des phénomènes et leur aspect dynamique.

Mais la pensée occidentale chemina pendant longtemps dans la voie des sciences positives sur la base du substrat nouménal <sup>10</sup> que l'animisme nègre constitua comme la puissance intemporelle

<sup>6</sup> *Philosophie et Religion des Noirs* — M. GRIAULE (in « Le Monde Noir », Numéro spécial 8-9, page 320.

<sup>7</sup> *L'activité philosophique contemporaine en France et aux États-Unis*, Tome I — MARVIN FARBER, page 193.

<sup>8</sup> *Interprétation philosophique des relations d'incertitude et de déterminisme* — G. MATISSE.

<sup>9</sup> *Continu et discontinu en Physique Moderne* — Louis de BROGLIE page 85.

<sup>10</sup> Ce substrat, qui ne peut-être contemplé que par la VISION INITIATIQUE, se rencontre dans l'idéalisme sous le nom de REALISME TRANSCENDANTAL, et Meyerson s'y référerait insciens quand, faisant allusion à la mécanique ondulatoire, il écrivait : « L'idée d'un réel nécessairement postulé et cependant essentiellement inconnaissable est évidemment apparenté à la chose en soi kantienne et, quelles que soient les objections que l'on ait pu formuler, depuis le grand criticiste, contre ce système du réalisme transcendantal, personne n'osera, certes, affirmer qu'il faille le considérer comme périmé. À ce point de vue, le nouveau réel quantique ne comporterait aucune brisure véritable ».

d'équilibre de toutes les cultures. Elle prit, cette pensée, dans les théories, les doctrines des formes diverses et arriva, à travers les antinomies de la raison critique, à l'affirmation expérimentale d'un univers dont le contenu ne peut être rigoureusement distribué par l'analyse dans des cadres génétique, statique, dynamique relevant respectivement de l'arithmétique, de la géométrie et de la mécanique <sup>11</sup>. Dès lors, la logique bivalente, qui enfermait l'esprit entre deux alternatives déterministes, s'ajouta une troisième valeur. La notion d'objet s'est dégradée jusqu'à n'être qu'un préjugé macroscopique, un préjugé d'êtres familiarisés avec une échelle particulière de grandeur <sup>12</sup>. Par ses dialectiques et ses critiques, le surrationalisme détermine un sur-objet <sup>13</sup>. « Pour que la connaissance humaine ait toute [xv] son efficacité, il faut maintenant que l'esprit se transforme. Il faut qu'il se transforme dans ses racines pour pouvoir assimiler dans ses bourgeons. Les conditions mêmes de l'unité de la vie de l'esprit imposent une variation de l'esprit, une mutation humaine profonde » <sup>14</sup>.

Cette mutation humaine, cette conversion, pour employer le langage platonicien, est, semble-t-il, celle réalisée par nos grands ancêtres, les Aunthomba, à travers toutes les étapes de l'initiation, depuis l'extase jusqu'à la mort cataleptique, pour arriver à la vision de « l'Unité unifiante dont la lumière solaire est le symbole, puisque d'elle dérive la double série de propriétés grâce auxquelles l'œil voit les choses et les choses sont vues » <sup>15</sup>.

Les textes cités, que nous avons empruntés aux représentants du rationalisme critique, nous ramènent à la gémelléité nouménophénoménale qui se rencontre dans tous les grands schèmes de notre cosmologie. Elle semble former une Catégorie de la pensée animiste et nous autorise à déplacer le mythe du plan de la simple pré-intelligibilité <sup>16</sup> à celui d'une syngnopathie qui contenait les deux voies que nous avons déjà signalées.

---

<sup>11</sup> *Les directives ontologiques de l'enquête scientifique* — L. COCHET.

<sup>12</sup> *Les mathématiques et la réalité* — Ferdinand GONSETH.

<sup>13</sup> [\*La Philosophie du Non\*](#) — Gaston BACHELARD.

<sup>14</sup> Gaston BACHELARD — *op. cit.* supra.

<sup>15</sup> [\*Le Progrès de la Conscience dans la Philosophie Occidentale\*](#) — Léon BRUNSCHVICG, page 25, Tome I.

<sup>16</sup> *La Science Orientale avant les Grecs* — Abel REY, page 34.

Si la séparation de ces voies s'effectua quand l'esprit, analytique en son essence, de l'homme occidental eut « pris conscience de sa vocation et de sa dignité en dégageant une forme de jugement qui ne doit qu'à soi la norme de sa certitude »<sup>17</sup>, elle date historiquement du jour où un « certain Hippias de Métaponte, tenu à l'œil, à l'École de Pythagore, pour avoir revendiqué la paternité de dodécaèdre pentagonal leva, après la révélation des nombres incommensurables, l'étendard de la révolte et partit en claquant les portes »<sup>18</sup>.

[xvi]

Le programme d'une intellectualité, qui voudrait déterminer sa fonction, peut donc exploiter, à l'instar de nos éminents compatriotes, Lorimer DENIS, Dr. François DUVALLIER, Klébert Georges JACOB, outre le vaste champ dont nous venons de faire *souçonner seulement* toute la profondeur, ceux de Milieu Physique et de communauté sociale. L'élaboration et l'exécution d'un tel programme dépendent naturellement de l'intégration dans notre mentalité de la notion du plan avec ses concomitants, accumulation de faits et division des tâches. La division des tâches correspond, en effet, à une hiérarchie de valeurs, pouvant conférer à chaque domaine, par le caractère des questions qu'il comporte, une signification relative. Et ces valeurs représentent les coordonnées d'une philosophie de l'éducation qui postule, à la base, le primat de la formation, intellectuelle et morale, d'une *conscience ethnique*<sup>19</sup>), aux étages suivants la préparation scientifique que nous continuerons à demander à l'Etnos qui s'est révélé efficient dans l'approfondissement du réel phénoménal et dans l'organisation politique, économique des collectivités.

---

<sup>17</sup> [Les Ages de l'intelligence](#) — Léon BRUNSCHVICG, page 41.

<sup>18</sup> *Histoire de la Science* — Pierre ROUSSEAU, page 45.

<sup>19</sup> Parlant — c'est nous qui soulignons — « de la publicité intéressée faite aux plus apparemment brillants ou aux plus discrètement utiles des indigènes élevés à l'europpéenne ou convertis à la mentalité occidentale moderne », Louis LALLEMENT précise que « le seul cas intéressant est sans doute celui où l'indigène, tout en s'informant et se servant de la culture européenne et des techniques modernes, demeure fidèle à sa tradition spirituelle ancestrale. Mais alors il juge la déchéance que comporte l'état actuel de l'Occident, il se garde d'en faire le jeu — et l'on se garde de le mettre en vedette ». (In « *La Vocation de l'Occident* », page 15, note).

Reçu sur ce fonds racial, l'enseignement de l'Occident nous permettra, alors, sans dissocier le *savoir* de nos données, d'assimiler, comme complément de culture, la science dans sa totalité. Car, si « tous nos problèmes, quels qu'ils soient, sont tragiquement demeurés dans un état de malheureuse virginité, sans solution sérieusement amorcée »<sup>20</sup> c'est parce que, selon nous, en omettant d'autres raisons, tout aussi importantes, il a toujours manqué à notre intellectuelité les qualités — qui sont à [xvii] la fois morales — d'ordre, d'objectivité, de probité indissociables de l'esprit scientifique. Ces qualités confluent en effet, dans la méthode qui conduit par l'analyse inductive à distinguer les aspects d'une réalité — aspects formant de véritables domaines qui, bien souvent, relèvent, chacun, d'une discipline déterminée. Si, pour la compréhension nous sommes obligés de les séparer, ils n'interfèrent pas moins dans la substance du fait fondamental dont ils constituent la nature. La compréhension qui est donc inséparable de l'analyse repose donc psychologiquement sur la participation de fonctions différentes et, quand le problème déborde le cadre de l'en-soi élémentaire, sous-entend le concours de plusieurs spécialités.

Réalisée dans les activités d'un milieu comme une exigence pratique, la division du travail détermine, d'ailleurs, une expérience sociale dont la valeur influe sur le caractère des individus. Il en résulte, par la nature opposée des occupations où chacun fait sa destinée, un processus d'orientation professionnelle et de spécialisation, qui ne seront pas des désirs isolés, mais des besoins, biologiquement significatifs, du groupement social. Les connaissances, surtout dans leurs formes techniques, se rempliront, en les rationalisant, de la matière de vie et de procédés de ce groupement. Elles ne pourront pas naturellement s'en dissocier pour créer cette attitude fétichiste « qui est une réaction psychologique exprimant le caractère passif et stérile de nos disciplines scientifiques, qui trouve ses racines profondes dans le statut actuel de la technique à l'intérieur de l'organisation sociale, dans le rôle simplement théorique et abstrait de la recherche scientifique ».<sup>21</sup>

En résumé, la science qui n'est pas une création spontanée, permet de traiter la réalité autrement que ne le fait l'empirisme. Mais elle exige

---

<sup>20</sup> *Quelques aspects économiques et sociaux de l'érosion de nos sols*, — Antony LESPES, page 10.

<sup>21</sup> Antony LESPES — *op. cit.* supra, page 9.

pour son développement, outre un long effort morphogénétique <sup>22</sup>, qui malheureusement [xviii] ne peut être refait par toutes les races, un milieu social où le sens commun, le bon sens et la réflexion sont différenciés dans la mentalité des groupes et des individus. Car, si le bon sens et la réflexion ne conduisent pas, comme des étapes normales, à la pensée scientifique ; en habituant à rechercher sous le construit les articulations du donné, ils facilitent la transition aux esprits qui les utilisent dans l'interprétation des cas de la vie courante.

Les ouvrages et les nombreuses études du savant Dr. J. C. DORSAINVIL peuvent être classés sous les rubriques *Culture, Milieu Physique, Communauté Sociale*. Esprit scientifique, il apportait dans l'examen des problèmes de ces trois domaines un souci d'objectivité remarquable à la documentation qu'il ressemblait pour formuler ses jugements ou étayer ses thèses. Il évitait, avec une égale probité, l'affirmation et la négation absolues qui, s'agissant de questions controversées, ne sont « qu'une extrapolation relevant des idées de la croyance ». En effet, « le réel débordant de toutes parts la raison et le contenu de la conscience scientifique subissant à cette heure une révision qui est loin de s'achever, il faut, selon une formule chère aux logiciens de la vieille école, suspendre notre jugement, en attendant que la sagacité de l'esprit humain toujours en éveil, nous apporte des solutions plus conformes à un approfondissement plus complet du réel » <sup>23</sup>. Trois sentiments profonds — fierté raciale, patriotisme, honnêteté, qui caractérisent l'immense personnalité de J. C. DORSAINVIL — se trouvent à l'origine de son œuvre fondamentale « [VODOU ET NÉVROSE](#) ».

Pour l'écrire, « il s'astreignit, au cours de plusieurs années, à côté de ses études médicales, à lire autant que possible tout ce qu'on avait publié sur ce peuple, depuis sa libération en 1804 <sup>24</sup>.

---

<sup>22</sup> *La Science et le Monde Moderne* — A. N. WHITEHEAD, pp. 11-58.

<sup>23</sup> [Vodou et Magie — Psychologie Haïtienne](#) — Dr. J. C. DORSAINVIL, page 6.

<sup>24</sup> *Quelques Vues Politiques et Morales* — Dr. J. C. DORSAINVIL, page 81.

[xix]

Si sa thèse sur la possession <sup>25</sup> doit être rejetée comme, d'ailleurs, toutes celles qui s'en rapprochent nous devons avouer que toutes les productions de cet esprit transcendant témoignent du souci de reconstituer la base africaine de notre Culture et de contribuer à poser scientifiquement nos problèmes.

Mesmin GABRIEL

[xx]

---

<sup>25</sup> [\*Vodou et Névrose\*](#) — Dr. J. C. DORSAINVIL, pages 11-140.

[xxi]

**Essais de vulgarisation scientifique  
et questions haïtiennes**

# INTRODUCTION

[Retour au sommaire](#)

[xxii]

[xxiii]

## LE DOCTEUR J. C. DORSAINVIL SA VIE ET SES ŒUVRES <sup>26</sup>

Quelques jours avant sa mort, le Docteur Dorsainvil qui aimait parler des choses sérieuses en badinant me racontait l'histoire d'un prêtre qui l'avait cité en chaire sur le ton emphatique du pasteur des âmes : « Mes frères, écoutez ce qu'a dit le Docteur Justin Dorsainvil ». C'était au fort de la grande campagne des rejetés. Dans l'esprit du prêtre, il devait s'agir, sans doute, de Vodou. Et le maître, de reprendre alors avec son large sourire moqueur : Mais où donc a-t-il appris que je m'appelle Justin ? — Comment ! Remarquai-je, vous ne vous appelez pas Justin ? — Mon cher, je m'appelle Jean Chrysostome Dorsainvil — Justin pour mes intimes ». C'est en effet le nom qui est porté sur son acte de naissance. Il est né le 20 Décembre 1880 à la Rue Joseph Janvier, dans l'une des deux petites maisons situées derrière le cimetière de Sainte-Anne, en face des pompes funèbres du vieux François Ambroise, si connu dans la ville sous le nom de Ti Couli. De parents modestes, il était le dernier né d'une famille de neuf enfants dont cinq garçons et quatre filles. Trois d'entre eux étant morts en bas âge, il ne restait que trois filles, dont Mme. Henri Augustin et trois garçons. Ces trois garçons : J. B. Dorsainvil, qui a laissé un nom d'historien de talent, auteur d'un ouvrage sur le droit constitutionnel haïtien, d'une Histoire d'Haïti, ancien Ministre Plénipotentiaire à Londres ; J. J. Dorsainvil et J. C. Dorsainvil lui-même.

Dans la vie de cet homme, il semble que la nature n'ait rien épargné, sans excepter la légende, pour en faire un prédestiné. Correspondance ou coïncidence ? Tous ces faits-là, il les appelle, dans sa métaphysique, de « l'inexpliqué ». En tout cas, cet « inexplicable » a fait qu'Alexandre

---

<sup>26</sup> Extrait d'une Conférence prononcée, sous ce titre, par le Dr. Périclès VERRET (20 Décembre 1942).

Pétion n'est pas mort sous les décombres [xxiv] de la maison natale, grâce au dévouement d'une bonne. De l'inexpliqué encore peut-être le fait suivant : l'on raconte, en effet, que le petit Justin, à peine âgé de trois mois, était couvert de petite vérole. Les médecins, appelés à son chevet, entr'autres le Docteur Aristomène Zéphir, avaient désespéré du cas : l'enfant était trop petit pour faire les frais de la terrible infection. Une nuit, le père eut l'heureuse idée de recommander à la mère de ne pas se coucher dans la maison sans une bouteille d'huile d'olive.

Quelle a été la vertu de cette petite cuillerée d'huile d'olive qui a tiré l'enfant de ce spasme fatal survenu ce jour-là vers minuit ?

Vous le demanderez au secret qui enveloppe l'existence des hommes prédestinés : l'enfant guérit grâce aux soins maternels. Le dévouement maternel a souvent suppléé à l'insuffisance de la science.

Mais voici l'âge de 5 ans, âge où les petits citoyens prennent allègrement le chemin de l'école. On le place à l'École des Frères de l'instruction Chrétienne du Quartier, qui était, alors, logée dans le local actuel du Collège St. Vincent de Paul.

C'est précisément à cette époque que, le jour de la prise d'armes sous Florville (28 Janvier 1891), il eut accidentellement, à la procession de la Fête-Dieu, son chapeau de laine troué par une balle. Il se tira de cette mésaventure, heureusement, sain et sauf. L'on raconte, au surplus, que ce fut après mille recherches effectuées de droite et de gauche, que les parents finirent par le retrouver tout hors de lui-même, avec trois autres petits. Et le père garda, dit-on, ce chapeau pendant longtemps comme un précieux souvenir.

Puis, il fut acheminé à l'école privée que dirigeait Hyppolite Benjamin. Il y acheva ses études primaires, les parents l'envoyèrent ensuite au Lycée National pour ses études secondaires. C'était à cette époque, l'âge d'or de cette brillante institution dont l'esprit démocratique de Pétion dota la République. Le Lycée était florissant.

Il est évident qu'une critique peu intelligente et passionnée n'hésitera jamais à adresser toutes sortes de reproches, sans discrimination au gouvernement du Général Salomon, mais là où elle sera toujours forcée de s'arrêter, c'est quand il s'agira de reconnaître la valeur de son œuvre d'éducation des masses et de préparation des cadres.

[xxv]

En plaçant au Lycée National de Port-au-Prince une mission étrangère composée d'agrégés, le Président Salomon avait compris qu'aucune réforme de l'Instruction Publique ne pouvait sortir d'effet sérieux si à sa base ne se trouvaient placés la compétence et le mérite. Cette belle marque de capacité consacrée par l'ancienneté, le travail, la valeur morale, la technique et une vraie conscience professionnelle, ce sens aigu des nécessités du gouvernement et une compréhension si nette des obligations et des conséquences morales de l'enseignement public normalement organisé, avec l'élément qui convient, à sa place, donnèrent — comme résultat très encourageant — la formation de cette magnifique pléiade d'hommes de réelle culture, au nombre desquels les générations subséquentes ont salué un Mirabeau Drice, Périclès Tessier, Windsor et Dantès Bellegarde, Seymour Pradel, Price Mars, Sténio Vincent, Damoclès Vieux, Amilcar Duval, Pétion Jérôme — j'en passe — et le Docteur J. C. Dorsainvil.

Après avoir achevé de brillantes études, il sortit lauréat du concours d'Histoire d'Haïti organisé par le Département de l'Instruction Publique et entra en 1900 à l'École de Médecine dont le Directeur était alors le Dr. J. E. Jeanty. Il avait alors 20 ans.

Là au milieu des Numa Déjean, Jules Fleury, Raymond Cabèche, Pétion Coles, Marc Narcisse, Perpignan, Faublas, Antoine Dorival, J. C. Dorsainvil se distingue comme un étudiant d'une intelligence extraordinaire. Travailleur infatigable, il donnera si bien qu'à la veille d'achever ses études médicales avec d'autres camarades, tel un Edouard Roy, un Félix Coicou, un Benony Hyson ou un Pétion Coles, l'École trouvera en lui un professeur-assistant, tandis qu'à la même époque, en compagnie de Numa Déjean, Félix Coicou, Pétion Coles et Clément Lanier, il devenait assistant provisoire à la Polyclinique Péan. Peu de temps après, l'institution de la Rue Capois édiflée à grands frais par le maître généreux que les disciples saluent dans le Dr. Léon Audain, la polyclinique Péan allait se fermer sans avoir organisé le concours pour le recrutement des « assistants définitifs ». Elle fit place à l'École de Bactériologie du savant, ancien interne des Hôpitaux de Paris et par-dessus tout, homme de conscience. J. C. Dorsainvil a toujours gardé un pieux souvenir de son passage à la Polyclinique. Sur

ses lèvres, c'était des anecdotes qui revenaient souvent pour marquer l'attachante et sympathique figure du patron, bon [xxvi] prince et plein d'élégance dans ses manières. Il aimait pareillement rappeler la tenue correcte et l'attitude encourageante d'un de ses anciens professeurs, le Docteur Ménos.

Peu de temps après sa sortie de l'École de Médecine en 1905, il dut se rendre à Aquin, sur la demande de la famille Castor, La province réclamait ses services. Ce fut dès lors, à travers le pays, le commencement d'une série de pérégrinations qui ne devaient s'arrêter que quelques mois avant sa mort et dont il nous laisse le meilleur profit dans le petit chef-d'œuvre qui s'intitule « *Les Lectures Historiques* ». Toutefois, son absence pour le moment fut de courte durée. La ville natale le rappela. À peine revenu à Port-au-Prince, il alla occuper une chaire de professeur à l'École Lancastérienne que dirigeait alors H. Jones. À la suite de l'horrible fusillade du 15 Mars, ce fut J. C. Dorsainvil qu'on choisit pour remplacer dans la chaire de Philosophie du Lycée Pétion, Massillon Coicou que toute une jeunesse avait vénéré comme un professeur bienveillant, à la pensée subtile et au verbe d'une suprême élégance.

L'homme était lancé. Le Professeur débutait brillamment dans la plus difficile succession, en inaugurant avec maîtrise, avec talent, cette méthode sûre, cette recherche des bases scientifiques de la connaissance, qui devait caractériser toute sa vie.

Vers la même époque, voici que Clément Magloire recrute de jeunes hommes de son âge pour la fondation d'un quotidien. J. C. Dorsainvil en est du nombre, au premier rang, mais cette histoire vous a déjà été contée par M<sup>e</sup> Félix Magloire : « Le *Matin*, écrit Me. Magloire, revendique, avec fierté, le privilège d'avoir compté le Dr. J. C. Dorsainvil parmi ses premiers rédacteurs dont Constantin Mayard, Dr. B. Hyson, Auguste Magloire, Charles Moravia. « Il fut de la toute première équipe qui contribua à donner au nouveau quotidien sa belle tenue scientifique. Questions de médecine, d'hygiène, d'éducation, d'administration furent la part précieuse que prodigua le Dr. J. C. Dorsainvil à notre publication qui lui en a toujours gardé un vif et affectueux souvenir ».

Ne vous en étonnez pas. Oui, toutes sortes de questions passaient déjà sous sa plume débutante. Je relève des titres dans « *Le Matin* » de

1908 : *Évolution Sociale, Des Idées Collectives*, [xxvii] *Évolution et Mentalité, la Fin de l'Éducation, l'Éducation dans la Race*, etc. Ces articles ! Des promesses magnifiques ! Car n'allez pas croire que ce n'est là que du jargon littéraire sous la plume d'un jeune homme. Tout y passe déjà, vous dis-je, les théories philosophiques les plus avancées, les sociologues en vue, des économistes en renom, des connaissances géographiques déjà étendues, tout, même l'ethnologie, a déjà marqué sa place dans l'œuvre magnifique. Mais écoutez cette phrase, elle est extraite de la « *Fin de l'Éducation* ». « Sans doute, la rigueur d'un fait physiologique ne se reproduit pas exactement pour le phénomène social. L'analogie, pour être éloignée, n'existe pas moins et nous saisissons pourquoi un biologiste comme H. Spencer a voulu les assimiler complètement. Comme l'organisme animal, l'organisme social a des lois qui règlent son maintien et son accroissement et qui, lorsqu'elles sont violées, déterminent des perturbations, véritables maladies du corps social. »

Et comme tout dans la vie se tient, est-il besoin alors d'expliquer son avancement dans la vie sociale. Ces articles de valeur, les relations qu'il s'était acquises ne tardaient pas à lui attirer la confiance des gouvernants. C'était le temps où l'on utilisait les cerveaux, où le jeune homme était recherché pour sa valeur morale et sa compétence. Le Dr. Dorsainvil qui vécut alors dans l'intimité successive de trois Chefs d'État ne tarda pas à occuper de suite des fonctions de Chef de Division à l'Agriculture, Chef de Division à l'Instruction Publique, Directeur Général de l'Enseignement Urbain et la dernière en date, celle d'inspecteur Général de l'Enseignement Rural.

Entre temps, une affreuse catastrophe s'était abattue sur le pays. Sous la poussée de nos turpitudes nationales et des meneurs sans conscience, l'occupation américaine était venue aider à continuer le travail de démolition de l'œuvre des ancêtres — pour l'honneur et le bonheur du peuple haïtien.

Meurtri dans son orgueil et déchiré dans sa chair, le journaliste qui n'avait jamais perdu ses droits, se réveille de son assoupissement et sort alors au grand jour, en plein soleil, revêtu de sa cuirasse étincelante pour se mettre au service de la patrie. Presque toutes ses œuvres ont été d'abord publiées comme des articles de journaux ou à titre d'études de revues. Sur une période de [xxviii] vingt-cinq ans et plus, elles s'échelonnent marquées d'une documentation considérable, pour

l'enseignement de la jeunesse et l'évolution de son pays. Son premier ouvrage : « *L'échec d'Hier et l'Effort pour l'Avenir* » est une conférence mise en brochure en 1915. Il y étudie les causes lointaines ou proches de nos malheurs. Devant le « lamentable fiasco » de nos lettrés au gouvernement, « laissant réaliser pleinement leur vie » seulement aux illettrés qui n'ont pas eu à consulter Bluntschli et Grotius, « tels un Soulouque, un Nord Alexis, un A. Simon », l'orateur conclut : « Monsieur Max Nordau, dans son ouvrage — « *Le Sens de l'Histoire* » nous indique charitablement les qualités qui nous manquent. Nous ne contestons pas, dit-il — et nous résumons — certaines qualités d'imitation et d'assimilation de la race noire. Qu'il y ait aux États-Unis et en Haïti des noirs, poètes, orateurs, avocats et journalistes de talent, cela ne détruit pas le sens de notre thèse. La civilisation des blancs n'est pas que cela, elle est dans une série d'actes d'invention ou de création ». Et le Conférencier continue : « Au vrai, si nous n'avons pas inventé la machine à vapeur ou la télégraphie, essayons, pour donner un premier démenti à Max Nordau, d'inventer un ordre social qui garantisse au moins notre existence »<sup>27</sup>. L'ouvrage se ferme sur le miracle splendide des peuples pratiquant l'escalade, haletant et hors d'haleine dans la montagne de la civilisation, à la file, l'un derrière l'autre, les plus forts devançant les plus faibles qui s'arrêtent en chemin dans la course incessante et ininterrompue.

Et puis bientôt, ce sont « *Problèmes Haïtien* », problèmes d'organisation où l'enseignement du peuple, sa vie économique reviennent comme un thème fondamental, « *Militarisme et Hygiène Sociale* » qui raconte la misère de nos vieux paysans éloignés de leurs foyers, jetés en garnison à une extrémité de l'île selon le caprice du Pouvoir militaire. Syphilis, Tuberculose, tous les vices et l'effondrement de l'économie nationale en sont le résultat.

Maintenant, voici le « *Problème de l'Enseignement Primaire en Haïti* » aux vues larges, un inventaire détaillé, d'une documentation abondante, envisageant tous les problèmes, problèmes d'ordre matériel, psychologique, moral, l'instituteur rural, l'instituteur [xxix] urbain, le budget de l'Instruction Publique, l'Inspection médicale des Ecoles et tout cela dit dans quel langage, avec quelle connaissance du milieu, quel sens complet des choses. Comment commenter en quelques lignes

---

<sup>27</sup> *L'Échec d'hier et l'Effort pour l'Avenir* — Dr. J. C. Dorsainvil, p. 25.

hâtives des pages qui ont coûté des nuits et des veilles et un labeur de bénédictin, l'œuvre de toute une existence. Ecoutez plutôt : « Maintenant, quel peut être le but politique de notre enseignement primaire, car un enseignement qui est une chose éminemment sociale a nécessairement un but politique ? La démocratie est un régime de lumière. En appelant chacun à prendre sa part de responsabilité de la vie de tous, elle se donne la mission tacite de rendre chaque unité apte à remplir cette tâche délicate. Lorsqu'elle renie cette mission, elle n'est qu'une ploutocratie sans vertu, comparable à ces vieux arbres qu'un reste de sève charge d'une dernière floraison, mais qui sont rongés au cœur par la vermine que la pourriture de mort y accumule.

Socialement, notre enseignement primaire doit poursuivre un double but. Dans sa partie rurale, il sera un effort pour faire du paysan un homme, un citoyen. Il sera encore la base de construction de la famille rurale sur un plan plus économique, moins étouffant, et, ajoutons-nous, plus moral. Qu'en pensez-vous, prêtre catholique, pasteur protestant, quand le paysan laborieux, en vue de répondre aux exigences de son travail qui sollicite des bras, se donne une petite armée de femmes. N'est-ce pas autant de goules qui épuisent le plus clair de ses revenus à la recherche du charme qui attachera à l'une d'elles les faveurs définitives du maître. L'idéal de toutes ces femmes engagées dans cette sorte de harem, n'est-ce pas d'être la « femme-caille » ? Vous nous direz encore que cela est de l'imagination. Nous avons pourtant bien connu de ces braves paysans qui, sans être des Ngan-Ngan, entretiennent aussi de 6 à 10 femmes. Il importe donc que la charrue remplace le plus possible les bras trop agissants de ces dernières.

Dans les villes, l'enseignement primaire doit viser à la constitution d'une classe moyenne, formée en grande partie d'ouvrier honnêtes, sérieux. Cette petite armée flottante de gens qui ont entrevu tous les métiers sans en posséder aucun à fond, et qui vous sabotent la commande avec une inconscience qui n'a d'égal que leur arrogance, doit disparaître. De cette classe ainsi individualisée, sortiront avec le temps et les circonstances favorables [xxx] les éléments d'une élite plus saine, capable, avec plus de modération, de reprendre notre histoire

interrompue par des désastres amenés par l'imprévoyance de sa devancière » <sup>28</sup>.

A très peu de distance, au « *Problème de l'Enseignement Primaire en Haïti* » succéderont des « *Lectures Historiques* ». Ce seront l'histoire, la géographie, passées en revue magistralement en quelques pages, le fait vivant mis à jour par une interprétation magnifique, savante, le milieu expliquant la formation des populations diverses, multiples, au demeurant, originales du pays. Ce petit livre est destiné aux classes supérieures des écoles primaires.

Puis s'annonce alors dès 1925 la série des œuvres maîtresses : « *Organisons nos Partis Politiques* » où l'auteur désolé de voir « l'action commune pour notre libération d'une tutelle, incompatible avec la dignité d'un peuple... s'émietter dans une triste compétition de personnes » se met à l'œuvre pour aider à la constitution de cadres déterminés, appuyés sur un programme aux lignes précises, dans le but de donner une nouvelle impulsion à l'œuvre commencée. Il faut lire le Chapitre II intitulé « Les États-Unis et Haïti » pour sentir à quel point l'homme avait un sens aigu des réalités internationales, ses connaissances profondes des problèmes généraux des États-Unis, ses vues merveilleuses sur son avenir et même ses prédictions. Il faut relire les directives qu'il donne à l'action haïtienne dans la lutte contre l'occupant. « Les États-Unis, dit-il, tiennent énormément à leur réputation de grande démocratie libérale. L'Union est un des rares pays qui, même lorsqu'ils font un mauvais coup, cherchent à le fortifier par tous les moyens, aux yeux de la conscience universelle. Le cas d'Haïti en est un démonstratif exemple ».

Et plus loin : « Dans le grand corps social américain si étrangement disparate, il y a toujours lieu de compter sur un réveil brusque du vieil esprit puritain. Aussi une saine politique en Haïti devra s'appliquer à cultiver ou à faire naître aux États-Unis même une opinion favorable au pays. Dans nos rapports avec l'Amérique Latine, il y a nécessairement une double question à envisager : 1) la sympathie que nous pouvons susciter en notre faveur dans les groupements de couleur ; 2) l'effort

---

<sup>28</sup> *Le Problème de l'Enseignement Primaire en Haïti* — Dr. J. C. Dorsainvil, pages 103-104.

qu'il [xxx] faut déployer pour nous faire mieux apprécier par la presse et les gouvernements des républiques latino-américaines ».

Et les conseils de sagesse et de prudence reviennent encore. Mais alors, entre nous, n'est-ce pas la marche qui a été suivie en 1930 par la presse haïtienne, les associations, les ligues et dans toutes les réunions publiques pour le recouvrement de nos droits souverains de peuple libre ? C'est, à la même époque, qu'il publiera avec la collaboration des Frères de l'instruction Chrétienne, l'Histoire d'Haïti. Une des idées dominantes de l'œuvre est que l'Histoire est avant tout une science morale. L'Historien n'a pas le droit, au risque de se diminuer lui-même, d'exposer devant la jeunesse des écoles, les héros de la nation comme des modèles de l'immoralité, les peindre au milieu de leurs vices, de leurs faiblesses ou de leurs inconséquences. Tous ceux-là qui ont connu le Dr. J. C. Dorsainvil savaient quel cas il faisait de l'histoire officielle de ce pays. Telles anecdotes corsées qu'il vous contait sur les vraies causes des fusillades de Geffrard ou de tel commandant d'un arrondissement de province laissaient l'interlocuteur plongé dans un étonnement total au point de se demander, à la suite de Max Nordau, quel sens donner à l'histoire.

L'année 1931 nous apportera « Vodou et Névrose ». Pour avoir l'une des clefs de cette œuvre considérable de médico-sociologie, où l'auteur entreprend de classer la possession vodouïque — en règle générale — parmi les névroses, il faut attendre la publication de la Lettre à l'Haïtien dans « *Quelques Vues Politiques et Morales* ». L'autre clef nous sera donnée seulement en 1937 dans sa dernière production condensée « *Vodou et Magie* » au chapitre terminal « Faits et Extrapolations ». Ouvrages, tous trois, d'une conception merveilleuse, où le talent dans sa maturité parfaite est arrivé au point culminant de l'adaptation d'un maximum de connaissances théoriques à une compréhension parfaite des besoins de la nature humaine, plus spécialement de l'homme haïtien. Le maître, selon son terme bergsonien favori, est alors en plein dans l'approfondissement du réel. Mais écoutez-le faire la genèse de « [Vodou et Névrose](#) » dans « *Quelques Vues Politiques et Morales* » : « Mes études secondaires achevées et, dès mes premiers efforts intellectuels indépendants, incontrôlés, je fus frappé par le rôle immense, incroyable, joué par le Vodou dans l'idée générale qu'on se fait au dehors du peuple haïtien. Au cours de plusieurs [xxx] années, à côté de mes études médicales,

je m'astreignais à la tâche relativement lourde de lire autant que possible tout ce qu'on avait publié sur ce peuple, depuis surtout sa libération en 1804. Ces efforts me conduisirent à quelques conclusions. « La première, la plus importante à mes yeux, me parut la nécessité d'étudier le Vodou. Bon gré mal gré, ce terme vague dans l'esprit même de mes compatriotes, entraînait pour ainsi dire dans la définition de l'haïtien. Et plus loin : « Il me parut indéniable que la crise vodouique se manifestait en dehors de tout milieu d'entraînement, chez les adolescents, ou chez des personnes qui, par leur situation sociale, avaient un intérêt positif à échapper à une telle infirmité. Dès lors, ne fallait-il pas penser à un groupe de phénomènes s'organisant dans le subconscient de la personnalité, échappant au contrôle volontaire et susceptibles d'engendrer pour le moins des modifications fonctionnelles, dynamiques, transitoires, décelables à une observation attentive et où les prédispositions héréditaires et raciales pourraient jouer un rôle effectif ?

« J'orientai mes recherches dans ce sens et je pris l'habitude de considérer la crise vodouique authentique, comme une psychonévrose. Un fait de nouveau indéniable est la participation du terrain hystérique dans l'éclosion de la crise. Celui-ci joue souvent le rôle de cause prédisposante. En thèse générale, je m'occupe plus des faits que des théories. Dans l'état présent de nos connaissances, toutes les théories ne sont que des vues provisoires.

Pour les rendre complètes ou définitives, il faudrait épuiser le Donné. Or, à l'égard de l'explication dernière des choses, nous sommes, selon la remarque de M. Poincaré, dans la situation d'une personne qui suit un spectacle par un trou d'épingle fait au rideau de la scène »...

Le Vodou, donc, selon lui, serait un culte monothéiste, mais donnant dans l'action divine la place principale à des génies, les Vodou » et la crise vodouique, authentique, vraie, un dédoublement du moi, caractérisé par des altérations psycho-biologiques et définies. « [Vodou et Névrose](#) » est un livre à lire, parce qu'il constitue la défense la plus savante de la race noire.

Et maintenant faut-il ajouter à cette liste déjà longue l'œuvre inédite « Essai sur la Formation Ethnique et Morale du Peuple [xxxiii]

haïtien ». Le savant, au soir de la pensée, s'attela à l'œuvre définitive de scruter les origines profondes de sa race.

J'ai posé l'homme et j'ai dit, voilà l'œuvre. Mais, au moment de terminer, j'éprouve encore le besoin de préciser cette physionomie sympathique, d'en fixer au moins les traits d'une manière plus durable. C'est que, voyez-vous, ils font bien partie de mes souvenirs. Et ces souvenirs, en s'estompant dans le lointain, se teintent d'égoïsme. Vous représentez-vous un noir, au front large, les lèvres minces, la tête d'un développement latéral assez pro-noncé et bien posée sur des épaules larges, le menton saillant des yeux dominateurs derrière d'inséparables lunettes d'écaille, de taille moyenne et de grande corpulence. Vous le représentez-vous dans sa démarche ferme, imposante. Cet être-là, placez-le au milieu de cette splendide galerie que composaient naguère Pauléus Sannon, Probus Blot, Antoine Michel, Félix Viard, Dr. A. V. Carré, Paul Salomon, Molière Civil, Horace Périgord, Antoine Adam Michel, Price Mars et d'autres dont votre serviteur, à la Rue de l'Enterrement, donnez-lui de l'allant, de la verve, faites sortir de sa bouche des phrases lapidaires dans des mouvements de magnifique éloquence, le geste s'esquissant dans la posture du tribun, qu'il parle de philosophie, d'histoire, d'eth-nographie, d'économie politique, de finances, qu'il dise même des vers et récite de beaux morceaux littéraires de France, de Ste. Beuve ou de Maupassant, Auguste Comte, Henri Poincaré, Bergson, que sais-je encore, reconnaissez-vous à ces traits le Docteur J. C. Dorsainvil ? Qu'il fût un savant, qui donc en a jamais douté ? Ouvrez « Vodou et Névrose », lisez le chapitre consacré aux « Maladies Surnaturelles », lisez encore « La Psycho-Névrose ». Prenez dans « Quelques vues Politiques et Morales » l'étude intitulée « En marge d'un Livre », prenez la « Lettre à l'Haïtien », la lettre au Dr. Pressoir « À propos de Christophe », allez aux « Faits et Extrapositions » dans « Vodou et Magie » et vous serez convaincu que son information était presque encyclopédique.

Et dans Dorsainvil, quel sens de la philosophie ! Qui donc a parlé d'une âme toute nourrie de la culture leibnizienne, n'est-ce pas Félix Soray ? Leibnizien, oh ! Oui, il devait l'être aussi, l'homme si attaché à l'approfondissement du réel, à la connaissance [xxxiv] première par les sens. Mais alors avez-vous remarqué aussi, comment cet homme, parce qu'il avait de l'avenir dans l'esprit, montrait un faible particulier pour l'expression de Talleyrand, qu'il répète à peu près dans tous ses

ouvrages et aussi pour cette autre de Spencer qui revient comme un leitmotiv : « Il y a une urne de vérité dans les choses fausses, comme il y a une âme de bonté dans les choses mauvaises ». Son univers n'était pas Matière et Esprit. Il était les deux. Et qui redira jamais ses belles disserter-tations sur ce foyer central, le soleil, l'astre par excellence. Il répétait souvent, Josué Blain doit s'en souvenir, qu'il ne fallait pas limiter l'infini de Dieu par l'Univers, que s'il était un point du monde où Dieu ne fût pas, il ne serait plus infini. C'était du Panthéisme, où l'on sent percer déjà la charité, l'amour pour tous les êtres, toutes les choses dans la nature, ce panthéisme dont Caro, dans la « Philosophie de Goethe » revêt si bien la digne physionomie du poète.

De là, qu'il soit demeuré professeur toute sa vie, qui y con-tredira ? Sans égoïsme dans l'esprit, il tendait le document ou donnait le renseignement scientifique sans se faire prier. Son plus vif plaisir, c'était de provoquer la discussion pour enseigner, et quand, comme il arrivait souvent, le mousquetaire tenait en main sa victoire, en un geste élégant il repassait encore l'épée à l'adversaire désarmé. Car c'était un vrai cours qu'il faisait ainsi en se jouant et sans en avoir l'air. Il avait un faible spécial pour les sophistes grecs, ceux-là dont Taine a dit quelque part, qu'il n'est pas une idée dont un sophiste grec n'ait prouvé le pour et le contre avec la même agilité d'esprit. Et cette merveilleuse souplesse de l'intelligence qu'il regardait comme une force universelle, il la mettait au service de cette maïeutique socratique, le vrai art d'accoucher les esprits. Sa psychologie profonde, il la tenait sans doute de son sens des réalités : William James ne dit-il pas dans sa « Philosophie de l'Expérience » que comprendre une idée, c'est l'éprouver pratiquement et qu'il n'y a de connaissance rationnelle que dans l'action.

Aristocrate, certes, mais aristocrate de la pensée, il s'accom-modait mal du voisinage des foules. Et niché dans son observa-toire où il puisait toutes les consolations du cœur et de l'esprit, il ne pouvait rien entendre, ni avoir aucun goût pour les convenances [xxxv] sociales. D'ailleurs, même quand il eût voulu s'y adapter, son esprit était trop pénétré de lumière, de vérité et de poésie, pour se complaire dans une vie de mensonges et de conventions factices. Il n'avait d'égard que pour la vraie valeur. Et par-dessus tout, il attachait un prix infini à la valeur morale.

Chez lui, chez cet apôtre de l'action sociale, l'avocat de l'amélioration morale du peuple, il n'y avait pas de place pour les charlatans. Dans ses ouvrages, si vous prenez la peine de les ouvrir, vous trouverez, à chaque page, un plaidoyer en faveur de l'instruction du Peuple. Je cite le Problème de l'Enseignement Primaire — l'Échec d'Hier — Quelques Vues Politiques et Morales — Vodou et Névrose — Cherchez-vous un homme aux idées constructives ? Mais c'est la matière de tous ses ouvrages. En particulier, ouvrez quelques Vues Politiques et Morales, le Problème de l'Enseignement Primaire, qu'est-ce qui a été réalisé dans le pays depuis une vingtaine d'années qui ne s'y trouve. L'Inspection des Ecoles, elle a été réalisée en 1926. Il en posait les bases dans le Problème de l'Enseignement Primaire paru en 1922, la loi sur le déboisement, les constructions des cités ouvrières, l'exploitation forestière et établissement de pêcheries, la création de lignes modestes de navigation reliant Cuba, la Jamaïque, etc. à notre pays, la création d'un atelier de constructions de navires de cabotage à l'ouest de la Maison Centrale des Arts et Métiers, l'organisation civile des départements. Mais ouvrez, ouvrez donc « Quelques Vues Politiques et Morales » et vous trouverez tout cela et bien d'autres choses encore. C'est une mine, une mine inépuisable que l'œuvre de cet homme !

Ceux qui ne l'ont pas connu ont souvent cru voir en lui un homme bourru, pétri de préjugés. Et cependant, dépouillé de sa cuirasse de défense, c'était l'homme le plus simple du monde.

Lisez telle page consacrée à Pétion dans les lectures historiques, ouvrez le « Problème de l'Enseignement Primaire » où il dit, en se plaignant de l'état d'ignorance où a été laissé le peuple : « C'est donc qu'on a toujours remarqué que le mal existe, mais pour des raisons qu'on n'osait pas publiquement afficher, les deux larrons en faisaient un sujet de rhétorique officielle, car nous n'entendons pas que celui-ci fasse retomber tout le poids de la faute sur celui-là et réciproquement ». Allez chercher le préjugé, après cela, dans l'homme. Savez-vous qu'il disait souvent à ses [xxxvi] intimes de ne jamais se mêler de conspirer avec les gens dans ce pays sous aucun prétexte de couleur. S'il lui arriva sans doute quelquefois de paraître autrement qu'il n'était, comme je vous dis, c'était l'effet de sa cuirasse.

Patriote, son œuvre est tout imprégnée de l'amour de sa patrie et de sa race. Et quand il fallut se dévouer, on le vit en 1930, descendre dans

l'arène, on le vit se donner tout entier à l'œuvre, frapper des coups d'estoc pour la libération. Ceux qui ont vécu ces heures troublantes savent quel fut son apport à la Ligue d'Action Constitutionnelle, de quelle autorité il jouissait dans tous les milieux politiques, quel crédit était accordé à ses opinions. Patriote, il fit mieux, pour rester en accord avec ses doctrines, il s'inscrivit en tête de liste au nombre des fondateurs du Parti National Travailleuse et, refusant catégoriquement un ministère que le Président Roy l'avait prié d'accepter, il voulut mener la campagne de 1930 comme tous les simples citoyens pour le triomphe des desiderata. Déçu dans ses espérances, il refusera encore des ministères. Il en a toujours refusé. Il n'a jamais voulu être Ministre de l'Instruction Publique. Lisez le « Problème de l'Enseignement Primaire », vous trouverez peut-être là la cause de cette attitude. Il ne voulait pas être un ministre-fantôme. Il poussait même l'affirmation plus loin. Il répétait souvent qu'un homme qui se respecte ne doit pas être ministre dans ce pays. Oserai-je dire alors, même en forçant un peu la comparaison, qu'il y avait du Georges Clemenceau en Dorsainvil ?

En tout cas, dans les deux caractères, l'on serait à l'aise pour parler de patriotisme et de philanthropie. Si l'un est presque un athée, l'autre affirme à plusieurs reprises que son esprit « se meut sans hostilité contre aucune forme supérieure de religion, irréductiblement dans le libre examen ». Si l'un, à part de petites peccadilles de jeunesse dans l'affaire de Suez, est un titan de la grandeur morale, l'autre est un irréductible. Si l'un ne voit partout que la grandeur de la France, l'autre est un haïtien farouche.

Dorsainvil voyage aux États-Unis en Octobre 1934. Il prononce des discours, des conférences dans tous les milieux, à New-York, à Chicago, sur la demande du Dr. Herskovitz, à Philadelphie. Les américains, congénères ou blancs, sont émerveillés de son don d'improvisation. Il a un succès considérable. Dans cette [xxxvii] tournée, avant tout, sa pensée va plutôt à son pays. Mais il y a encore autre chose. Clémenceau n'a jamais voulu être candidat à la présidence parce qu'il s'attendait à ce qu'on vînt la lui offrir. Je ne pousserai pas le parallèle jusque-là, je m'arrête ici.

Après avoir tracé ce tableau de la vie de l'homme et de ses œuvres, il m'est en effet difficile d'oublier l'heure où je le vis s'affaïsser tout d'un coup. Malade, depuis de longues années, il portait cependant sa maladie allègrement. Mais les fortes réactions morales sont quelquefois

les plus terribles meurtriers de l'organisme. Souffrant dans sa chair et dans son sang, il s'était, peu de temps avant la fin, revêtu de sa cuirasse, il parlait très peu. Sa santé s'était depuis quelques jours notablement altérée au point de causer de vives inquiétudes par moment à ses intimes. Les Docteurs Catts Pressoir, Molière Civil, M. Mesjnin Gabriel, Arsène Pompée, Klébert Jacob, Lélío Dalencour, Blain et d'autres encore dont votre serviteur, qui le voyaient chaque jour ou à peu près, gardent encore ce souvenir de l'homme qui ne songeait pas à mourir. Il tenait à la vie par toutes ses fibres. Cependant, juste au moment où l'on pouvait fonder les plus chères espérances, brusquement le tableau s'assombrit. Et, en moins de vingt-quatre heures, devant la consternation d'une famille sidérée, l'épouvante des amis et une infinie tristesse que tout le monde ressentit au plus profond du cœur, l'inéluctable se réalisa. Le Docteur J. C. Dorsainvil agonisait à la salle Privée de l'Hôpital Général, dans la petite chambre située à l'extrémité Sud-Ouest de la salle. C'était le Mardi 8 Septembre 1942. Sur le lit tout blanc, pas un souffle bruyant. C'est à peine si un mouvement léger soulevait par moments sa poitrine oppressée. Son front restait serein gardant jusqu'à la dernière minute le secret de sa noble attitude. L'homme était étendu sur sa couche qui chancelle, percevant déjà sans doute « les chants de l'azur et le tintement des étoiles ». Sa dernière parole, dans la matinée, peu avant de tomber dans le coma, avait été pour affirmer d'abord les rigueurs du déterminisme scientifique en arguant dans un dernier effort de sa voix chevrotante, qu'une consultation de médecin faite la veille avait dû avoir posé des indications précises pour le malade. Puis, tandis que je sortais pour chercher une réalisation à son vœu exprimé, c'était l'autre affirmation, spontanée, volontaire, à la religieuse qui venait se pencher sur son chevet : « Faites venir le prêtre », [xxxviii] avait-il ajouté. C'était sa dernière conclusion. Magnifique unité dans la vie d'un homme et loyauté ultime du savant qui faisait toujours deux champs distincts dans la pensée et dans les sentiments : celui de la science et celui de la croyance. À la minute suprême, la science vaincue, n'ayant pu donner la solution du problème, cédait humblement le pas à la croyance, la seule plan-che de salut qui reste à l'homme dans le naufrage universel.

L'homme qui avait su conduire une vie respectable jusqu'au bout, après l'avoir honorée d'une production remarquable, ne pouvait avoir une fin déloyale. Homme d'action et de pensée dans l'existence

quotidienne, il le resta jusqu'à la dernière minute où il conserva toute sa lucidité d'esprit, toute la mécanique de sa logique. Sa dernière opération mentale fut une délibération entre la croyance et la science. Sa volonté s'exprima : Il sut choisir son parti. Ce fut celui de la croyance. Il suivit le Christ de son enfance résolument jusqu'au bout.

Il mourut le 8 Septembre 1942 à 9 hres 40 du soir. La farce est maintenant consommée. Je ne terminerai pas cette trop longue mais fort incomplète étude sans ajouter ceci : que quelque sentiment que l'on puisse professer à l'égard de l'homme, il est impossible de ne pas reconnaître, avec de la bonne foi, qu'il y a dans ses idées de la grandeur et de la tenue morale dans sa personne. Sa vie demeure un des illustres exemples à offrir à l'admiration de la jeunesse et à la méditation des hommes publics. Dans le recul du temps, quand les passions se seront apaisées, nos cœurs trouveront plus de justice pour honorer ce grand ouvrier méconnu des destinées de la patrie.

Dr. Périclès C. VERRET

Avocat

**Essais de vulgarisation scientifique  
et questions haïtiennes**

# ÉTUDES

[Retour au sommaire](#)

[39]

**Essais de vulgarisation scientifique  
et questions haïtiennes**

ÉTUDES

**1**

---

# Électroencéphalogramme

[Retour au sommaire](#)

[40]

[41]

## L'ÉLECTRO- ENCEPHALOGRAMME

Un terme qui traduit toutefois une troublante réalité.

En effet, parmi les plus récentes conclusions de la biologie, figure celle qui établit, après de nombreuses expériences de laboratoire, que le cerveau humain est un grand centre émetteur d'ondes électriques, dites ondes bio-électriques.

Il ne s'agit pas cependant d'un phénomène nouveau brusquement révélé par l'expérimentation. Depuis des temps, les biolo-gistes savaient que, dans la série animale proprement dite, particulièrement chez les poissons, certains types pouvaient produire des décharges électriques, atteignant jusqu'à 800 volts. Mais chez l'homme, le fait restait à l'état d'hypothèse.

Il a fallu donc la mise au point d'un outillage délicat pour déceler d'abord et mesurer ensuite les ondes électriques hu-maines. L'instrument qui est la base de ce nouveau progrès de la biologie est la lampe de T.S.F. ou valve électronique, parce qu'elle permet d'isoler l'onde bio-électrique des concomitants physiologiques qui l'accompagnent.

Avant la découverte de la valve électronique, le galvanomètre avait permis de préciser la nature de cette onde. C'est d'ailleurs le physiologiste allemand Du Bois Raymond qui, vers le milieu de l'autre siècle, avait fait le travail d'identification de l'électricité organique. Puis, l'illustre histologiste japonais, Kato, avec une patience qu'on ne cessera d'admirer, isola, en leur conservant leur activité fonctionnelle, les éléments mêmes des tissus. Les travaux de Kato permirent donc de saisir la fonction électro-organique à sa phase initiale.

Le travail d'identification de Fonde bio-électrique cérébrale devait se révéler d'une délicatesse bien plus grande que celle de l'électricité organique générale. Il s'agit d'oscillations tellement fugaces et rapides que les instruments restèrent, jusqu'à ces derniers temps, impuissante à les retenir. Qu'on se rappelle que le [42] cerveau est formé de milliards de fibres et de cellules qui, toutes, isolément ou par groupes synchroniques, émettent des ondes électriques aux appels des appareils sensori-moteurs de la périphérie.

Hans Berger d'Iéna, le premier, apporta quelques conclusions positives dans l'étude de l'électricité cérébrale. Peu après, le professeur Adrian de Cambridge et son école projetèrent, par des expériences d'une délicatesse infinie, une vive lumière sur ce chapitre de la biologie humaine. Un rappel détaillé de ces expériences nous conduirait à une exposition qui dépasserait le but de cet essai.

De ces travaux et d'autres qui les ont suivis, car la question est à l'ordre du jour des grands centres d'études scientifiques, il résulte :

- 1°) Que la cellule nerveuse n'est qu'une pile électrique hermétiquement close, chargée d'électricité de nom contraire, qui, à toute incitation venue par sa fibre, répond par l'émission d'une onde électrique.
- 2°) Que cette onde électrique, limitée à l'organisme, n'est pas une radiation pareille à l'onde hertzienne, et est totalement isolée de l'électricité ambiante.
- 3°) Que la fonction bio-électrique n'est pas, comme on serait tenté de le croire, l'une quelconque des fonctions de déchets du cerveau, mais la fonction essentielle de la cellule nerveuse.
- 4°) Que toutes ces oscillations électriques forment un système de signalisation cérébrale en concordance avec les excitations sensori-motrices et organo-végétatives.
- 5°) Que cette activité bio-électrique du cerveau est l'une des conditions du développement de la pensée, sans toutefois nous permettre de dire qu'elle est la pensée elle-même.
- 6°) Enfin, que toutes ces oscillations, selon des procédés aujourd'hui nettement établis, laissent enregistrer leur

graphique particularisé d'après les variantes même de l'activité cérébrale.

Que nous réserve ce nouveau chapitre de la biologie ?

Il n'est pas nécessaire d'être grand clerc, en matière de physiologie pour comprendre que ce nouveau chapitre de la biologie introduira une nouvelle méthode d'études dans des sciences telles que la biologie elle-même, la psychologie, la psychiatrie, la thérapeutique, [43] la pédagogie scientifique et même dans la sociologie criminelle. De là, la grande activité scientifique déclenchée autour du nouveau problème.

C'est, on le saisit bien, une chose impressionnante, qu'en dépit de l'opacité de la boîte crânienne, on puisse filmer ou même rendre sensible à l'oreille, à l'aide d'un haut-parleur, toute l'activité électrique du cerveau. Ce que les savants poursuivent, c'est la constitution d'un atlas qui groupe les graphiques selon les phénomènes étudiés. Il en existe pour les fonctions importantes de la psychologie et de la biologie.

Déjà un trait de lumière est projeté dans la nuit des névroses, ces terribles maladies sur lesquelles les plus minutieuses enquêtes n'avaient encore rien révélé de leur cause anatomo-pathologique.

Les graphiques d'une crise épileptique dévoilent un véritable orage électrique du cerveau. La crise hystérique est une trop proche voisine de la crise épileptique pour qu'elle ne soit justiciable de la même influence. Est-il alors téméraire de penser que sous une action thérapeutique, retardante ou inhibitrice, on peut arriver à juguler ces terribles crises ?

En possession des graphiques des facultés de base de l'activité psychique dans leur développement normal, il n'est point douteux qu'elles dévoileront par les troubles apparents de ces graphiques les moindres fléchissements que la pathologie introduira dans leur jeu.

On connaît par exemple le caractère apaisant de rythmicité des oscillations électriques qui accompagnent le repos du cerveau et le tumulte orageux de la crise épileptique. Entre ces deux extrêmes, il y a donc place pour toutes les variantes fonctionnelles.

Tous ces faits justifient les motifs d'avenir que nous entrevoyons pour la pédagogie scientifique par l'étude de l'électricité cérébrale.

La chirurgie intra-crânienne n'utilise-t-elle pas ces procédés à la localisation des tumeurs cérébrales ? Il faut donc espérer qu'il viendra un jour où tous les apraxiques et autres insuffisants qui peuplent les écoles - rencontreront une thérapeutique qui fixera leur attention défaillante, augmentera leur rendement scolaire.

Nous avons parlé de sociologie criminelle. Qui sait ? Peut-être un peu plus ou un peu moins d'oscillations sous la voûte crânienne de ceux qui ont la mission périlleuse de conduire les peuples, et [44] voilà leur bonheur assuré ou leur malheur conjuré. Leur graphi-que établi, une thérapeutique appropriée calmerait chez eux les inquiétantes oscillations de la folie des grandeurs, qui périodique-ment précipitent le monde dans le sanglant cauchemar de la guerre.

Nous aurons cependant la probité de dire que l'étude de l'onde bio-électrique cérébrale, en dépit de quelques exagérations, n'est pas une thèse explicative de la pensée. Avec elle, sans doute, nous dépassons le concept de matière pour n'entrevoir que celui de force. Elle est une explication du caractère fonctionnel dynamique du cerveau, thèse que nous avons toujours soutenue avant même les nouvelles précisions de la science.

Évidemment, comme le pense l'éminent biologiste français A. Tessard : « Il serait actuellement prématuré de vouloir préciser le rapport des ondes cérébrales avec la pensée, mais les faits qui montrent l'existence de ces rapports sont déjà nombreux et probants ». On le voit, l'éminent biologiste parle des rapports, des relations de ces deux phénomènes et non de leur identité. Il ajoute, pour préciser sa position « qu'un électroencéphalogramme, même supposé parfaitement déchiffré, n'est pas plus l'image d'une pensée vécue que la photographie d'une expression de visage, n'est pas celle de l'émotion qui l'a créée ». Ces réserves faites, il ne demeure pas moins vrai que la découverte de l'électricité cérébrale met au service du psychologue un ensemble de graphiques qui traduisent avec une expression renouvelée les articulations mentales.

[45]

**Essais de vulgarisation scientifique  
et questions haïtiennes**

ÉTUDES

2

---

# Biométrie, anthropométrie, pédagogie

[Retour au sommaire](#)

[46]

[47]

## BIOMÉTRIE, ANTHROPOMÉTRIE, PÉDADOGIE

Une trilogie scientifique dont aujourd'hui la complète dépendance est un fait définitivement acquis. Au fond, pas de psychologie sans biologie, pas de pédagogie sans biométrie, tout cela forme un tout d'une indivisible unité. En principe, les sciences dérivées n'élaborent rien par elles-mêmes. Leur mission est de coordonner, pour les besoins d'un art, les vérités établies par les sciences mères. Tel est le rôle de la trilogie indiquée plus haut.

Leur pratique exige donc une connaissance profonde de la biologie, de la bio-psychologie.

Ce qui frappe aussi, c'est la modestie avec laquelle s'expriment les maîtres de ces disciplines dès qu'ils dépassent les possibilités affirmatives de la science.

Chez nous, au contraire, nos pédagogues avertis — le terme est consacré — à part de rares exceptions, incapables de lire avec fruit un ouvrage de biologie ou de bio-psychologie, sont les savants les plus catégoriques dans leur langage et leurs écrits.

Or, dans ce domaine, il n'est même pas prudent de s'en référer aux spécialistes, car leur esprit souvent étriqué n'arrive pas toujours à saisir un problème dans sa généralité. Cette constatation nous ramène à l'esprit une anecdote qui ne manque pas de saveur.

Au cours d'une année, aux États-Unis, il s'était produit beaucoup d'accidents, parfois mortels, dans les sports. L'administration s'en effraya et décida d'ouvrir une enquête. On forma un comité composé de professeurs de sports les plus qualifiés.

Mais le président Elliot, avec une logique qui, pour être prag-matique, n'est pas moins un bon instrument de découverte des choses absurdes, protesta énergiquement en déclarant que les hommes sous la direction desquels s'étaient produits ces accidents, étaient les moins aptes à en découvrir les causes. Tout bonnement, le bon sens américain se rangea à son avis.

[48]

La pédagogie scientifique s'élabore dans les laboratoires et pas ailleurs. Seul le biologiste dit les mots définitifs sur l'enfant. Les rêves intuitionnistes des psychologues ne peuvent qu'égarer l'œuvre eugénique du monde.

L'ancienne biologie croyait par exemple que le système nerveux était un maître absolu et tyrannique de l'organisme. Or, la nouvelle biologie établit l'interdépendance absolue de toutes les fonctions vitales, physiologiques ou psychiques. La souffrance de l'une entraîne la misère de toutes les autres.

Une autre précision de la biologie est que toute l'activité fonctionnelle de l'organisme humain, du développement embryonnaire à la mort, est régi par le jeu des endocrines. Il ne s'agit pas d'ailleurs d'un simple loi de la biologie humaine, mais d'une loi de la biologie animale toute entière. Notre cerveau lui-même ne peut fonctionner sans les continues décharges hormoniques de ces glandes dans la masse sanguine.

Nous avons laissé entrevoir, dans le précédent essai, quelle certitude de diagnostic l'étude approfondie de l'électrobiologie peut apporter à la solution de certains problèmes de la pédagogie scientifique. Nous allons voir maintenant quel est l'apport actuel de l'anthropométrie et de la biométrie à cette science.

Toute l'anthropométrie repose sur la merveilleuse loi des corrélations organiques, c'est-à-dire cette loi de justes proportions que la nature a établie entre l'organisme et les parties qui le composent. Encore un vaste champ d'application des fonctions endocriniennes, car elles commandent, dirigent la belle ordonnance de l'économie humaine.

Aucun organe ne se prête mieux à la constatation de cette ordonnance, que le squelette humain. À l'état normal, le squelette

dévoile une véritable harmonie que, peut-être, seul le statuaire grec a su mettre en pleine évidence. Tous ces points de repère gardent dans la distance une position invariable qui fait toute la sûreté de l'anthropométrie. Une déviation à droite ou à gauche, un raccourcissement inattendu, une parité détruite, etc. nous sommes en plein dans l'anomalie. C'est à marquer le *normal* et l'*anormal* que l'anthropométrie s'applique. Chaque déviation a une raison pathologique qui l'explique. Elle peut momentanément [49] échapper à la sagacité du chercheur, mais elle n'existe pas moins sur un point donné de l'organisme.

C'est pour avoir négligé cette règle que l'école a été et est encore de par le monde une *machine à déformation*.

Qu'on se remette à l'esprit, la liste des « Osés » de la pathologie scolaire, scoliose, cyphose, lordose, quand, chose plus grave, ce n'est pas le terrible mal de Pott avec tous ses tassements disgracieux.

De la seconde enfance à l'achèvement de l'adolescence, le squelette humain garde une vulnérabilité assez marquée. Tous ses os longs, plastiques et flexibles, prennent facilement les attitudes vicieuses que l'habitude leur impose.

C'est un travail lent, insidieux, que seul un dépistage méthodique peut révéler.

Il n'y a pas jusqu'ici, le mal de Pott écarté, aucun sombre tableau de pathologie sévère.

Voici venir maintenant l'armée des insuffisants endocriniens, de ceux dont une tare congénitale quelconque a frappé la charpente osseuse.

Voyez ce garçonnet, à la tête énorme, sans proportion aucune, avec le reste du corps. Son front bas, difforme, surplombant un faciès rétréci, aux orbites enfoncés sous l'arcade sourcilière, donne l'impression de l'hébétude plutôt que de l'intelligence. Sa voûte palatine exagérément profonde, ses dents anormales, mal implantées, ses tibias incurvés, etc. etc. racontent l'histoire d'une gestation orageuse que le courant vital a dû traverser au prix de cent accidents. Ici, on dirait que la nature, dans ses recherches d'harmonie, s'est heurtée à l'action malfaisante d'un démiurge, expert en contrefaçons.

Et ce garçon longuilligne, à l'aspect étriqué, aux membres grêles, dont vous vantez la sveltesse, n'est pas plus dans le plan normal de la nature que le précédent. Avec son front fuyant, son occiput qui s'évade en une vague aspiration, on ne sait vers quel autre monde, ses yeux d'une mobilité déroutante, dans un faciès tourmenté, sa poitrine étroite, etc. il est une victime d'une insuffisance endocrinienne. Ne vous étonnez pas demain s'il devient un persécuteur persécuté.

[50]

C'est donc sur ce chaos d'humanité tourmentée dont nous n'avons présenté qu'un bien mince aspect, que l'anthropométrie doit nous fournir certaines informations.

Quant à la biométrie, comme son nom l'indique, son champ est autrement vaste. C'est à la personnalité humaine, elle-même, qu'elle s'attaque, cherchant par des techniques de plus en plus délicates à la suivre dans ses moindres comportements. Aucune fonction, si intime soit-elle, n'échappe à ses investigations. Il s'agit de déterminer au milieu des causes de déchéance qui nous entourent, la valeur biologique de l'humanité, individuellement ou par groupe. À ce compte, elle se préoccupe de fixer la valeur tant physiologique que psychique de la personne humaine.

Se remémorer les grandes fonctions organiques, c'est du coup distinguer les chapitres importants de la biométrie. Science de la mesure, elle cherche à quantifier les fonctions, à trouver, dans la plus large mesure, possible, leur expression mathématique.

Les tous premiers efforts de la biométrie ont porté, comme on le sait, sur nos capacités sensori-motrices et c'est dans ce domaine que ses conclusions sont pour la pédagogie d'une importance cruciale.

Toute notre connaissance du monde extérieur, et la formule est classique, nous vient par le ministère des sens. Le fait de savoir avec le Poète Platon s'il y a des préformations dans l'intelligence est ici d'importance secondaire.

La matrice de la science est l'expérience ou l'expérimentation et toute notre logique n'est qu'une illumination fantastique que l'intelligence se paie dans l'impossibilité de saisir le réel.

Or, cette expérience ou cette expérimentation prouve que les idiots ou les imbéciles, c'est-à-dire des types dont les sens sont

biologiquement altérés, n'arrivent pas à intégrer dans leur conscience le monde extérieur.

Les techniques établies en biométrie dans la mesure de la vision, de l'audition et du toucher, les sens par excellence de l'intellection, sont aujourd'hui d'une extrême précision. Dans ce domaine, la science et l'invention se sont alliés pour produire les plus merveilleux résultats. De l'étude de la valeur sensuelle de la personne humaine, la biométrie passe à celle de sa valeur organique et humorale.

[51]

Quel est l'esprit simplement cultivé qui n'a point entendu parler de toutes les « constantes » établies en biométrie et de leur importance dans la détermination de la valeur biologique de l'individu. Énumérer ici ces constantes, les analyser, nous conduirait à une exposition assez délicate de problèmes biologiques dont la portée ne serait pas pratique pour une étude de ce genre.

Dans tous les cas, sang, urine, liquide céphalo-rachidien etc., voilà des humeurs dont l'étude est d'un réel intérêt dans la détermination de la valeur individuelle humaine.

Il nous reste maintenant à dire quelques mots de ces puissants régulateurs de la vie que sont les endocrines. On connaît, en chimie, le fameux phénomène de la catalyse, c'est-à-dire comment à une dose infinitésimale certaines substances amorcent les plus grandes combinaisons. C'est à l'action catalysante qu'il faut comparer l'action endocrinienne. À une dose très faible, en effet, les hormones, libérés par les endocrines, déclenchent, arrêtent, altèrent, dévient ou régularisent les plus hautes fonctions de l'économie. Inutile alors de trop insister sur le rôle joué par les hormones dans la croissance régulière de l'enfant. Les désordres humoraux et hormonaux donnent l'explication de toutes les anomalies relevées dans la clientèle scolaire. Ne vous empressez pas, M. l'instituteur, de crier à l'horreur, si l'adolescent confié à vos soins manifeste une tendance persistante à l'inversion sexuelle.

Plaignez-le et dites avant tout que c'est un malade qu'il faut tenter de soigner.

Toutes ces considérations n'offrent encore qu'un champ bien limité du vaste domaine où la biométrie trouve son emploi. Au fond, elle est

à la base de toute l'activité sociale dans les pays où les choses sont bien organisées. Comment nos activités sociales pourraient-elles lui échapper, si par ses « constantes », ses « déterminations », elle nous renseigne sur la « normalité » de la force musculaire, des indices de fatigabilité, des indices respiratoires, de la pression artérielle, de la réaction cardiaque à l'effort, du tonus vago-sympathique, de la réflectivité, des aptitudes sensorielles, de l'attention, de la mémoire, de l'intelligence technique, de l'intelligence logique, etc. C'est à la lumière de la biométrie eue les problèmes si importants de l'orientation et de la sélection professionnelles ont été éclairés d'un jour nouveau. L'un des faits [52] les plus impressionnants révélés par la biométrie est qu'il existe des hommes biologiquement condamnés à provoquer des accidents ou à les subir. Qu'on s'imagine l'inexorable suite de catastrophes dans l'industrie, les transports, l'aviation, etc. si la science ne disposait pas de moyens d'écarter de tels sujets de pareilles activités.

L'étude approfondie de la vision des couleurs a révélé à cet égard des choses vraiment troublantes.

Qu'on nous permette pour finir d'indiquer, dans ce pays où se développe depuis quelque temps une assez belle passion pour les sports, que ce domaine est strictement régi par la biométrie.

Les sports mal dirigés peuvent être la source d'un tas d'accidents à courte ou à lointaine échéance, qu'il faut pouvoir prévenir.

Est-il possible d'imposer, pour ne donner qu'un exemple, à un adolescent, en pleine tachycardique de croissance, ou déséquilibré du système vago-sympathique, des exercices sportifs qui ne seraient pas adaptés à son état fonctionnel général ?

[53]

**Essais de vulgarisation scientifique  
et questions haïtiennes**

ÉTUDES

3

---

# Du mimétisme animal à la suggestion chez l'homme

[Retour au sommaire](#)

[54]

[55]

## DU MIMÉTISME ANIMAL À LA SUGGESTION CHEZ L'HOMME

Sous le nom d'homochromie, la biologie actuelle a renouvelé complètement l'étude du vieux problème du mimétisme animal.

Si le caméléon change de couleur dans ses réactions d'attaque et de défense, nous savons maintenant plus scientifiquement les raisons de ces brusques changements de coloration dermique de l'animal. Mais, ce qui peut troubler le lecteur, c'est que de l'homochromie, nous ayons la prétention de passer à l'explication de la suggestion chez l'homme. Dans tous les cas, nous ne mettons pas au compte de la science officielle les rapprochements que nous établissons à ce sujet.

Au fond, le mimétisme animal ou homochromie n'est qu'un phénomène émotionnel déclenché par une perception visuelle. Il est inutile de s'esquinter les méninges pour savoir si cette perception visuelle chez l'animal déclenche une représentation intellectuelle ou ne met en branle, comme le pense Weismann, que l'ajustement préétabli des pièces nerveuses. Notre idée est que les processus vitaux font bouler de neige, le long d'une ligne d'évolution qui, en se quantifiant et en se qualifiant, va de l'amibe à l'homme. Il n'y a pas deux plans de la création, et la solution de continuité n'est nulle part un fait définitivement constaté.

Le blanc est blanc, le noir est noir, le rouge est rouge, le jaune est jaune dans la race humaine, tout simplement par un fait de proportion de la mélanine noire, brune ou violette dans la couche dermique des chromophores.

Toutes les discussions de l'anthropologie sentimentale cesseraient, si la science indépendante arrivait à établir sous quelle influence

radiante l'action vaso-dilatatrice de l'hypophyse l'a emporté — chez certaines races humaines — sur l'action vaso-constrictive des capsules surrénales. Dans tous les cas, il n'est point douteux que le rayonnement ultra-violet est une cause de mélanisation de la peau. Le tégument externe contient en effet [56] une couche de cellules rétractiles dites cellules mélanophores, parce qu'elles contiennent, en général, en proportion variable, selon les types, un pigment noir : la mélanine. Sous l'action excitatrice du sympathique oculaire, ces cellules se contractent ou se dilatent par un jeu rythmé ou successif auquel commandent un hormone hypophysaire et l'adrénaline des capsules surrénales. De nombreuses expériences de vivisection ont établi que ce double phénomène ne se réalise point sans une impression visuelle amorçant le sympathique, que par conséquent les poissons aveugles ne changent pas de coloration.

Le second fait nettement établi est que le phénomène envisagé sous son double aspect ne se déclenche que sous un choc émotionnel, la peur, la frayeur, par exemple ou par des réactions de défense ou d'attaque de l'animal.

Or le même phénomène, avec un syndrome plus compliqué, se réalise chez l'être humain sous un choc émotionnel, pâleur du visage, chair de poule, sueurs profuses, sécrétions ou excréctions spontanées. Mosso rapporte le cas d'un soldat qui, à la bataille de Solferino, eut une diarrhée émotive, diarrhée qui ne cessa qu'avec le dernier coup de feu de la journée.

L'explication scientifique de l'homochromie paraît donner raison aux psychologues de l'école de James, qui, dans le choc émotionnel, reconnaissent la prédominance de la commotion organique sur la représentation intellectuelle. Dans le développement des fonctions de la série animale, la nature ne semble point opérer des changements essentiels dans ses procédés de sélection évolutive.

Tous ces faits nous remettent en mémoire le cas de ce paysan de Jacmel qui, à la suite de l'absorption de certaines drogues, présenta une intense décoloration de la peau. Il souffrait, on se le rappelle, de crises répétées d'asthme. Nous connaissons bien l'action inhibitrice rapide de l'adrénaline sur les crises asthmatiques. L'empirisme médical reposant sur des observations bien ou mal interprétées, est-il impossible de penser que, pour calmer son asthme, on ait fait prendre au malheureux

des drogues qui, par une action élective, ont agi soit sur l'hypophyse, soit sur le sympathique oculaire. La seconde hypothèse revêt une certaine [57] vraisemblance puisqu'il nous a été affirmé que peu de temps après son accident, l'homme devint complètement aveugle.

Par ailleurs, c'est une ferme croyance populaire que certaines décolorations partielles de la peau sont la conséquence de l'absorption de certains mets, soit d'origine animale, soit d'origine végétale. Le Dr. Jean-Louis, l'un de nos meilleurs botanistes d'autrefois, considérait la plupart de ces cas comme des dorma-tosolanoses. N'y aurait-il pas là encore des faits de la lignée de ceux que nous avons exposés ? Dans tous les cas, nous soumettons cette hypothèse à la sagacité de nos jeunes praticiens de laboratoire. Peut-être y trouveront-ils une occasion de célébrité. On sait, par exemple, la grande différence pigmentaire qu'on relève chez les volatiles du pays. Il serait intéressant de savoir dans quel sens agiraient des injections rigoureusement dosées d'hormone hypophysaire ou adrénalique dans leur comportement tégumentaire.

L'établissement d'une thérapeutique pouvant agir sur toutes ces colorations ou décolorations partielles qu'on relève dans le pays ne serait pas un mince bien.

Voici maintenant la part de l'aventure, d'une extrapolation de l'esprit.

La vieille formule qui affirme que la nature ne réalise rien par sauts ou par bonds, est pour nous l'expression d'une vérité d'observation, en dépit du *catastrophisme*, à un moment très en vogue dans la science.

Ceci dit, la suggestion ou même l'auto-suggestion chez l'être humain ne seraient-elles pas une complication évolutive du même phénomène analysé ?

La suggestion a pour voie essentielle de pénétration la vue suppléée parfois par l'ouïe. Presque tous les procédés classiques de provoquer l'hypnose se basent sur une action éloignée ou prochaine sur l'appareil de la vision. Est-ce aller loin dans l'hypothèse que de penser que, comme le choc émotionnel, ces procédés libèrent une hormone qui soustrait l'activité automatique au contrôle de l'activité volontaire ? Au fait, ce qui est diminué ou même annihilé chez l'être suggestionné, c'est bien la volonté au profit du moi biologique. Une simple action psychique à distance, telle que l'autorité du geste et de la parole, suffit-

elle à amener cette carence de la volonté ? Il me paraît assez licite de croire que la [58] suggestion qui n'est en principe qu'un choc émotionnel plus ou moins affaibli, libère l'un quelconque de nos appareils hormonaux de contrôle de l'activité nerveuse. Or, si la joie — c'est une observation vieille comme le monde — favorise un état florissant de la santé, son contraire, la tristesse, déprime l'organisme, facilite l'éclosion des maladies de langueur. Au lieu donc d'attribuer tous ces faits à une hypothétique action de l'esprit sur la matière, se rappelant que ce sont les fonctions endocriniennes qui, sous une excitation périphérique, déclenchent l'activité propre de la cellule nerveuse, il conviendrait mieux de l'expliquer par l'intervention des hormones contemporaines de l'excitation elle-même. Ainsi chez certains animaux inférieurs, dépourvus d'un système nerveux spécialisé, le mimétisme n'apparaît que provoqué par une impression oculaire qui répand l'hormone dans le sang.

On nous excusera pour finir de dire que nous trouvons dans la fonction bio-électrique du cerveau déjà exposée et celle de l'émotion présentée aujourd'hui, une nouvelle justification de notre théorie de la crise vodouique.

Il est indiscutablement établi que dans les crises de possession, l'organisme acquiert brusquement une capacité d'enregistrer des impressions qu'à aucun degré il ne pouvait subir, à l'état normal, de leur *seuil* à leur *optimum*. Il est aujourd'hui universellement connu qu'au Japon, dans des temples fondés à cet effet, des naturels marchent pieds nus sur des brasiers de charbons ardents, que dans l'Inde, ils traversent des foyers dont les flammes leur lèchent le visage ; qu'en Haïti, ils manifestent une domination de la douleur qui étonne le profane. Nous avons maintenant pour garant de ces faits les dépositions de M. Chamberlain, anglais, professeur durant vingt ans à l'Université de Tokio, celles de l'Evêque de Mysore dans l'Inde, contrôlées par une commission de savants, suivies de multiples expériences faites en Europe, particulièrement en Angleterre.

N'est-il pas légitime de penser que, dans tous ces cas, l'organisme, sous la brutalité des impressions subies, atteint dans ses éléments un potentiel électrique qui ne lui permet plus de les enregistrer. Assailli à la périphérie par la violence orageuse de ces excitations, le système nerveux dresse par le lancement continu de ses émissions électriques une barrière de protection contre les [59] agents extérieurs qui le

menacent. Au reste, il n'y aurait là, sous un mode nouveau, qu'un cas particulier de la mobilisation cellulaire que l'organisme décrète toutes les fois que les agents infectieux au niveau des muqueuses et du tégument externe l'attaquent. En admettant, comme le pense la crédulité tapageuse du vulgaire troupeau, l'intervention dans la crise vodouique d'un agent saint ou diable, cet agent n'aurait qu'un instrument d'extériorisation de son intervention, l'organisme lui-même. Le plus authentique miracle opéré sur l'organisme n'a jamais dérogé aux lois naturelles. C'est une fonction normale qui se précipite ou se ralentit. On ne peut demander à Dieu de donner un démenti à lui-même. « Le surnaturel, dit Saint-Paul, est greffé sur la nature. Il use de la sève naturelle, mais en la transformant pour la rendre capable de produire des fruits nouveaux, des fruits dignes du ciel ».

[60]

[61]

**Essais de vulgarisation scientifique  
et questions haïtiennes**

ÉTUDES

4

---

Autour de  
la nouvelle hypothèse  
explicative de la possession  
vodouique du Dr Herskovits

[Retour au sommaire](#)

[62]

[63]

AUTOUR DE  
LA NOUVELLE HYPOTHÈSE  
EXPLICATIVE DE  
LA POSSESSION VODOUIQUE  
DU Dr. HERSKOVITS <sup>29</sup>

I. Le freudisme

Nous avons lu votre récent article à propos d'une étude consacrée au dernier livre du Dr. M. Herskovits sur Haïti. Nous connaissons personnellement le Docteur Herskovits et nous pouvons dire qu'il nous a témoigné quelque sympathie. Durant notre séjour aux États-Unis, il voulut nous procurer le grand plaisir de faire une causerie dans sa ville universitaire. Seules des circonstances indépendantes de notre volonté nous empêchèrent de répondre à cette gracieuse invitation.

Comme vous, cependant, la nouvelle hypothèse explicative de la possession vodouique du Dr. Herskovits ne donne point satisfaction à notre esprit. Vous nous permettez — dans ces notes que nous vous adressons, sans nous embarrasser de trop de technicité — d'analyser les éléments constitutifs de cette hypothèse.

Nous prenons d'abord le freudisme.

---

<sup>29</sup> Nous reproduisons, avec l'autorisation de Mr. Kléber Georges Jacob, deux lettres du Dr. J. C. Dorsainvil à lui adressées et publiées dans « *Le Nouvelliste* », Nos. 29 Avril et 8 Mai 1937.

Issu de l'enseignement de Charcot, le freudisme qui n'est, en somme, qu'un procédé d'investigation introspective et une méthode psycho-thérapeutique, traverse à cette heure un moment très critique.

Les idées qui sont à sa base, comme, d'ailleurs, toutes les idées de Charcot, ont subi une révision complète. Comme procédé psycho-thérapeutique, ce qui est sa vraie raison d'être, les biologistes dans leur grande majorité le condamnent parce qu'à leurs yeux, [64] il ne répond plus aux données actuelles de la science. Évidemment tous les biologistes n'ont pas à l'égard du freudisme les mots du Dr. Carrel pour qui les psychanalystes « sont des êtres nuisibles ».

La vérité, c'est que, inventée justement pour combattre les psychoses, la psychanalyse s'est révélée à l'observation l'une des plus grandes pourvoyeuses de malades aux hôpitaux et aux asiles d'aliénés. Dans la pratique, son action la plus sûre est de ramener dans le champ de la conscience claire les psychoses latentes enfouies sous les stratifications du subconscient.

Maintenant, si nous envisageons la question du point de vue de la psychopathologie, en ce qui concerne particulièrement les troubles de la personnalité, il nous semble que les idées de Freud ont été remplacées par celles plus profondes, plus cliniques de Jackson. Vous nous excuserez cependant de ne point donner des détails — qui rebuteraient les lecteurs — sur ces idées de Jackson. Voyez toutefois la grande ironie des choses, même dans la science. Ce que des psychanalystes doublés de grands psychiatres reprochent à Freud, c'est de trop considérer l'homme sous l'angle de « l'*homo natura* », d'en faire un mécanisme biopsychique, conception unilatérale qui ne permet point de saisir l'homme dans son essence, dans les formes multiples de son être.

Au vrai, depuis Charcot et même Janet, le concept de la personnalité s'est prodigieusement enrichi. Certes, il existe peu de savants pour le pousser aux limites envisagées par le Dr. Carrel, mais, à l'heure présente, aucun maître de la science n'acceptera à le ramener à un simple complexe psychologique. Tout bonnement une telle idée ne serait que la négation nette et claire de quelques-unes des plus solides acquisitions de la biologie générale.

Est-il, en effet, possible de concevoir la personnalité humaine en dehors de l'action régulatrice de l'Hypo ou de l'hyper vagotonie, de l'hypo ou de l'hyper sympathicotomie, sans rien dire de la fonction de

contrôle des endocrines sur le système cérébro-médullaire. En vérité, la moindre tentative d'explication sur cet important problème biologique nous ferait vouer à l'exécration par tous nos lecteurs.

Dans tous les cas, une conclusion s'impose, et elle est celle de tous les savants de l'heure, c'est qu'aucun phénomène psychologique [65] n'est posé dans le vide d'une abstraction de la raison pure. L'homme aux yeux de la science comme de la philosophie du jour est un tout substantiel organo-psychique.

Votre observation sur le métissage est juste. Le Métissage est un fait biologique d'hérédité où l'esprit humain n'a à jouer aucun rôle. S'il peut être une cause d'instabilité psychique, cette instabilité prend forcément sa source dans un phénomène biologique. Un fait d'ailleurs vient contredire cette thèse sur le métissage. C'est dans la grande masse noire du pays que le phénomène de possession vodouique se manifeste le plus fréquemment. Or, si on peut parler à son égard de métissage, c'est dans le sens que l'on dit qu'il n'y a pas de race pure dans le monde. Depuis des siècles, cette fraction, numériquement la plus importante de notre population, qui ne reçoit qu'un apport dérisoire de l'extérieur, s'est bien stabilisée dans ses caractéristiques ethniques.

La possession vodouique, pour fréquente qu'elle soit dans le pays, ne demeure pas moins un phénomène électif individuel. Elle ne règne pas en épidémie sur une famille. Cette constatation fait tout de suite admettre l'existence d'un substrat psycho-organique qui la déclenche chez certains individus particulièrement prédisposés.

Vous n'ignorez pas, qu'avec le docteur Oesterreich, qui jusqu'ici a publié l'étude la plus savante sur la possession, nous avons rapproché le substrat indiqué de celui du somnambulisme naturel ou provoqué. En effet, rien n'est plus frappant à l'observation que la concordance des phénomènes de la possession vodouique et du somnambulisme. Somnambulisme provoqué et possession vodouique sont utilisés aux mêmes fins pratiques dans le pays.

Or, par tout ce que nous savons maintenant du rôle de l'appareil hypnique de tension du cerveau, une réalité anatomo-clinique et non une trouvaille psychologique, l'hypothèse du Dr. Oesterriech nous paraît plus scientifique, plus proche du réel que celle du sympathique Docteur Herskovits.

[66]

## II. L'instabilité psychique et l'émotion

Vous avez sans nul doute remarqué le rôle trop prédominant que quelques esprits du pays, insuffisamment informés sur l'état actuel de la science, font jouer à la psychologie expérimentale.

Il y a là cependant un substantif et un qualificatif qui ne s'accordent guère. Il n'y a pas d'expérimentation possible en psychologie, à moins de prendre le mot comme traduisant un symptôme de la confusion mentale. Ce qu'on nomme ainsi n'est que la vieille psychologie de Wundt, dont l'influence a été si décisive sur l'enseignement en Allemagne, en Angleterre, aux États-Unis et, s'il vous plaît, au Japon. L'idée de la psychologie expérimentale est une vieille conception d'Ernest Naville mise au rancart depuis une période qui se compte par dizaine d'années. Sur l'historique de cette question nous nous permettons de signaler à votre attention le livre d'un homme qui connaissait profondément l'évolution intellectuelle et morale de l'Europe : « *Les Origines de la Psychologie Contemporaine* » du Cardinal Mercier.

Sans doute, sur tous les avatars du dix-huitième et du dix-neuvième siècles s'est constituée une science nouvelle : L'Anthropologie psychologique. Cette science nouvelle s'est formée sur un ensemble d'acquisitions écrasantes pour le savant. À notre connaissance, il n'y a que l'optimisme terrifiant du Docteur Carrel pour affirmer la possibilité d'acquérir une telle masse de notions précises dans le court espace de vingt-cinq ans. L'éminent savant taille un peu trop l'humanité sur son propre modèle et sur quelques exemplaires d'hommes presque tératologiques rencontrés en Europe et aux États-Unis. Rendons-nous compte de l'effort à réaliser dans cette étude de l'homme en partant de la réflexologie pour aboutir aux incoercibles problèmes de la métaphysique.

Mais reprenons la discussion interrompue avec notre première lettre. Il s'agit d'examiner maintenant avec quelque attention la question de l'instabilité psychique.

[67]

Depuis les travaux du Neuropsychiatre Jean Camus commencés en 1911, il est généralement admis que l'activité psychique est réglée par un appareil spécial du cerveau, dit appareil régulateur des fonctions psychiques ou palé-encéphalique. Les travaux de Camus repris et précisés dans la suite par G. Naville, Mlle. Lévy, G. Robin, Lhermitte, Van Bogaert, Roussy, etc..., ne laissent aucun doute sur l'existence de ce centre. Il est possible que son territoire cortico-mésocéphalique ne soit pas, comme pour bien d'autres centres cérébraux, mathématiquement délimité, mais cela n'infirme en rien son existence. Il s'agit d'un fait biologique révélé par l'anatomie, l'histologie, la clinique, l'expérimentation comparée, la pathologie cérébrale.

Aucun médecin, quelque peu initié aux choses de la neuropsychiatrie, n'ignore les troubles psychiques profonds, troubles de l'idéation, de la personnalité, de la volonté, du jugement, de l'affectivité, la diminution notoire enfin du tonus psychique enfanté par toute tumeur basilaire en connexion avec le centre palé-encéphalique. Lhermitte, Roussy, Van Bogaert ont publié des observations d'une valeur indiscutable à ce sujet.

Nous arrivons maintenant, pour finir, à l'émotion. Au temps où nous enseignions la philosophie au Lycée de Port-au-Prince, les idées régnantes sur l'émotion étaient bien celles de Lange et de Janet. L'émotion-sentiment, l'émotion-choc n'épuisaient point toute la réalité du phénomène. Comme trop souvent nous le constatons, la pathologie cérébrale, par certains côtés, faisait grimacer les théories les plus savamment établies. Il n'y a pas d'intelligence, il n'y a que des mécanismes, avons-nous écrit, dans notre récente brochure avec le Dr. G. Robin <sup>30</sup>. La Vérité de cet aphorisme allait aussi s'imposer à l'égard de l'émotion. Successivement Cannon, Scherrington, de Somer, Heymans, Gemelli, L. des Bancels, O. Vogt, K. Wilson, Lhermitte, etc. cherchèrent par la clinique et l'expérimentation à pénétrer plus avant dans l'étude du mécanisme de l'émotion. Nous ne pouvons certes pas entrer dans les détails de ces importants travaux basés, nous l'avons dit, sur l'anatomie, la clinique, l'expérimentation, la pathologie et menés

---

<sup>30</sup> In « [Vodou et Magie](#) » — Dr. J. C. Dorsainvil, page 46.

par des savants américains, anglais, allemands, français etc. [68] Ce qu'ils nous permettent d'affirmer, c'est que, depuis de longues années, toute hypothèse explicative de l'émotion, purement psychologique, demeure incomplète, n'embrasse point toute la réalité du phénomène. En définitive, la conclusion de ces travaux est qu'il existe un mécanisme physiologique individualisé des expressions émotionnelles.

Lhermitte, dans son ouvrage si documenté sur « *Les Fondements biologiques de la Psychologie* », nous trace un tableau impressionnant de ces malades dont le mécanisme physiologique émotionnel a été touché par une cause étiologique quelconque.

Tous ceux, nous dit-il, qui ont fréquenté les Asiles de la vieillesse ont pu collectionner un grand nombre de cas ayant trait à des malades chez lesquels se déchaînent subitement à l'occasion de prétextes les plus futiles ou des excitations les plus disparates certaines expressions émotionnelles caractéristiques de la gaieté la plus expansive et de la désolation profonde. Les sujets auxquels nous faisons allusion et que nous avons personnellement étudiés depuis de longues années, présentent, nous ne saurons trop le redire, sous l'influence de perceptions, de représentations, de souvenirs, d'excitations sensorielles ou sensibles élémentaires très divers, tantôt l'ensemble des phénomènes somatiques qui caractérisent la joie exubérante, tantôt, au contraire, la tristesse la plus larmoyante. Non seulement les facteurs qui libèrent l'expression de la joie ou de la tristesse apparaissent hors de proportions avec l'intensité du complexe expressif émotionnel, mais encore ces facteurs s'avèrent souvent tout à fait inadéquats. La réaction émotionnelle est inadaptée, dysharmonique par rapport à sa cause génératrice. Or que nous apprend l'introspection, l'interrogation méthodique de ces sujets parfaitement conscients, qu'ils rient ou qu'ils pleurent ? Éprouvent-ils l'émotion psychique corrélative de l'expression émotionnelle si riche qu'ils présentent ; en d'autres termes, sont-ils gais quand ils rient et tristes quand ils pleurent ? Absolument pas. Ces malades au rire homérique, forcené, chez lesquels l'expression de la joie ne se limite pas à la mimique faciale, mais qui s'accuse encore dans la vasodilatation de la face, dans la turgescence des vaisseaux, les modifications du pouls, l'humidité des yeux, les larmes même (le rire aux larmes) se montrent, lorsque leur faculté d'analyse est intacte, [69] ce qui n'est pas exceptionnel, profondément humiliés, contrits, douloureusement affectés par l'explosion et le déchaînement de propos,

ce que l'on appelle le rire sporadique. Ces sujets sont, au propre, profondément tristes parce qu'ils lient ».

Vous comprenez, pourquoi la psychologie guidée par l'introspection. La rétrospection, la réflexion, qui n'est pas à la veille de constituer une science, ne nous semble pas capable d'expliquer un problème aussi complexe que la possession vodouique. Parfait instrument aux mains de génies tels que : Molière, Shakespeare, Balzac, etc. pour créer une humanité de convention, elle ne peut servir pourtant à fonder l'universel.

[70]

[71]

**Essais de vulgarisation scientifique  
et questions haïtiennes**

ÉTUDES

5

---

# PSYCHOGÉNIE

[Retour au sommaire](#)

[72]

[73]

## PSYCHOGÉNIE

Je n'ai personnellement pas une grande confiance dans les formules générales de la psychologie dite sociale. Une chose reste, sans doute, au-dessus de toute discussion : c'est que, comme espèce, le type humain réalise un ensemble de traits généraux qui se retrouvent chez tous les individus de l'espèce, et, dans cette uniformité psychique, il n'y a place que pour les différences de degré et nulle part pour une différence de nature. Il est intéressant de suivre, à travers les âges, comment en face de la nature, les primitifs de toutes les races ont réagi de la même façon, ont réalisé les mêmes croyances, ont édifié les mêmes organismes sociaux, à des points très opposés de la planète.

De cette constatation, il découle forcément une conclusion, c'est que ces primitifs, en dépit de la diversité des lieux, des climats, des temps, ont eu pour s'insérer ainsi dans la nature un même instrument psychique à leur usage. Au demeurant, ce que nous dénommons la race n'est qu'un produit de la géographie et de l'histoire, et l'évolution du type humain dans le temps s'accélère ou retarde, si ses conditions mésologiques sont bonnes ou mauvaises. Il est enseigné qu'à l'origine l'espèce humaine était représentée par des types de races moins spécifiés que de nos jours, que le nègre, par exemple, descend d'un prototype moins nègre que lui. Dans ces conditions, l'espèce humaine, comme d'ailleurs toutes les autres espèces vivantes, est terriblement dominée par l'influence du milieu, et l'apparente fixité des êtres n'est qu'une illusion de la brièveté de l'expérience individuelle.

On ne s'étonnera pas de me voir soutenir un tel point de vue si l'on sait déjà que dans l'ordre biologique je suis un évolutionniste convaincu, avec cette réserve dans la pensée que cette évolution rend encore plus indispensable l'action d'une intelligence créatrice dans la nature. Je me rallie aux idées des néo-évolutionnistes tels que Broom, Smuts, Speeman, Haldane, etc. qui ne croient point que l'évolution en

tant que moyen d'explication des phénomènes biologiques soit exclusive d'une action spirituelle dans le monde. Je ne limite pas la création à la physico-chimie.

[74]

Pour moi, donc, la différence entre les hommes vient d'une différence de culture créée par les différences de milieu. J'entends d'ailleurs de mot Culture dans un sens très large. Elle est à mon gré une compréhension plus ou moins étendue de la nature, facilitant une adaptation de plus en plus complexe de la vie humaine aux conditions extérieures de l'existence. Je n'invoque pas ici l'intelligence, mais un phénomène bio-social, car je ne crois pas qu'il ait fallu moins d'intelligence à l'homme pour réaliser les premières civilisations de l'histoire que pour inventer les merveilles de l'heure. La seule différence est que l'intelligence de l'homme du moment s'exerce sur une masse d'informations que les siècles ont accumulée, que le milieu social a triturée et réduite souvent en formules lapidaires qui facilitent étonnamment son éducation. Et là, encore, comptez donc les humains chez lesquels ces formules éducatives ne se ramènent pas à un pur psittacisme où la pensée est positivement absente.

De ces observations, je dégagerai deux conclusions.

La première, c'est que la race noire par une sorte de fatalité historique et géographique n'a rencontré originellement sur cette planète nulle part un milieu qui eût pu lui permettre de développer une forte individualité psychologique. La seconde, c'est que le noir conquis à la civilisation occidentale représente un type que rien ne distingue d'une manière absolue de la moyenne générale des autres races... Ses défauts sont ceux de tout élément jeune gagné à une civilisation dont il ne possède pas toutes les virtualités.

Il faudrait, pour justifier ma première conclusion, presque un volume. L'Afrique, le principal berceau de la race, n'a pas été pour l'homme noir une terre maternelle. Personne n'a prouvé ni établi le fait avec plus de précision et en de plus magnifiques tableaux que Weulerse dans son remarquable ouvrage : *L'Afrique Noire*. Sans doute, des civilisations originales et puissantes ont pris naissance en Afrique noire, mais un facteur essentiel, le temps, leur a toujours manqué pour produire leur œuvre de discipline sur l'individu humain. Il faut, en effet, des millénaires pour qu'il se fonde dans un milieu donné une réelle

discipline mentale, un comportement psychologique distinctif d'une société.

Or, les civilisations africaines ont trop souvent été l'œuvre d'un [75] homme ou tout au plus d'une dynastie, et, quand l'homme ou la dynastie disparaît, ces sociétés sont retournées à l'anarchie sanglante ou ont été piétinées par la conquête. Vous me direz, sans doute, que d'autres continents que l'Afrique ont connu les mêmes misères. Certes, oui, mais aucun d'eux n'a offert autant d'obstacles à un développement naturel de l'homme. Cette vieille terre de l'Afrique noire équatoriale et tropicale, à la structure brutale, sans nuances, où les massifs montagneux bordent les côtes comme d'infranchissables barrières, où les fleuves au lieu d'être des voies de pénétration sont découpés dans leur lit par des chutes prodigieuses, où la brousse immense, aux horizons illimités faisant suite au désert aboutit à la forêt inextricable, où la faune des infiniment petits, des insectes, des reptiles de toutes sortes est encore plus dangereuse que les grands fauves qui peuplent ses forêts — ne se retrouve sur aucun autre point de la planète, pas même sur le continent qui se rapproche le plus de l'Afrique, le continent américain du Sud. Cette influence déprimante de la géographie sur la race est encore marquée par la différence d'évolution de l'Afrique méditerranéenne et de l'Afrique noire. La terre des pharaons n'a-t-elle pas été le berceau de la plus antique civilisation sur laquelle nous possédons des données certaines.

Je ne prétends pas cependant, les caractères spécifiques mis à part, que l'homme noir soit tout simplement une répétition égale ou affaiblie de l'homme blanc. Dans la limite des différences individuelles ou de groupes, il n'y a jamais de parité absolue entre les individus comparés ou les sociétés étudiées.

Dans tout groupement façonné par les siècles, il se constitue une certaine entente générale des choses du bon sens et de la raison pratique, ce qui est proprement une mentalité. Le reste est de l'idéologie, domaine des conclusions d'attente, domaine où il y a autant de place pour la vérité que pour l'erreur. Dans la mesure où la maigre documentation dont on dispose permet certaines affirmations, il semble établi que dans les civilisations noires formées hors de tout contact immédiat avec la civilisation occidentale, l'homme de la race a marqué surtout une tendance à cultiver les arts où le sentiment et l'imagination prédominent. J'invoquerai, en passant, à l'appui de cette thèse, la

fameuse civilisation des Yorouba qui, dès le douzième siècle, florissait [76] déjà en Afrique équatoriale. L'Europe demeura longtemps sceptique en face par exemple des bronzes du Bénin qu'elle voulut attribuer à une vague influence de l'art égyptien sur la région. Poésie, musique, sculpture et une certaine tendance à objectiver des conceptions métaphysiques religieuses en des cérémonies compliquées, tels, me semble, les formes d'activité psychique auxquelles arrive facilement l'homme noir livré à lui-même. Il est donc plus affectif qu'intellectualiste.

Je fais toutes mes réserves sur la mentalité de l'homme noir formé sous les catégories de la civilisation occidentale. Jusqu'ici, là où il m'a été donné de l'observer, il m'a fourni l'impression d'un désaxé, d'un type qui communément à une sainte horreur de sa race. C'est un spectacle réjouissant de constater l'effort de ces gens pour masquer ou atténuer artificiellement en eux les attributs distinctifs de la race. De par le monde, les dépenses nécessitées par cet effort se chiffrent à des millions de dollars.

Je ne veux pas trop parler de complexe d'infériorité subi ou imposé, mais ce sentiment n'est que trop décelable à l'analyse.

Je n'oublierai jamais une conversation que j'ai eue à Washington avec quelques retraités de l'administration fédérale de notre... (Comment dirai-je)... qui n'étaient pas des blancs. Rien n'avait plus le pouvoir d'horripiler ces braves hommes que l'épithète de nègre ou de noir. Ils répétaient avec une excitation comique qu'ils étaient des hommes de couleur, mais pas des nègres. On avait beau leur répondre que scientifiquement ce vocable d'homme de couleur n'avait aucune signification, qu'avec nos sens tels qu'ils sont donnés, la couleur blanche est tout aussi bien une couleur que les couleurs noire, jaune ou verte et qu'enfin de compte la couleur à côté des autres éléments de classification raciale est un pauvre moyen de taxonomie humaine. Le nègre, en effet, n'est point nègre parce qu'il est noir, mais parce qu'il a une forme de la tête, de la chevelure, du nez, des lèvres, des mâchoires, etc. caractéristiques de sa race et qu'il existe dans le monde des populations franchement noires qui pourtant n'ont rien de commun avec le nègre et des nègres, qui, par la nuance plus ou moins claire de leur peau, s'écartent absolument de ces populations.

Vous comprenez que si l'on plaçait mes interlocuteurs en face d'un groupe de Kavirondos, sous certains rapports, les plus beaux [77] hommes de l'humanité, mais noirs comme du jais, ils leur déniaient toute beauté parce qu'ils n'ont pas la peau blanche, la face large aplatie et bestiale d'un esquimau.

Je note encore chez le noir imbu de civilisation occidentale le manque de solidarité avec ses congénères et conséquemment l'absence de la conscience sociale dans les groupements noirs de cette formation. Ces groupements ont perdu la force de cohésion si particulière au clan africain. Dans ces conditions, la solidarité proclamée par les autres n'est qu'une formule intellectuelle ou de doctrine qui, dans la vie pratique, est loin d'être une idée-force. Quelques mouvements de foule n'infirmement pas cette contestation. La solidarité n'est pas une simple tendance de la psychologie de la multitude. C'est un état d'âme stable, mais riche de potentialité, ou il entre autant d'affection que intelligence.

[78]

[79]

**Essais de vulgarisation scientifique  
et questions haïtiennes**

ÉTUDES

**6**

---

# La notion de race dans la politique internationale

[Retour au sommaire](#)

[80]

[81]

## LA NOTION DE RACE DANS LA POLITIQUE INTERNATIONALE

Dans la multitude des commentaires sur la marche de la civilisation, serait-ce en définitive VICO et NIETZCHE qui auraient raison ? On connaît en effet les fameux *ricorsi* du premier et la troublante théorie du retour éternel du second. Pour le philosophe des « *Considérations Inactuelles* », l'Humanité, dans sa vie présente et future, est irrémédiablement condamnée à répéter, à chaque période, les mêmes gestes inspirés par les mêmes pensées, et le progrès — surtout moral — ne serait ainsi qu'un leurre.

Il est très pénible de constater comment, après quatre à cinq siècles d'efforts pour créer une meilleure entente des diverses fractions de l'humanité, l'heure présente tend à nous ramener, par Faction d'un certain nombre d'écrivains qui furent plutôt des poètes que des hommes de science, à une sorte de cruellisme nietzcheen que justifieraient les différences raciales.

Le côté grave de la nouvelle doctrine, c'est qu'elle ne se contente plus, comme autrefois, d'affirmer par exemple la supériorité du blanc sur le jaune ou le noir, mais elle veut maintenant diviser les races en proclamant, comme par un décret nominatif de la divinité, la supériorité de tel groupe donné sur tout le reste.

Qu'on prenne en démonstration l'Europe. Pour tous les écrivains de l'école dite de l'anthroposociologie, le type supérieur, par excellence, est le dolichocéphale blond aux yeux bleus représenté en l'espèce par l'anglosaxon. Un pas de plus, il faudrait considérer le reste de la population de l'Europe comme une humanité de déchets accrochée pour son malheur à la race supérieure.

Évidemment, aussi longtemps que ces fameuses affirmations, d'Hegel à Treichske, étaient demeurées des exercices d'université, elles ne revêtaient pas plus d'importances que les discussions alexandrines sur les hypostases ou les termes de Porphyre. Mais elles envahissent maintenant la conscience populaire, deviennent les éléments d'une logique qui n'a rien de commun avec la raison, [82] se transforment en doctrines d'État au service de quelques-unes des plus formidables armées du monde. Chose plus grave ! De toutes ces affirmations est sortie une science, qui ne tenant aucun compte des obscurités actuelles de la biologie, choisit pour domaine actif d'expérience, l'humanité elle-même. Il n'y aurait pourtant qu'une question à se poser pour pousser à la réflexion les eugénistes les plus convaincus : Comment expliquer qu'avec les dizaines de millions d'années qui la séparent de ses origines, à travers mille causes de dégénérescence, l'humanité ne soit pas, à notre époque, exclusivement composée de grabataires ? Le docteur Gangolphe présenta naguère à l'Académie de Médecine de France des fossiles de la préhistoire avec des traces indéniables de syphilis osseuse. Pareille à un fleuve aux eaux polluées, l'humanité, semble-t-il, subit au cours des âges, par la simple action des forces de la nature, une manière d'auto-assainissement. Il n'y a pas en ce moment à se payer d'illusion, la notion de race, — un terme encore mal défini, même en taxonomie zoologique — nous réserve d'incroyables surprises, si à l'idéologie qu'elle crée ne s'oppose bientôt une idéologie plus saine, même s'il est scientifiquement démontré que les races ne sont pas égales.

Il ne semble pas d'ailleurs que le principe d'égalité, qui est plutôt une trouvaille de l'esprit, soit à aucun degré une donnée de la nature. Comptez, nous dit quelque part Balmès, les vagues de la mer, et vous aurez le nombre d'inégalités entre les hommes.

L'éminent logicien dit les hommes et non pas les races humaines, quoique celles-ci, sous toutes les latitudes, comportent plus de grabataires que de types de premier plan.

Au demeurant, la nature est un créateur d'ordre et d'harmonie, car, même dans l'expression de la beauté, elle réalise l'unité par la variété.

Rien n'objectiverait mieux la profondeur des dissentiments raciaux qui se font jour à notre époque, qu'une revue même sommaire des affirmations à l'aide desquelles on justifie l'inégalité des races.

Jusque-là, le mal ne serait pas bien grand, si, comme nous l'avons dit plus haut, ces affirmations, débordant le cadre des conclusions universitaires, ne tendaient à intéresser un public de profanes.

[83]

Nous parlons toujours d'affirmations, puisqu'il ne s'agit point, dans la majorité des cas, de conclusions rigoureusement scientifiques. On pourrait dire que les maîtres de l'anthroposociologie nouvelle, méconnaissant quelle forme logique limite notre effort de penser, cultivent les paradoxes et les contradictions, au grand mépris des données les plus positives de la science.

Il y aurait cependant mauvaise grâce à ne point reconnaître que la doctrine nouvelle compte parmi ses adhérents quelques-uns des esprits les plus éminents de l'autre siècle et de l'époque actuelle. Mais la science, si profonde soit-elle, peut-elle détruire les sentiments et les croyances, quand il s'agit surtout de ces disciplines morales qui nous touchent de très près ?

Incontestablement, l'initiateur de ce mouvement, est le Comte de Gobineau.

Jamais écrivain n'a exercé une influence plus décisive sur des questions qui relèvent exclusivement de la science. À vrai dire, le chantre de la race aryenne ne découvre nulle part en Europe - les éléments de la race, objet de sa grande prédilection. Il se contente, pour ainsi dire, de chanter ou de pleurer sur des nécropoles. Sa vision du monde est plutôt attristante, car il ne voit partout que le nivellement des races — relativement supérieures par le métissage — dans la bassesse et l'ignominie. En somme, il ne lui a manqué que la formule devenue classique : « Les races supérieures se meuvent sous le flot montant des races de Couleur ». Écrivain de large envergure, doué par surcroît d'une puissante imagination, le Comte de Gobineau, en dépit de ses contradictions, reste bien l'initiateur de la nouvelle école, le premier en date des pontifes de la supériorité raciale aryenne.

Ce que Hegel, avant lui, avait pensé sur des questions corollaires en attendant la vulgarisation ou la déviation de sa pensée par les Universités allemandes, ne s'adressait qu'à un public d'élite. Le grand métaphysicien de l'absolu, toujours cantonné dans l'abstrait, et dont souvent la pensée dépasse en subtilités celle de Kant, de Fichte, de

Lessing, de Herder, n'avait rien d'un vulgarisateur. Mais, ne faut-il pas admettre que ce sont les idées les plus obscures, les moins bien définies qui mènent notre pauvre humanité aux pires catastrophes ? Il suffit alors qu'elles se frangent de sentiment, de croyance pour faire naître et se développer dans les consciences les plus regrettables aberrations.

[84]

Pour le démontrer amplement, on pourrait ajouter à l'expérience de notre propre siècle celle des âges antérieurs, avec, si loin que l'on remonte, leur cortège de ruines accumulées par des révolutions de toutes sortes. Hegel qui disait au lendemain de Iéna que *Napoléon était une idée à cheval* a été le penseur qui, par une action indirecte, fit sortir la notion de race du domaine des controverses universitaires, des spéculations hasardeuses, pour la faire entrer dans celui de la politique militante. Le philosophe de l'identité des contradictoires, voit dans l'évolution historique, sinon la divinité directement en action, du moins une manifestation de l'Esprit universel. À l'État, il reconnaît une valeur absolue et trouve moyen, par une synthèse inattendue, de concilier cette valeur absolue avec la liberté humaine. C'est dire que la meilleure façon d'être libre est de se soumettre sans réticence à la volonté de l'État, seul garant du bien collectif. À vrai dire, Kant avant lui avait réalisé à peu près le même tour de force, en introduisant subrepticement la liberté humaine dans un monde voué au déterminisme.

Or, au fond, l'État n'est qu'une réalisation de la race, et ce qu'on divinise ainsi sous le vocable général d'État, c'est la *race elle-même*. Une telle doctrine conduit infailliblement à une mystique nationale dont le corollaire indispensable est le messianisme racial. De là, la théorie du fardeau de l'homme blanc, et il importe peu, si pour réaliser le rêve messianique des races supérieures, qu'il faille passer sur des millions de cadavres. La philosophie d'Hegel, on le voit, est la source de tous les panracismes qui donnent une note si particulière à l'époque contemporaine, — pantéutonisme, panslavisme, pananglosaxonisme, pour ne citer que les plus agressifs.

Après Gobineau, un poète, un chantre de la race, le véritable fondateur de l'école anthroposociologique est Vacher de Lapouge. Esprit *autrement* scientifique que le célèbre auteur de l'[\*Essai sur l'inégalité des Races\*](#), son influence a été décisive dans la formation des théories et des doctrines de cette école. C'est un disciple de Broca.

Vacher de Lapouge est un anthropologiste, un ethnologue qui demande à l'observation des faits les motifs de ses conclusions. Malheureusement, ses conclusions, à part quelques brillantes [85] variantes sur l'aryanisme, furent adoptées par des écrivains plus souvent guidés par le mysticisme national, la vanité raciale que par la science.

Un fait digne d'être noté est le peu d'influence exercé par Gobineau et de Lapouge dans leur pays d'origine. D'une façon générale, semble-t-il, les métaphysiques sociales ne sont pas un aliment de digestion facile pour l'esprit français.

C'est surtout, donc, dans les pays germaniques et anglo-saxon que les théories de l'école anthroposociologique ont eu la plus heureuse fortune.

Il n'y a pas à le nier. La part de ces peuples dans la civilisation et l'organisation du monde est considérable. Chez eux, l'*homo faber* paraît primer l'*homo sapiens*. Leur indéniable succès dans l'organisation soit politique, soit technique, les prédispose à l'orgueil national, à l'affirmation de la supériorité raciale. Qui ne se rappelle, devant le succès anglo-saxon, la phrase célèbre de Macaulay qui éclate comme une fanfare à nos oreilles : « Cet Empire (Empire anglais) où la diane nationale en tenant compagnie aux heures, en suivant la course du soleil, entoure le globe d'une sonnerie ininterrompue de batteries guerrières ». Il faudrait vraiment remonter au romain de la grande époque pour retrouver une semblable manifestation de l'orgueil national.



Il ne peut nous venir à l'esprit l'idée de passer en revue tous les savants et philosophes qui, chez les peuples germaniques et anglo-saxons, ont consacré leur veille à scruter la passionnante question de la supériorité raciale. Le lecteur que la question pourra intéresser trouvera dans l'ouvrage du professeur Frank H. Hankins : « *La Race dans la Civilisation* », une étude aussi documentée qu'impartiale du troublant problème qui nous occupe.

On ne saurait dire ici dans quelle mesure les idées de Gobineau ont influencé la pensée de Nietzsche. Le surhomme du philosophe de Zarathustra est étroitement apparenté au grand homme de Gobineau, le

grand dolichocéphale blond aux yeux bleus. Or, si l'on songe à l'influence qu'exerce dans n'importe quel milieu une pensée originale servie par une sombre et grandiose poésie, on [86] s'explique vite l'acuité prise par la question de la supériorité raciale, spécialement en Allemagne.

Avant tout, Nietzsche est un poète et nous osons dire un poète lyrique. Ne lui demandez pas, surcroît de présenter ses idées dans le cadre ordinaire de la logique classique. Ce qui l'indigne au dernier point jusqu'à le conduire à la maison de santé, c'est notre morale commune, cette morale de la bête de troupeau. L'eugéniste qui est en lui réproouve quelques-unes des idées sociales qui nous sont les plus chères. Pas de pitié pour les dégénérés, les grabataires, les vaincus de la lutte sociale. Soyons durs, crie le philosophe du cruellisme aristocratique.

Mais voici qui est plus grave ! À la science, fictive ou réelle s'ajoute le concours de l'art et quel art, l'art Wagnérien. Wagner, le génial musicien, découvre Gobineau. Wagner croit à la dégénérescence de l'humanité et s'adjuge la mission de revitaliser l'humaine nature. Autour de l'illustre musicien se groupent, des hommes remarquables, et une revue de grande allure met en circulation, d'une façon intensive, les idées de Gobineau.

Dans ce milieu où se cultive quelque peu la névrose, l'ange terrible est Houston Stewart Chamberlain. Il est à peine dépassé par Woltmann dans les affirmations téméraires. D'origine anglaise et de lignée aristocratique, Chamberlain professe pour la race teutonne une admiration sans bornes. C'est la race des élus, la race qui a réalisé la plus haute performance dans la civilisation.

À l'entendre, le monde se serait éteint dans la dégradation, si à la chute de l'empire romain, les Teutons n'avaient pris le flambeau pour revivifier le christianisme et mettre une sourdine à l'influence corruptrice du judaïsme et du romanisme. Hankins nous dit que si Gobineau est grand, le prêtre de l'Aryanisme, Chamberlain est le grand évangéliste du teutonisme, et il ajoute que l'œuvre de Chamberlain doit être considérée comme une des causes éloignées de la « grande guerre ». *L'auteur germanophile* de la « Genèse du 19<sup>e</sup> siècle » conclut que c'est le sang teuton, et le sang teuton seul qui donne la force impulsive et le pouvoir créateur ».

Le sentiment qui éclate à travers toute l'œuvre de l'école anthroposociologique est une instinctive répulsion pour le juif, Pour cette école, rien ne plaide en faveur, de cette race, pas même la plaça éminente occupée, par quelques-uns de ses fils [87] dans l'histoire de la pensée mondiale. Ne pouvant, par exemple, nier le génie de St-Paul, Chamberlain se demande si une telle personnalité aurait pu être un juif de pur-sang — et avec un sens exquis des hypothèses *opportunes*, il découvre à St-Paul un père juif et une mère grecque. Là-dessus, il se lance dans une dissertation sur l'hérédité intellectuelle maternelle des grands hommes.

Le doux galiléen en reçoit pour son grade. Malgré la voix des prophètes et les saintes écritures, il n'est pas du sang de David.

Le message de gloire et de lumière, qu'il apporta à l'humanité déchue, ne pouvait venir d'un membre de la race abhorrée. Nous n'avons pas écrit cette étude pour faire de l'érudition. Elle comporte nécessairement des conclusions pratiques.

Ce serait une profonde erreur de considérer toutes ces spéculations comme un jeu académique pareil à une leçon de Platon sur la hiérarchie des idées à des disciples attentifs. Les deux grandes révolutions des temps modernes, qui ont abattu deux puissants monarques, ont eu pour cause première des spéculations morales de ce genre. De Lapouge prophétisait que, dans les temps à venir, les peuples s'entregorgeraient pour un à deux millimètres de plus aux dimensions du crâne, et, quand éclata la guerre mondiale, il rappela à l'attention des acteurs sa sinistre prophétie.

Il convient de remarquer que toutes ces discussions ont eu lieu au sujet de la race blanche, de la race universellement reconnue supérieure. Quant aux races dites de couleur, les maîtres de l'anthroposociologie daignent à peine les placer à côté du singe arboricole au lendemain de sa descente de l'arbre.

En somme, sur quelles données scientifiques reposent toutes ces affirmations que nous avons passées en revue ?

C'est une grande pitié de constater leur pauvreté. La taille, la forme de la tête ronde ou longue, la couleur de la peau blonde ou brune, la couleur des yeux bleue, grise ou brune, quelques dimensions somatiques qui varient avec chaque individu, voilà à peu de choses près

tout le bagage scientifique d'argumentation des anthroposociologues. Mais ne nous trompons point ! Ce mince bagage scientifique est chargé d'une idéologie plus dangereuse, [88] plus menaçante pour l'avenir de l'humanité que tous les explosifs emmagasinés dans les arsenaux des grandes puissances mondiales.

*Non datur scientia de individuo*, pensait déjà le vieil Aristote. Or, l'être humain le plus dolichocéphale, qui a la tête la plus longue, est le nègre, et, quant à la taille, certains représentants de quelques tribus africaines, entr'autres les Pyla-Pyla, jetteraient leur regard par-dessus la tête d'un écossais. Durant la grande guerre, des soldats noirs venus du Tanganyika, provoquèrent l'admiration des alliés par leur superbe stature et l'agilité puissante de leurs membres. À vrai dire, pour tel groupe d'ethno-sociologues, la tête longue est le signe indéniable de la supériorité, tandis que pour tel autre groupe, seule la tête ronde confère cette supériorité. Heureusement, pendant ces laborieuses discussions, l'humanité poursuit sa route et la nature sème les génies au hasard de ses imprévisibles combinaisons.

Rien n'a été plus lent, plus difficile, que l'évolution de l'humanité. C'est dans ce domaine surtout que nos acquisitions ont été le résultat de durs sacrifices. La bête humaine, blonde, jaune ou noire a d'inquiétants retours vers l'atavisme.

La conséquence la plus claire des idéologies issues de l'anthroposociologie est d'opérer un total revirement de la table des valeurs de notre époque. C'est le sabotage en règle de toutes les idées nées d'une évolution historique et morale de plus de vingt siècles.

Nous admettons que ces idéologies créent pour les peuples puissants qui les adoptent une force de défense, d'attaque et d'expansion qu'il serait puéril de nier. Notons qu'elles font appel non à la saine raison, mais aux forces instinctives, aux tendances primitives de la nature humaine. L'un des maîtres de l'heure, un vrai produit de la sociologie nouvelle, n'a-t-il point déclaré, dans un moment d'ultime confession, qu'il se fiait plus à l'instinct qu'à l'intelligence. Or, se fier à l'instinct, c'est opérer en soi un retour vers les forces aveugles qui, une fois débridées, ne peuvent plus nous assurer la prévision des conséquences des actes que nous accomplissons. Comme l'animal, sous l'influence d'une perception fatale, nous allons au bien ou au mal avec tout l'aveuglement de l'instinct.

[89]

Pour la sociologie nouvelle, l'ennemi, nous ne savons si on l'a assez remarqué, c'est le catholicisme, cette religion qui prêche l'amour du prochain, la pitié pour les faibles, la charité, autant de sentiments que l'évangile du cruellisme condamne.

En attendant l'ébranlement des assises du Vatican, c'est le judaïsme qui a le privilège d'attirer les premiers coups. La persécution déclenchée contre les juifs est — plus qu'on ne le pense — une querelle de doctrines, doctrines édifiées par l'anthropologie, l'ethnologie, la philologie, etc.

Entre les forces de la démocratie, de l'autoritarisme, du communisme, de l'anarchisme, tel qu'il a été défini par Max Sturmer, s'est engagé de nos jours un duel dont l'enjeu est la vie même de l'humanité. Toutes ces doctrines, vu les stratifications historiques défectueuses du monde, ont leurs vérités et leurs erreurs. Au fond de l'angoissante agitation de notre époque gît une profonde crise morale. C'est la grande maison humaine qui est mal aménagée, en péril de s'effondrer par les trépidations convulsives de ses propres habitants. Une chose en définitive est vraie : si au cours de la crise que nous vivons, les forces morales, encore en action dans le monde, ne se groupent point, ne s'organisent point pour un redressement reconnu indispensable, l'humanité, après des hécatombes inouïes, ne sera plus bientôt qu'un souvenir, si hors de notre planète des spectateurs intelligents suivent le pénible déroulement du poignant drame humain.

[90]

[91]

**Essais de vulgarisation scientifique  
et questions haïtiennes**

ÉTUDES

7

---

# Les temps modernes et le développement de l'Amérique

[Retour au sommaire](#)

[92]

[93]

## LES TEMPS MODERNES ET LE DÉVELOPPEMENT DE L'AMÉRIQUE

Il est de tradition de considérer la prise de Constantinople en 1453 par les Turcs, comme l'un des événements importants qui ont marqué l'ouverture des temps modernes.

Cependant sous ses désordres apparents, le Moyen-Âge a été une lente préparation de l'humanité civilisée à la vie moderne.

Comme le pense HOFFDING, le remarquable psychologue Danois : « Il serait faux de considérer le Moyen-Âge comme l'époque des ténèbres absolus. Non seulement il se développa sous la domination, ou en dehors de la domination de l'Église, une vie populaire joyeuse et naturelle, qui a laissé des monuments dans les littératures nouvelles naissantes, mais, même dans la sphère du monde savant, il sera difficile d'élever une barrière précise entre le Moyen-Âge et la Renaissance ».

Donc, les savants byzantins, un *Planude*, un *Nicéphore*, un *Cantacuzène*, un *Chrysoloras*, etc., qui abordèrent en Italie, ne se trouvaient pas en pays nouveau, car selon le même auteur, jamais cette péninsule n'avait rompu complètement le lien qui la rattachait à l'antiquité.

C'est surtout — et c'est le point qui nous intéresse — dans le domaine de la vie politique et économique que la fin du Moyen-Âge est une vraie renaissance. Elle retrouve après les siècles de la féodalité, ce goût romain de l'ordre, de la discipline sociale, ce besoin de négoce, de l'esprit économique qu'ont montré à un si haut degré certains peuples du bassin de la Méditerranée, les *Phéniciens*, les *Carthaginois*, les *Grecois*, etc.

En effet, dès le XV<sup>ème</sup> siècle, les luttes de château à château qui distinguèrent si tristement l'époque féodale, disparaissent. Ce n'est certes pas la fin de la guerre qui devient dès lors une entreprise d'État, mais la formation d'un milieu d'ordre où l'individu, [94] seigneur ou vilain, ne peut développer sans danger ses caprices ou sa fantaisie. La guerre se fait pour un intérêt dynastique, national ou de croyance. Elle épuise sans doute encore l'activité des grands peuples continentaux de l'Europe. Mais, sur tout le littoral de cette partie du monde, dans les villes de la ligue hanséatique, au *Portugal, Espagne, Gênes, Pise, Venise*, etc., se manifeste une grande activité commerciale.

Cette paix relative de l'Europe n'est pas seulement favorable aux entreprises commerciales et industrielles, elle facilite la diffusion des connaissances qui, au Moyen-Âge, était le monopole presque exclusif des couvents et des cloîtres. Des disciplines scientifiques à peine ébauchées dans l'antiquité et au Moyen-Âge prennent subitement un rapide essor. Elles ne contribuent pas uniquement à mieux faire comprendre la nature, elles procurent à l'homme une puissance décuplée sur la matière.

Comme conséquence des progrès de la physique et de la mécanique céleste, la navigation au long cours devient plus sûre.

Enhardis, les marins délaissent les mers côtières de l'Europe pour s'aventurer sur les vastes océans. En *Italie*, en *Espagne*, au *Portugal*, en *Hollande*, etc., les voyages de découvertes géographiques sont une préoccupation publique. De cet état d'esprit découlent les découvertes de *Barthélemy Diaz* et de *Vasco de Gama* en Afrique et en Asie, de *C. Colomb*, de *Vespucci*, de *Cartier* en Amérique. Un vaste champ est ouvert à l'activité humaine. Les limites connues de la planète ont considérablement reculé. Mais quelle ruée des appétits les plus féroces ! Quel soudain réveil des pires instincts de l'homme !

La découverte de l'Amérique en particulier marque un recul moral de l'humanité. Ce que l'Européen victorieux n'a pu réaliser contre le rude asiatique qui hier encore envahissait son continent, il l'applique avec usure à l'amérindien désarmé. Le XV<sup>ème</sup> siècle ouvre donc l'ère de l'expansion sanglante de la race blanche dans le monde.

La colonisation de l'Amérique a été, avant tout, une œuvre de sang, l'anéantissement systématique d'une race d'hommes. La conquête romaine avec toutes ses horreurs n'est rien si on la compare aux

effroyables hécatombes de la colonisation américaine. Si Probus, entrant en Germanie, fait massacrer 400.000 [95] hommes, dans la seule crainte du danger qu'ils représentent pour la puissance romaine, les conquêtes d'un *Cortez*, d'un *Pizarre*, l'administration d'un *Colomb*, d'un *Ovando*, sans l'excuse d'un même motif, ont été infiniment plus sanglantes.

Le puissant mouvement de la Renaissance, plus intellectuel que moral, n'avait pas eu, on le comprend bien, la vertu de discipliner tous les éléments européens. Dans de nombreuses classes d'individus se maintenait la mentalité féodale que seules les contraintes extérieures empêchaient de se manifester. Jules *Lemaître* n'a-t-il pas soutenu avec raison que les écarts du prince de Condé ne représentaient en somme que les déportements du dernier des grands barons féodaux. Le sentiment religieux lui-même, réel et profond à cette époque de foi ardente, mais intolérante et sectaire, conduisait lui aussi à ce mépris de la vie de l'infidèle, du païen.

Or, la colonisation américaine recrute les pires éléments de désordre de l'Europe. Cadets de famille ou roturiers, les hommes des expéditions pour le Nouveau Monde sont de purs aventuriers. Loin de leur milieu d'origine et de la contrainte sociale qui contrarie leurs instincts, ils vont comme les flibustiers et les boucaniers à St-Domingue jusqu'à la franche régression morale. C'est à cette école de vice ou de crime que se formèrent ou se développèrent les premières populations indigènes d'Amérique : créoles blancs américains, métis de toutes nuances et de tous degrés, africains importés d'Afrique, amérindiens échappés au massacre. Au surplus, ces populations normalement inférieures, offrent un niveau intellectuel des plus médiocres. De 1630 à 1789, les français dominant à St. Domingue et, pendant cette longue période, pas un poète, pas un historien, pas un écrivain de talent parmi ces représentants de la nation la plus cultivée de l'Europe d'alors.

L'histoire de l'Amérique, de la découverte à la période des révolutions, est d'une pauvreté intellectuelle déconcertante. Les quelques noms qui surnagent dans l'anonymat général de cette longue période d'histoire, sont ceux de certains observateurs venus tout exprès d'Europe pour étudier les nouveaux milieux américains. Le monde religieux lui-même, nombreux en Amérique, ne se distingue pas toujours par des vertus sacerdotales. Il s'y rencontre au contraire, particulièrement dans les colonies espagnoles [96] et dans certaines

colonies françaises, un Clergé esclavagiste, dur, âpre au gain, plus préoccupé d'accumuler des richesses que du salut des âmes. Dans ce Clergé, les apôtres, comme un Las Casas, un Boutin, sont d'exceptionnelles raretés. Dans le premier siècle surtout de la colonisation, il n'était point rare de voir des prêtres espagnols, encore tout vibrant des violences de l'inquisition, pousser eux-mêmes au massacre des Indiens. Le Père Boyle qui accompagna Colomb à son second voyage, ne voulut rien comprendre à la conduite de l'amiral qui refusait de faire pendre le débonnaire Guacanagaric, cacique du Marien, pour n'avoir pas su empêcher le massacre des espagnols de la Nativité, malgré sa résistance à l'attaque de Caonabo.

Il semble qu'il y ait lieu cependant de faire une exception pour les Européens qui vinrent en Amérique, chassés de leur pays par les luttes du Catholicisme romain et de la réforme. Anglais poussés hors de l'Angleterre par la persécution des Stuarts, protestants des Pays-Bas, victimes du fanatisme de Philippe II et de la cruauté du duc d'Albe, français chassés de France par la révocation de l'Édit de Nantes. Incontestablement ces hommes-là offraient un niveau moral supérieur à celui des premiers occupants européens de l'Amérique.

N'avaient-ils pas abandonné leur pays, leur foyer, souvent même leur famille, pour avoir le droit de confesser librement leur Dieu ?

Pourtant ils n'échappèrent point à la vague de violence qui désolait l'Amérique. Les pionniers de l'Amérique du Nord entre autres, menèrent sinon avec autant de cruauté du moins avec la même inflexible dureté la lutte contre les malheureux indiens qu'ils détruisaient. Ces hommes qui passaient la majeure partie de leur journée à invoquer le nom du Seigneur, ne reculaient pas devant la cruelle nécessité d'abattre, entre deux prières à l'Éternel, un Sioux, un Iroquois.

Somme toute l'Amérique s'est développée en dehors du grand courant d'humanisme inauguré par la Renaissance. Il n'y eut point de parallélisme entre le progrès moral de l'Europe et celui du Nouveau Monde. Tandis qu'en effet, l'Europe se dépouillait lentement de sa gangue féodale, arrivait selon le mot de Hoffding, « à la découverte de l'homme », à la compréhension de son éminente dignité, au plein épanouissement de l'humanisme avec [97] tout ce qu'il comporte d'observations et de fine analyse, l'Amérique se développait sur le

modèle d'une société en retard de deux siècles. Les élites blanches américaines firent revivre l'esclavage avec des horreurs que l'odieuse institution n'a pas connues, même dans l'ancienne Égypte. Un violent mépris des races dites inférieures, souligné par le plus âpre désir d'exploiter leur énergie, tels sont les traits dominants de la psychologie de ces élites Américaines. Par ailleurs, au sein de ces élites, on découvre un individualisme anarchique, particulièrement dans l'Amérique Latine qui est toujours en gestation d'oppositions et de guerres civiles, qu'aggrava encore la haine de classes et de races. Ce continent est sans histoire, sans puissantes virtualités morales et comme plongé dans une éternelle latence de brutalités et de violences.

Rien ne justifie mieux cette conclusion que l'étude de la littérature américaine sur la question des races. Les écrivains américains en particulier arrivent à ce sujet à de telles exagérations, qu'on se demande avec inquiétude, si le préjugé n'a pas obnubilé en eux complètement le sens de l'histoire et des réalités sociales.

Ils reprochent aux races de couleur, surtout aux petites communités, comme Haïti, ont eu à jouir de l'indépendance, de n'avoir pas réussi, politiquement. La Pologne, avant sa récente résurrection, avait-elle probablement réussi ? Combien de siècles nous séparent donc de l'anarchie italienne ou des Balkans ? Ces peuples ne sont-ils pas de race blanche ? Autant de questions auxquelles nous ne nous arrêtons pas à donner une réponse.

L'histoire des races de couleur en Amérique se résume partout en deux mots : deux ou trois siècles de dure servitude suivis d'un demi à un siècle de liberté relative. C'est ce court espace de temps qui devait habiliter ces races à l'exercice régulier du pouvoir politique. L'histoire répond carrément non. Il a fallu des siècles de tâtonnements périlleux à la Grèce, à Rome, à la France, à l'Angleterre pour atteindre à la majorité politique, et aucun esprit sérieux ne saurait affirmer que l'ère des guerres intestines est à jamais fermée dans ces deux derniers pays.

L'exemple des États-Unis, quoiqu'ils aient traversé une violente guerre civile dont l'abolition de l'esclavage a masqué ! Les vrais mobiles, n'est pas concluant. Il n'est pas douteux que tout [98] peuple, possédant quelque discipline raciale, qui aurait trouvé, comme les États-Unis, dans son berceau, un territoire de neuf millions de kilomètres carrés, rempli des plus étonnantes richesses, donnerait au

monde le spectacle d'un aussi rapide progrès. Le Phénomène de progrès naturel de ces derniers temps n'est pas représenté par l'Union américaine, mais par le Japon. L'essor prodigieux de ce pays est bien le résultat de l'effort réfléchi d'un peuple et non la conséquence d'une surabondance de richesses naturelles, car le Japon est un pays pauvre.

Les races de couleur d'Amérique n'ont pas après elles, comme la race blanche ou jaune, un long passé historique : leur passé ne se résume que dans les siècles d'éreintante servitude qu'elles ont subie sur la terre d'Amérique. Est-ce à pareille école qu'on acquiert les vertus politiques de discipline, de contrôle de soi pour les transmettre en de fortes virtualités à sa descendance ? L'être humain n'est qu'un composé de raison réfléchie et de passions exaltées, et communément ce n'est point cette froide raison qui l'emporte sur les passions qui exaltent. Or les peuples comme les individus, dans la vivacité de leur jeunesse, n'obéissent pas toujours aux sages conseils de la raison.

Ce qu'on ne peut nier, c'est le progrès intellectuel et moral réalisé déjà par les races de couleur. Quoiqu'il advienne dans l'avenir, un tel progrès ne pourra que s'accroître avec les nouvelles générations. Le fardeau de l'homme blanc, formule commode qui dissimule à peine l'impérialisme agressif, l'instinct de domination d'une race, — diminuera de tout le progrès réalisé.

[99]

**Essais de vulgarisation scientifique  
et questions haïtiennes**

ÉTUDES

8

---

# Esprit et matière

[Retour au sommaire](#)

[100]

[101]

## ESPRIT ET MATIÈRE

Nous avons écrit dans « Vodou et Névrose » que nous ne croyons pas, dans l'ordre de la création, au surnaturel : Il n'y a que de l'inexpliqué. Ce que notre intelligence saisit du réel n'est qu'un bien mince département du connaissable ; encore est-on bien sûr qu'avec sa puissance d'abstraire et de généraliser, elle ne déforme pas complètement le réel dans ses interprétations du donné. Faculté d'évolution, intimement liée à des mécanismes biologiques d'une délicatesse inouïe, elle n'a ni la force, ni la sûreté de l'instinct. Seule donc l'intuition, qui n'est qu'un instinct sublimé, peut nous révéler parfois des aspects insoupçonnés de la nature. On ne s'étonnera point, après cette conclusion, de nous voir poser cette question : l'esprit est-il un épiphénomène de la matière ? Comme l'indique la nature de nos études, notre but est de rechercher les dominantes que la psychobiologie servie par une évolution historique particulière, une formation ethnique spéciale imposent à la mentalité du groupement haïtien.

Or, il est indéniable qu'un peuple ne peut développer dans le temps que les virtualités que la nature et l'histoire ont déposées en lui. Vouloir pas conséquent lui imposer sur des conclusions de pure raison une évolution en désaccord avec cette formation ethnique et ce passé historique, c'est se condamner d'avance à un accablant insuccès. Cette expérience reviendrait en somme à faire sortir quelque chose de rien, à produire une masse d'effets non conditionnés par des causes antécédentes.

Sans nous préoccuper pour l'instant de la nature de l'esprit humain, ce que l'anthropo-psychologie permet d'affirmer, c'est l'unité foncière de l'être humain, ce tout psycho-organique dont parle MERCIER. De la plus humble fonction de cet être à la plus noble, tout converge à sa parfaite insertion dans la nature et à assurer ce qui lui est spécifiquement propre, le plein épanouissement de sa personnalité

morale. Dans ce développement général, on ne découvre aucune place pour une solution de continuité[102] quelconque, et, quand bien même une différence de nature interviendrait entre son corps et son esprit, l'adaptation est si parfaite qu'on n'entrevoit point le moment où la science viendra marquer le point où s'est réalisée la couture. Au stade de progrès où est arrivée la science, il y aurait mauvaise grâce à parler soit de matérialisme, soit de spiritualisme. Dans l'immense univers qui flambe, suivant l'expression de James JEANS, les minuscules parties où s'est réalisé ou paraît pouvoir se réaliser le phénomène spécifique de notre planète, la vie, n'admettent aucune compa-raison avec le reste de la création. À l'aide donc de quel signe poserions-nous la supériorité d'un principe quelconque du monde créé sur les autres ? A-t-il fallu moins de puissance à la force créatrice pour intégrer l'atome à l'origine de la matière que pour faire surgir la conscience dans le lent processus cosmique ?

Le 19<sup>ème</sup> siècle, hypnotisé par les progrès de la science, particulièrement de la physico-chimie, a voulu tout ramener aux expériences de laboratoire. Travaillant sur la matière morte et méconnaissant la vraie nature des forces qui l'animent, il n'a pas hésité cependant à trouver en elle la raison dernière des phénomènes qui s'offrent à nos sens ou que nos instruments nous révèlent. De là, le monisme matérialiste, certainement trop étroit, dont on retrouve les traces chez le plus grand nombre de pen-seurs de ce siècle. À la vérité, pourquoi la matière ne serait-elle pas plutôt une dégradation de l'esprit, la détermination particu-lière d'une force cosmique qui permet à la vie de s'adapter à notre planète ?

Cette conception n'offre rien d'absurde ou simplement d'inat-tendu, si l'on songe à ce que la matière devient de plus en plus pour nous. Volontiers, nous pensons à la petite toile impalpable d'ions de PERRIER jetée, il y a des millions d'années, quelque part dans l'espace, qui renfermait pourtant toutes les possibilités minérales, végétales et animales de la terre.

Sans aucun doute, le 19<sup>ème</sup> siècle avec sa conception rigide des corps élémentaires figés dans une irréductible simplicité ne pouvait point arriver à une idée de ce genre. Bien plus, ce phénoménisme fragmentaire envahit le domaine de l'esprit qu'il réduisit à une collection de facultés, qui est comme la négation de l'unité essentielle à la pensée. La considération de l'esprit, [103] épiphénomène de la

matière, est sortie de cette conception mécanistique de l'univers. Au lieu donc d'envisager nos réalités sublunaires comme des accidents que les forces cosmiques ont déposés en cours de route dans leur marche vers l'infini, on a voulu épuiser tout le réel par les maigres schèmes de notre science incomplète.

L'école philosophique anglaise, dominée par la pensée de *HUME*, a particulièrement représenté cette tendance. La dialectique la plus dangereuse, celle qui entend tirer toutes les explications du réel de l'unique observation des faits, a été la note dominante de cette école. Au vrai, l'anglais est le moins métaphysicien des hommes. On rapporte que *SPENCER*, l'un des rares métaphysiciens de la philosophie anglaise, vécut à peu près incompris de ses compatriotes, parce que la philosophie synthétique ne disait rien à ces insulaires pour qui avant tout le monde visible seul existe, en dehors d'une foi confessionnelle et pratique. Aujourd'hui, il faut bien admettre l'unité de la matière répandue dans l'univers, la transmutation plus que probable des constituants élémentaires de cette matière, si on hésite encore à la considérer comme une étape de la grande énergie cosmique.

Cela admis, rien ne s'oppose à ce que la même conception s'applique aux autres forces cosmiques. À leur ultime étape ces forces doivent être profondément pénétrées d'intelligence ou de spiritualité. Dans le même ouvrage : « [Vodou et Névrose](#) », nous appuyant sur une hypothèse du docteur *LABOURE*, nous avons considéré l'intelligence comme une donnée cosmique et non comme une simple efflorescence évolutive de l'espèce humaine. Cette conception s'impose à l'esprit à la moindre attention accordée à l'évolution phylogénétique des espèces animales. De fait, au fur et à mesure que les animaux se dégagent du comportement générique guidé par l'instinct, la part faite à l'intelligence devient de plus en plus large comme si la nature par une série d'expériences recherchait les conditions les meilleures à l'épanouissement de la faculté qui précède au comportement individuel.

Nous avons été particulièrement heureux de retrouver le même point de vue soutenu cette fois par *M. BERGSON*, dans son récent ouvrage : « [Les deux sources de la Morale et de la Religion](#) » [104] avec toute l'autorité qui s'attache à ce grand nom de la philosophie contemporaine. À la vérité, *RAVAISSON-MOLLIEN*, l'inoubliable commentateur d'Aristote, l'un des plus subtils penseurs originaux de l'autre siècle, avait aussi soutenu le même point de vue. On le sait, *M.*

BERGSON a toujours considéré l'instinct et l'intelligence comme issus d'un même tronc génétique et ce tronc génétique ne peut être que la force qui a présidé tant à l'organisation animale qu'à l'organisation proprement humaine. Cette force d'organisation de la matière vers les formes animales et humaines, c'est la vie qui au fond n'est qu'une idée directrice, une pensée en action dans la matière.

L'obstacle pour la pensée humaine à concevoir ainsi les choses vient de sa tendance trop exclusivement anthropocentrique, de son antique et vieille ambition à se placer comme un petit monde en face du grand : *Homo mensura rerum*, répétait déjà Anaxogore de CLAZOMENE. M. BERGSON a donc posé la nécessité d'une nouvelle analyse de la troublante question de la personnalité psycho-physiologique de l'homme. Avec ou sans l'adhésion de la science officielle, des faits nouveaux s'imposent dans cette étude et il ne sert de rien de les nier systématiquement au profit de quelques théories surannées. M. BERGSON n'arrête pas notre personnalité aux limites de cette individualité que Duns SCOTT déclarait incommunicable à autrui. Il y ajoute tout le champ de nos perceptions, c'est-à-dire l'ensemble de moyens dont nous disposons pour une insertion plus ou moins parfaite dans le milieu extérieur.

Cette conception de la personnalité apparaîtra à plus d'un d'une étrangeté radicale, car notre formation psychique, le langage, nos moyens ordinaires d'éducation, la contredisent, s'y opposent en principe.

Personne cependant n'a voulu noter qu'en dehors de l'existence des organes des sens, le développement de la personnalité humaine est chose radicalement impossible. FOUILLEE remarquait que par la suppression de ces organes et par suite des sens qui les prolongent, l'éternelle nuit et l'éternel silence envelopperaient la personnalité. Or, quand deux groupes de phénomènes forment un couple aussi indissoluble, la logique oblige à les considérer comme un tout naturel, [105] Par ailleurs, rien dans notre organisation physiologique n'implique l'esprit. La vie n'organise que la matière qu'elle maintient dans les lignes des spécificités générales et des caractères individuels. L'analyse poussée jusqu'à ce qu'elle offre de plus intime, ne nous révèle que la matière. Avec un peu de carbone ajouté aux constituants les plus ordinaires de la matière inerte elle réa-lise tous les tissus de l'organisation végétale ou animale. Au-delà, il n'y a place que pour le

dynamisme, que pour l'action des forces cosmiques, si on refuse de considérer la matière comme l'une de ces énergies.

Dans tous les cas, la physique contemporaine paraît avoir définitivement établi la constitution atomique et granulaire de la matière formant le fond permanent des corps, si on peut encore utiliser cette formule de la vieille philosophie. Entre les grandes forces physiques, chimiques et peut être vitales : magnétisme, électricité, radioactivité, etc., assure James JEANS et de nombreux autres savants, il n'y a qu'une différence numérique de groupement d'atomes dans les molécules de la matière. Pourquoi donc l'intelligence qui se manifeste à peu près dans toute la série animale pour trouver chez les primates et surtout chez le plus évolué d'entre-eux, l'homme, sa plus haute expression, ne serait-elle pas l'une de ces forces cosmiques ? Dans ces conditions, l'organisme animal ou humain ne serait qu'un instrument plus ou moins adapté à la réception de cette force qui réalise en nous les phénomènes psychiques. Il y a dans l'ordre des phénomènes indiqués des faits que les moyens ordinaires d'investigation de la psychologie empirique n'expliquent guère.

Nous ne prenons position ni pour ni contre le bergsonisme.

Libre aux philosophes de profession de considérer l'œuvre de l'éminent écrivain de l'évolution créatrice comme un poème où il y a surtout à admirer la magie du style, la beauté et l'ampleur des images.

Il nous sera cependant permis de remarquer que dans l'analyse de détail, aucun écrivain de ces jours-ci n'a peut-être mieux que M, BERGSON élargi le sens et la compréhension de quelques-unes de nos idées essentielles.

Au demeurant les systèmes de philosophie, n'ont et n'auront jamais qu'une valeur relative. BACON les compare à des pièces [106] de théâtre et leurs auteurs à des acteurs qui, à la minute donnée, viennent jouer, avec plus ou moins de brio, leur rôle sur la scène du monde. « Si l'on demande, nous dit HOFFDING, quels sont les facteurs qui, de par la nature des choses, sont appelés à influencer sur la façon de traiter et de résoudre ces problèmes, nous nommerons en premier lieu la personnalité du philosophe. Les problèmes mentionnés ont ceci de commun qu'ils sont à la limite de notre connaissance, là où les méthodes exactes ne viennent plus en aide ; on ne peut donc éviter que la personnalité de l'observateur détermine la marche de sa pensée, sans

qu'il ait besoin de s'en rendre compte. L'équation personnelle aura une importance plus grande en philosophie que dans les autres domaines scientifiques ».

Ainsi s'exprime le remarquable historien de la philosophie moderne, et, de fait, la science seule est appelée à résoudre les énigmes du monde. Si elle ne peut les résoudre, la philosophie ne la suppléera pas dans cette tâche.

Poèmes donc tous les systèmes de philosophie, poèmes plus ou moins grandioses toutes ces hautes synthèses qui ont marqué la route de l'humanité, de *Parménide d'Élée* à *Bergson*, en passant par *Platon*, *Pythagore*, *Spinoza*, *Kant*, *Hegel*, *Schelling*, *Comte*, etc. Mais des poèmes qui, souvent, par leurs richesses de pensées, leur puissance logique, la netteté de leurs définitions, ont déclenché des courants originaux dans la science positive elle-même.

Par exemple, il est difficile de comprendre Marx et Engels sans remonter à *Hegel* et à *Feuerbach* et le mode de penser positif est à l'origine du plus puissant mouvement de recherches scientifiques de l'histoire.

*Hoffding* ramène à quatre grandes questions les problèmes fondamentaux de la philosophie, 1) le problème de l'existence 2) le problème de la conscience 3) le problème de la connaissance 4) le problème de l'estimation des valeurs, et voilà complètement épuisé tout le domaine de la philosophie.

Hors des solutions proposées par les religions dogmatiques, ce qui relève de la croyance et non de la connaissance, peut-on prétendre qu'un système quelconque de philosophie apporte à [107] l'une quelconque de ces questions une solution satisfaisante pour l'esprit humain ?

À cette heure, le rôle essentiel de la philosophie est de bien poser les problèmes, de débarrasser les voies de la connaissance de toutes questions factices qu'une dialectique subtile y introduit souvent par surprise. Elle doit tendre, en outre, à une utilisation de plus en plus large, de plus en plus rationnelle, des lumières que la science projette quand même sur les obscurités du monde. En vérité, est-il permis à un philosophe contemporain de concevoir l'ordre des existences, le

monde, à la manière d'un *Platon* ou d'un *Aristote*, eux qui ont ignoré notre infiniment grand et notre infiniment petit.

Pour revenir à Mr. *Bergson*, il ne pense pas que l'intelligence soit un épiphénomène de la matière engagée dans l'organisation humaine, une fonction à côté ou au-dessus de toutes les fonctions vitales de la matière organisée. Un fait étonne : De toutes les fonctions de l'organisme, l'intelligence seule échappe aux lois de l'hérédité. Nous écrivions, il y a bien des années, que si les choses allaient ainsi, certaines familles, marquées à l'origine par l'apparition de puissants esprits, garderaient, comme une royauté de droit divin, les privilèges de l'intelligence et du génie. Le grand homme, fils d'un grand homme, est un phénomène que l'histoire n'enregistre pas souvent. Si parfois, dans quelques familles, un don particulier, nous ne disons pas génie, paraît se maintenir dans la descendance, le seul jeu de coordination des centres cérébraux ne suffit-il pas à expliquer cette particularité ? De fait, nous dit *Lhermitte*, « le fœtus humain est plongé dans un sommeil sans rêves et ses réactions motrices, presque exclusivement réflexes et automatiques, n'aboutissent qu'à une ébauche de comportement instinctif. Pendant le premier jour de la vie extra-utérine, la vie de l'enfant prolonge la vie fœtale en en gardant les caractères psychiques ». En effet, l'observation clinique a bien révélé chez les enfants l'importance de la coordination des centres cérébraux dans le mécanisme des fonctions psychiques. Il n'est pas nécessaire que l'enfant soit un anormal ou pire encore un dégénéré pour que l'incoordination soit révélatrice de troubles mentaux. Le moindre fléchissement dynamique fonctionnel entraîne des écarts notables dans le jeu d'acquisition, de conservation, d'élaboration des connaissances. [108] Ainsi, tout système d'instruire l'enfance qui ne tien-drait pas compte de ces données de la clinique s'exposerait à de graves erreurs dans la poursuite de l'œuvre éducative.

« Il n'y a pas d'intelligence, il n'y a que des mécanismes, écrit le docteur *Gilbert Robin* », dans une étude particulièrement intéressante sur l'aproxexie ou l'inattention chez l'enfant.

Sous le radicalisme d'expression du docteur *Robin*, cette heureuse formule pose un fait d'observation indiscutable.

Nous ne devons pas résolument confondre nos forces intellectuelles et nos forces spirituelles, celles-ci enveloppent et dépassent celles-là.

Or, si loin que l'on remonte dans l'histoire de l'humanité, elle a toujours cru que ces forces spirituelles ne sont pas toutes également bonnes, également tutélaires.

Pour revenir à la formule du docteur *Robin*, disons que notre intelligence de relation, d'utilisation est intimement liée à l'organisation cérébrale ou mieux corporelle. Ce sont tous les appareils psycho-sensoriels, psychomoteurs, hors du fonctionnement desquels il n'y a pas d'intelligence que le pédiatre *Robin* envisage. Sans nul doute, la phrénologie, telle que la concevaient un *Gall*, un *Spurzheim*, un *Flourens*, un *Broca*, un *Comte*, etc. a vécu, mais la clinique n'a pas moins fourni une démonstration éclatante de la part de vérité que renferme la doctrine.

Certes, le cerveau a infiniment plus de souplesse, comme qui dirait de vie radioactive, que se l'imaginaient ces auteurs. Comme le phénix, il renaît parfois de ses cendres. La loi de la suppléance ou du balancement cérébral n'est pas une trouvaille de psychologue romancier. C'est une donnée de clinique générale que l'évolution des facultés intellectuelles de l'enfant est intimement liée au processus de myélinisation du cerveau. Il faut ce travail pré-paratoire pour que l'enfant se dégage de la vie spinale des pre-miers mois de sa vie extra-utérine et entre dans la vie cérébrale ou mieux mentale. Que cette évolution histologique s'arrête ou subisse des défaillances qualitatives ou quantitatives, des désordres, qui vont de simples troubles fonctionnels aux dégénérescences psychiques, se manifestent chez l'enfant.

L'intégrité de l'intelligence est donc inséparable de l'intégrité des appareils psychomoteurs qui conditionnent son fonctionnement. [109] Ainsi entendue, « la vie s'explique sans l'esprit, mais l'esprit ne s'explique pas sans la vie ».

Comme on le voit, les solutions des problèmes que l'humanité aurait le plus haut intérêt à rencontrer pour une compréhension plus parfaite du monde, lui échappent. Aussi, n'est-ce point au nom de la science que nous pouvons affirmer ou nier la réalité de la magie ou d'une façon plus explicite, l'efficacité de certaines pratiques occultes de magie.

[110]

[111]

**Essais de vulgarisation scientifique  
et questions haïtiennes**

ÉTUDES

9

---

# Science et métaphysique

[Retour au sommaire](#)

[112]

[113]

## SCIENCE ET MÉTAPHYSIQUE

Je n'ignore point, depuis la poétique déclaration de Kant, qu'il est de mauvais ton aux yeux de quelques esprits attardés à des conceptions surannées de la science, de parler de métaphysique.

Cependant, il n'est point douteux que dans la recherche de la valeur totale des trois grands termes de la connaissance, les questions d'Être, d'Existence, de Substance, d'Origine, de Finalité, .resteront longtemps encore devant l'intelligence Humaine. Certes, le temps est lointain où un Renan courbé devant la Science lui rendait un véritable culte, où un Gabriel Séailles posait les téméraires « Affirmations de la Conscience Contemporaine ». Mais faudrait-il conclure de cette constatation à la faillite de la science ?

Il y aurait là une erreur aussi regrettable que celle du monisme positiviste ramenant tout aux lois de la mécanique de la matière.

La vérité est que, dans le domaine quantitatif qui est le sien, la science doit tendre à la plus vaste synthèse explicative du monde et que, quand elle aura achevé son œuvre, on constatera que ce qui reste n'est qu'une pensée créatrice en action dans le réel.

J'ai écrit, dans « l'Essai » qui précède, qu'il n'a fallu pas moins de puissance à Dieu pour intégrer l'atome à l'origine de la matière que pour faire surgir la conscience dans le petit compartiment du monde où se manifeste la vie. Mais voilà que se précise de plus en plus que cet atome d'une foudroyante complexité n'est que le modèle diminué de tout ce qui existe dans le processus cosmique, que les groupements sidéraux dans l'espace, les groupements moléculaires chez le vivant, les groupements atomiques dans la matière réalisent un plan d'une unité grandiose. Il résulte de ces faits que la conception mécanique du monde

disparaît pour faire place au concept d'un dynamisme intégral, profondément pénétré de spiritualité, qui fait naître, même chez les plus grands maîtres de l'heure, un véritable effroi pascalien. Les conceptions actuelles de la science, il faut bien le reconnaître, conduisent [114] l'homme, en dehors de toute foi confessionnelle, à un sentiment plus profond de la majesté divine. L'obstacle, peut-être, à une emprise plus étendue de ces conceptions sur notre pauvre humanité est sans doute dans la tyrannie de l'idée de masse dans notre conscience, nous accrochant invinciblement aux représentations sensorielles qui sont à la base de toute notre connaissance.

En définitive, seule la pensée, je ne dis pas l'intelligence, fait spécifiquement la grandeur de l'homme. C'est, d'ailleurs, sous sa forme la plus intuitive, la plus universalisée, la forme mathématique, qu'elle a conduit à la conception dynamique du monde. Il est vrai qu'elle nous a habitués depuis longtemps à ce genre de miracle. N'est-il pas vrai que les grandes rêveries philosophiques grecque, pythagoricienne, platonicienne, héraclidiennes n'étaient pas loin de la conception nouvelle du monde. Lucrèce ne justifie-t-il pas, par anticipation, la pensée de Bergson que l'amour, l'art, la poésie, la science, au point où ils deviennent l'expression du génie, relèvent d'une même intuition qui est la forme ultime de la pensée.

Le père Didon, parlant de Flaubert dans une lettre à Mme de Commanville citée par le Docteur Besnard, disait de lui : « C'est une âme de haut vol ; il est impossible que ce regard, si franchement ouvert sur l'idéal n'ait pas entrevu l'infini, et je crois que ces être-là sont de la race des immortels que le Christ recueille. Son grand œil regardait plus haut que le monde visible : Évidemment, il y avait le divin au bout de son regard ».

[115]

**Essais de vulgarisation scientifique  
et questions haïtiennes**

ÉTUDES

10

---

# L'angoissant cauchemar

[Retour au sommaire](#)

[116]

[117]

## L'ANGOISSANT CAUCHEMAR

Il semble que le problème le plus angoissant de l'heure soit moins celui de la guerre qui terrifie notre planète que la question de savoir à quel genre d'organisation le monde aura recours en sortant du sanglant cauchemar. La démocratie dont on parle tant n'est peut-être qu'une formule commode destinée à masquer aux yeux du grand nombre la gravité de la crise qui étreint l'univers.

Cette crise est-elle simplement une crise politique, une crise d'organisation sociale ou bien ne serait-elle que la résultante d'une évolution défectueuse de l'humanité ? Personnellement, nous sommes bien porté à n'envisager que la dernière hypothèse.

Parmi les éminents penseurs de ces derniers temps, deux sur-tout, le Dr. A. Carrel et H. Bergson, ont mis nettement en évidence le caractère moral de la crise que nous traversons. Les facteurs qui ont en effet, contribué au plus rapide progrès matériel ne sont pas positivement des éléments créateurs de stabilité morale ; ils ont, au contraire, poussé l'homme dans une voie qui n'est pas celle de son évolution normale. Les penseurs cités plus haut ont mis particulièrement en lumière les désordres physiolo-giques sans nombre qu'une civilisation en grande partie factice a créés pour un parfait déséquilibre du monde. Recourant à des données statistiques précises, le Dr. Carrel arrive, seulement pour les États-Unis, à des conclusions qui ne sont guère rassurantes pour l'avenir de l'humanité.

L'éminent biologiste, tout en reconnaissant que l'esprit est moins solide que le corps, constate avec M. C. W. Beers que, sur vingt-deux personnes dans l'État de New-York, une doit, à un moment quelconque de sa vie, entrer dans un hospice d'aliénés. « Dans l'ensemble des États de l'Union, il y a près de huit fois plus de gens enfermés pour faiblesse

d'esprit ou pour folie que de tuberculeux soignés dans les hôpitaux. Chaque année, environ soixante-huit mille nouveaux cas sont admis dans les institutions où l'on soigne les fous. Si les admissions continuent à cette vitesse, [118] près d'un million des enfants et des jeunes gens qui se trouvent aujourd'hui dans les écoles et dans les collèges seront, à un moment donné, placés dans un hôpital pour maladies mentales »<sup>31</sup>. Cependant, il faut bien le reconnaître, les États-Unis sont loin de pouvoir être placés sur le même plan que les vieux États surpeuplés, épuisés de l'Europe. Il ne faut pas oublier qu'on a dit de ce continent qu'il est un atelier où il y a cent millions d'hommes de trop.

Cette constatation n'implique pas néanmoins qu'on soit aux États-Unis en face d'une race nouvelle. Il n'y a pas, d'ailleurs, en se référant aux données historiques, de race nouvelle dans le monde. Les races humaines, sous certaines conditions de vie, peuvent rencontrer de puissantes causes de rajeunissement quand ce ne sont pas des influences qui les abâtardissent.

Les représentants des vieux peuples de l'Europe émigrés aux États-Unis y ont surtout rencontré de magnifiques conditions de rajeunissement. C'est un continent inexploité, aux richesses incalculables, qui s'offre à leur activité.

Pourtant, en dépit de ces remarquables avantages, aux États-Unis comme dans les autres centres d'intense civilisation, l'humanité tend à offrir à l'examen d'innombrables cas d'instabilité mentale s'il ne faut encore parler de folie, de dégénérescence. Les psychiatres sont d'accord pour reconnaître qu'au moins 50% des gens atteints de déséquilibre échappent au contrôle de la science.

Il n'est même pas étonnant de les retrouver aux postes de commande des plus hautes institutions sociales et politiques, vouant, sans qu'on y fasse attention, le monde aux plus troublantes aventures. Des sentiments que dans notre ignorance nous qualifions de transcendants, ont souvent à leur origine un phénomène d'instabilité mentale. La marche de l'histoire est illogique, incompréhensible, parfois contradictoire. Il ne faut guère s'attarder à rechercher l'intervention d'une raison en action dans le monde.

---

<sup>31</sup> *L'homme, cet Inconnu* — Dr. A. Carrel, page 183.

Il suffit, par exemple, de regarder de haut les événements du moment pour saisir ce qu'il y a d'inimaginablement absurde dans [119] la conduite humaine. On se demande si tout cela n'est point l'œuvre d'un démiurge hilarant et fantasque contre le progrès proprement moral de l'humanité.

Dans notre ouvrage — « *Quelques Vues Politiques et Morales Questions Haïtiennes* » — nous avons envisagé le problème encore très ardu du rôle de l'intelligence ou, mieux, de l'esprit dans le contrôle suprême du monde. Sans aucun doute — et c'est un fait d'observation — tous les désordres, toutes les altérations de nos forces mentales sont en fonction du développement de notre état économique et social. Le Dr. Carrel a certainement raison d'affirmer que l'esprit est moins solide que le corps.

Pourtant ce n'est point là que se trouve le vrai problème. Il ne s'agit pas de constater les désordres infinis dont l'esprit est malheureusement le théâtre, de consigner dans des statistiques précises le nombre des grabataires qui alourdissent la marche déjà si désordonnée de notre pauvre humanité. Le côté inquiétant de la question est justement de savoir si, au sein de tous ces désordres, il y aura quand même place pour la formation de certains esprits d'élite dont la mission est de conduire l'humanité vers une organisation sociale meilleure. Jusqu'ici, il faut bien le dire, les héros de la pensée, les fortes et puissantes intelligences n'ont joué qu'un rôle indirect dans la conduite des affaires du monde. Il se peut même que leur rare compréhension des défail-lances, des contradictions, des illogismes des milieux où ils vivent ne les prédispose à aucune action directe sur les foules. D'ailleurs, à la clarté, à la puissance de l'intelligence ne s'allie pas souvent la force, l'énergie de la volonté. C'est un fait indiscutable que les grands moments de l'histoire ont été surtout dominés par des affectifs dont l'influence a été plutôt désastreuse pour la sécurité du monde. Les plus réputés parmi ces derniers ont passé sur cette terre comme des cataclysmes, semant la ruine, la désolation, poussant les peuples à s'entre-détruire dans les plus san-glants conflits de l'histoire.

Or, la volonté dont les premiers éléments sont dans l'affectivité est susceptible d'altérations autant que l'intelligence. L'intelligence, faculté de pure représentation, à moins d'être déviée dans son cours naturel, fait plus rarement appel aux passions, aux [120] sentiments

violents, au sombre fanatisme caractéristique de la vie de certains hommes d'État de l'histoire.

Est-il même impossible de relever chez ces hommes-là une organisation psycho-biologique qu'on ne retrouve jamais à un si haut degré chez les individus ordinaires et qui est à l'origine de leurs étonnants succès comme de leur influence marquée sur leurs semblables ? La foule des excités, des vagabonds, des instables, des grabataires formant, sans qu'on s'en doute souvent, la grande masse de l'humanité, constitue la clientèle naturelle de ces puissantes individualités. Il est puéril de demander à de tels êtres, déséquilibrés par leur constitution même, de vivre selon les indications de la morale commune. Leur orgueil indomptable, leur Ambition sans limite, leur hautain mépris de leurs semblables les portent invariablement à considérer le reste des humains comme une matière capable de leur permettre tout au plus de fonder leur gloire.

Il nous a toujours paru que la constitution cataleptique envisagée par nous pour d'autres fins théoriques, fut à la base de l'organisation de ces fortes individualités. Chez les mieux caractérisés de ces hommes, il s'opère une manière de dédoublement de la personnalité correspondant à ce qu'ils nomment leur génie familier, leur inspiration, leur intuition. Ils sont rarement, à l'instar de César, des hommes de très grande culture. Mais ce que chez eux l'intelligence perd en largeur, en étendue, elle le gagne en profondeur, en ténacité, en vigueur d'application. L'état de tension organique qui est à la base de leur activité mentale les conduit à saisir entre les choses des rapports qui nous échappent bien souvent. Ils sont alors les hommes d'une idée ou d'un sentiment qui envahit le champ de la pensée, autour duquel se groupent toutes les idées secondaires de l'esprit. Cette activité psychique est un délire conscient, cohérent si l'on veut, mais singulièrement tyrannique. Hegel disait de Napoléon qu'il était une idée à cheval. Si c'est l'idée hypertrophiée de l'individualité, de la nation, de la race, qui se trouve au centre d'une telle pensée, sous certaines conditions d'organisation, de puissance matérielle, le monde doit s'attendre aux pires bouleversements.

L'idée de la tension organique sous-tendant l'activité mentale chez les hommes de constitution cataleptique nous semble confirmée [121] par une confidence du chancelier Hitler. Hitler, rapporte-t-on, avoua qu'aucun homme en Allemagne, pas même Gœring, ne pouvait, le bras

tendu, dans l'immobilité complète du corps, garder aussi longtemps que lui une seule et unique position. Or, c'est un fait connu que le chancelier allemand, figé dans la position du salut militaire, peut assister à l'interminable défilé d'une troupe. Les signes de la constitution cataleptique ne se localisent pas seulement dans les manifestations extérieures de l'organisme. Ils se prolongent certainement dans les fonctions de coordination et de sériation, c'est-à-dire à l'ensemble des conditions biologiques de notre activité mentale. Ce sont ces mêmes signes qui, chez les natures mentalement appauvries, donnent naissance au monoïdéisme, à l'idée fixe. L'être pathologique, il faut bien qu'on le comprenne, n'est que l'être normal dont les fonctions disparaissent, diminuent ou s'exagèrent. Les préfixes hyper, hypo et le signe littéral de la privation **a** limitent tout le domaine des déviations pathologiques. Ainsi entre le génie et la folie, il n'y a que la différence, sans doute essentielle, de la vision des buts, et l'on ne doit point s'étonner que, par le jeu des insuffisances prolongées ou passagères, la vie de tant d'hommes de génie ait été traversée par d'authentiques crises de folie.

Ce tableau, comme on le voit, ramené volontairement à des proportions limitées, n'est guère rassurant pour l'avenir de l'humanité. Dans les luttes de demain, sera-ce la foule moyenne des humains, plus capable de réflexion, d'ambition modérée qui l'emportera ou bien la minorité des fortes et puissantes individualités dont la vie orageuse sème trop souvent l'histoire d'épouvantables cataclysmes ?

Un tel changement de front dans la direction des affaires humaines présuppose une transformation complète dans la table des valeurs mêmes de notre époque.

Jusqu'ici, on ne peut le nier, toute l'admiration humaine va aux coups de force, aux violences couronnées de succès. Les attitudes contraires, purement verbales, ne jouent à aucun degré le rôle d'idée force. Les peuples dressent avec enthousiasme les monuments les plus grandioses à leurs fils qui ont répandu le plus de sang. Dans la jeunesse scolaire de tous les pays, les héros de la dévastation et de la ruine sont mieux connus que les hommes [122] qui ont contribué au progrès spécifique de l'humanité. Pasteur est un nom bien pâle à côté de celui de Napoléon.

D'ailleurs, qui passera la camisole de force à l'être infâme qui, derrière son bureau, assis sur un monceau de sacs d'écus, se donne

périodiquement la mission de précipiter le monde dans le plus affreux des carnages ? Lord Melket, milliardaire âgé, ne figure-t-il pas parmi les grands responsables de la sanglante aventure 14-18 ?

Or, ces hommes, déséquilibrés, démoralisés par une trop forte accumulation de richesses, transformés en monomanes de l'idée même de la fortune, sont les grands pourvoyeurs des asiles d'aliénés, car de toutes les causes envisagées par la psychiatrie, la guerre est l'une des plus puissantes de déclenchement des maladies mentales. Il nous semble, pour finir, que les considérations émises ici ne justifient que trop le titre de cette courte étude : l'angoissant Cauchemar.

[123]

**Essais de vulgarisation scientifique  
et questions haïtiennes**

**ÉTUDES**

**11**

---

# L'existence d'une culture haïtienne

[Retour au sommaire](#)

[124]

[125]

## L'EXISTENCE D'UNE CULTURE HAÏTIENNE

L'opération de la logique, la plus délicate, est, on ne l'ignore point, la définition, car bien définir consisterait à dire ce qu'est l'essence même des choses. Or, il nous faut, le plus souvent, nous contenter de saisir les simples rapports qui les lient quand, chose plus grave, nos définitions ne sont pas purement nominales ou descriptives.

En abordant ce sujet — l'Existence d'une Culture Haïtienne — notre position est encore plus délicate, puisqu'il s'agit d'un problème psychologique et moral, remarquable par la complexité même de son objet. Et, surtout, nous voudrions, en ne demandant qu'aux faits examinés les conclusions qu'ils comportent, éviter d'y faire une trop large part à notre équation personnelle.

Au demeurant, qu'est-ce qu'une culture ?

L'objet, de la question ainsi posée la situe immédiatement. Il ne peut s'agir que d'un problème psychologique et moral. Tout effort de le déplacer de ce domaine restera absolument vain.

Selon nous, une culture peut être définie l'ensemble des traits distinctifs ou spécifiques des phénomènes humains d'un groupe national ou racial, développés par l'histoire et la vie commune.

Nous allons essayer, par l'examen des faits, de justifier cette définition.

Il n'y a, croyons-nous, personne pour affirmer que la psychologie et la morale étudient autre chose que des phénomènes humains, au sens le plus rigoureux de cette expression. On ne contestera pas non plus que l'effort le plus fructueux réalisé par notre époque est la précision mise à bien délimiter l'objet particulier de chaque science. Sans cette

précieuse règle, la confusion la plus inattendue régnerait dans le champ de nos connaissances scientifiques.

Nous disons d'abord qu'une culture est un ensemble de traits distinctifs de phénomènes humains. Il n'y aurait aucune possibilité [126] d'analyser une culture donnée, si elle ne reposait sur cet ensemble de traits distinctifs, c'est-à-dire un ensemble de caractères qui l'individualisent. Écartons, si vous le voulez bien, ces caractères, nous rendons tout de suite impossible cette science qui a compté de si éminents représentants : la psychologie des peuples. Or, justement, la psychologie des peuples a pour rôle de mettre en relief les notes déterminatrices, temporelles, spatiales qui individualisent la mentalité d'un peuple.

Les exagérations de la psychologie des peuples écartées, exagérations, en somme, propres à toutes les sciences morales et sociales, il est en effet difficile de confondre sous la même note mentale un français et un allemand.

Cette observation est si juste que tous les grands historiens de l'antiquité, d'Hérodote à Dion Cassius, ont eu la précaution de nous laisser un tableau très saisissant de la psychologie des peuples qu'ils nous décrivent. Il n'y a peut-être, après des siècles de révision historique, que peu de choses à ajouter aux portraits que Tacite et César nous ont transmis du Germain et du Gaulois.

Nous sommes d'ailleurs en présence du jeu naturel d'une faculté logique de l'esprit humain, que Bergson a analysée avec une rare maîtrise : la recherche de l'un sous le multiple.

Évidemment, s'agissant de l'homme, dans sa vie soit individuelle soit collective, il ne peut être question, ainsi que nous l'avons dit, que de phénomènes psychologiques et moraux, relevant à un haut degré de la personnalité, de phénomènes proprement humains. L'erreur, même lorsqu'il s'agit de phénomènes de ce genre, serait d'isoler l'homme de son milieu, de n'entrevoir en lui que l'animal métaphysique. Au point où en est la science, l'étude de l'homme va nécessairement de la réflexiologie à la biologie, de la biologie à la psycho-biologie. Qu'importe en l'homme le fond atavique ou de constitution native, on ne saurait croire que les brumes du nord mettent autant de pétulance dans sa physiologie que Tardent soleil tropical. L'école anthropo-

sociologique a bien raison, par suite d'analogies qui s'imposent, de recourir pour l'étude de l'humanité au sélectionnisme lamarchien.

L'individu, sans doute, seul est vrai, mais de la vérité toute objective de l'existence. Il est bien entendu que biologiquement, il n'existe pas deux êtres humains similaires. La variabilité de [127] l'individu dans la race va à l'infini. Tout de même, à côté de la vérité objective de l'individu, il faut bien reconnaître la vérité des relations du genre, de la famille, de l'espèce. De là les traits généraux ou spécifiques qui font de l'animal humain un être à part dans la création, le seul être qui consciemment retient le passé, vit le présent et anticipe sur l'avenir.

Incontestablement, la géographie commande pour une large part à l'évolution humaine. Son rôle dans la constitution de la réflexiologie est notable et celle-ci jointe au milieu psycho-social donne toute l'explication de la formation d'une culture.

Impossible, en effet, de s'expliquer la vie de certains peuples de l'antiquité sans l'intervention de la Méditerranée dans leur comportement historique. Les civilisations phénicienne, égéenne, carthaginoise, égyptienne même, n'ont-elles pas été les filles de cette mer intérieure ? À tout prendre, cette mer lumineuse semble avoir communiqué à ces civilisations une force d'expansion, un don de conquête intellectuelle et morale qu'on ne retrouve point dans les lourdes et massives constructions de la Perse et de la Chaldée.

De ce qui précède, il résulte que le milieu est un facteur important de l'évolution nationale ou raciale. Nous ne répéterons pas néanmoins en commentaire de cette affirmation tout ce que les auteurs ont avancé sur le rôle, par exemple, du continent africain sur le développement des populations qui l'habitent. Voyons plutôt ce que l'histoire nous apprend sur l'évolution de quelques-unes des cultures intéressantes du monde. Pour cela, nous ne remonterons point aux obscurités de la préhistoire, quoique la paléontologie ait soulevé avec un réel bonheur un coin du voile qui recouvre ces lointaines époques.

Puisqu'il s'agit de la civilisation occidentale, il faut bien s'arrêter au miracle grec, car il y aurait mauvaise grâce à parler des noirs Kelfins qui les précédèrent dans cette voie.

C'est donc bien la Grèce qui nous offre le spectacle d'une culture sur laquelle les renseignements ne nous manquent point.

Le fait historique le mieux établi est que toute la civilisation occidentale est profondément pénétrée par la culture grecque ou mieux par l'hellénisme.

L'art pris au sens le plus général du terme et la philosophie ont été les traits spécifiques de cette culture. Le grec a posé sinon [128] résolu tous les problèmes philosophiques et moraux. Chose, pourtant, curieuse, ce peuple qui, de bonne heure, a abordé avec souvent une solution heureuse les plus grands problèmes de la pensée, a été incapable d'une sérieuse organisation politique. Pendant longtemps, pour ne pas dire presque toujours, l'histoire de la Grèce n'a été que le récit de luttes tribales que la mémoire de l'humanité n'aurait pas retenues, sans la puissante littérature qui les a immortalisées.

À peine sortie des légendes pélagiques, l'histoire de la Grèce s'ouvre sur des spéculations, sur des problèmes que notre époque n'a pas renouvelés. Ioniens de Milet et d'Agrigente, éléates d'Elée, Italiques de Samos, évolutionnistes d'Ephèse, physiciens d'Abdère, etc., se sont donné comme la mission, à cette époque lointaine, d'épuiser tout le contenu de la pensée philosophique. N'est-il pas vrai qu'Héraclite d'Ephèse fit plus qu'entrevoir notre théorie de l'évolution, que Leucippe et Démocrite posèrent l'idée de la constitution atomique de la matière, qu'Euclide de Mégare créa notre géométrie spatiale, qu'Aristote enfin posa, pour des siècles, les règles formelles de l'accord de la pensée avec elle-même.

Mais cette force spéculative s'allia chez le grec à une impuissance politique des plus étonnantes. Otez Rome et la Macédoine, le geste grec eût peut-être brillé sans profit pour les âges futurs.

Qu'on se rappelle qu'à un moment de l'histoire, la Méditerranée ne fut qu'un lac grec. Les grecs essaimèrent leurs colonies sur les trois continents, des rivages de l'Asie Mineure aux colonnes d'Hercule. Malheureusement, ils ne dépassèrent point les franges côtières méditerranéennes, de telle sorte que les populations intérieures échappèrent à l'action civilisatrice du monde grec.

À tout prendre, le génie grec fut un génie local et n'eut point le sens de l'humanité.

Mais, voici venir, dans la houle des siècles, le peuple politique par excellence, le peuple romain. Il représente tout juste un génie grec.

C'est un nouvel aspect du génie humain... Bergson et Le Roy ont nettement mis en relief le double aspect du génie humain, l'aspect spéculatif et l'aspect pratique. Au premier correspond l'homo sapiens, au second l'*homo faber*, l'animal raisonnable et l'animal fabricant d'outils.

[129]

Si l'on y prend garde, on découvre dans l'histoire un rythme tout particulier, une curieuse alternance de ce double aspect du génie de l'humanité, quand, par une action plus heureuse, la nature n'allie pas la double tendance dans le sens d'un seul et même peuple. Personne, par exemple, ne conteste à l'Allemagne le don de l'observation ou de l'organisation la plus méthodique. Par une qualité de race, sous la peau du savant allemand le plus attaché à la vision des choses sensibles, se cache souvent un métaphysicien dont les affirmations dépassent les possibilités logiques de l'observation. Hæckel, à la vérité, est un rêveur aussi décidé que Malebranche. Les historiens de la préhistoire ont signalé comment au néolithique se sont groupées toutes les découvertes essentielles de l'adaptation à la planète de l'humanité primitive. Il semble qu'alors l'*homo faber*, l'homme fabricant d'outils, prédominait. D'ailleurs tous nos outils ont leurs modèles primitifs dans la nature, à l'exception de la roue qui est une invention, essentiellement humaine. Ce qui se réalise ainsi dans le temps 'se vérifie, comme on le voit, dans l'espace.

Il est facile de grouper les individus comme les peuples dans l'une des deux catégories. De huit à dix ans, Vaucasson réalisait des merveilles de mécanique et, à l'âge de cinq ans, les professeurs d'Edimbourg daignaient se déplacer pour poser au jeune Hamilton des questions de mathématiques assez délicates, tant fut précoce le génie spéculatif chez ce philosophe écossais.

Pour revenir aux Romains, les notes déterminatrices de leur culture ont été l'élaboration du droit positif et de la jurisprudence, l'organisation politique et militaire, et, à l'origine, une conscience profondément religieuse. Là encore intervient comme facteur important de la formation de la race, l'influence du milieu.

Les romains ne furent qu'un peuple de paysans commandé par une aristocratie de ruraux. Properce nous apprend que le sénat romain lui-même n'était à l'origine qu'une assemblée de cent pâtres délibérant

dans un pré. Cette vie agreste, en un contact permanent avec la nature, développa chez le paysan romain le don de l'observation, le goût de l'ordre dont la nature offre partout le spectacle à qui sait bien voir. Ce paysan cultivateur réalisa ce que le grec avec tout son génie spéculatif ne sut pas réaliser. Il domina le monde. Il faut arriver à l'époque de la mission ! De [130] Carnéade, ambassadeur de la ligne achéenne, pour voir s'infiltrer à Rome le goût de la philosophie. Malgré tout, en définitive, Rome n'a cultivé que la philosophie morale, c'est-à-dire l'ensemble des problèmes de la conduite humaine.

Le romain ne fut pas un dominateur quelconque. Comme G. Boissier l'a établi dans d'inoubliables études, le romain développa entre les peuples soumis et lui un réel esprit de collaboration. En Europe, comme en Asie, comme en Afrique du nord, Rome devint l'inimitable modèle. Elle créa, selon le mot si juste de Meillet, la Romania.

La conséquence historique de ce fait fut que la culture romaine, à l'encontre de la culture grecque, devint une culture universelle.

Les premiers humanistes furent César et Cicéron. Térence a laissé cette admirable pensée d'un si large horizon : « Je suis homme et rien d'humain ne doit m'être étranger ». À regarder de près, le terme *humanus* du latin ne correspond pas exactement au philantropos du grec. Ce dernier marque plutôt un sentiment électif qu'un sentiment général.

La Grèce vaincue vainquit ses farouches vainqueurs. Certes, mais ces vaincus eurent la gloire de transmettre au monde ce qu'il y avait de particulièrement humain dans la culture grecque. Les romains sont intellectuellement les vrais initiateurs des nations modernes. Ennius, César, et Cicéron firent passer dans le latin tout le vocabulaire philosophique et moral du grec et par là engendrèrent Horace et Virgile.

A. Meillet, dans son savant ouvrage — « *Esquisse d'une Histoire de la Langue Latine* » — nous fait suivre avec une rare maîtrise cette persistance de l'action de la latinité non seulement chez les nations de langues romanes, mais aussi chez tous les peuples relevant de la civilisation occidentale. L'éminent professeur à la Sorbonne et à l'École des Hautes Études indique, comme un facteur décisif de l'évolution et de l'interpénétration intellectuelle de ces peuples, le maintien durant des siècles, du latin comme langue de civilisation. Il souligne un fait rarement signalé par l'exégèse historique : la facilité

relative de traduire les œuvres maîtresses d'une des langues occidentales dans une autre. Pour l'auteur, cette facilité vient de ce que leur vocabulaire psychologique [131] et moral issu du latin, reste à peu près le même dans toutes ces langues.

Tout de même, ce fond commun de civilisation a-t-il empêché des cultures dominantes de l'Europe de s'individualiser ? N'y a-t-il pas sur ce continent une âme française, une âme allemande, une âme russe ? Cette dernière question nous permet de passer à la seconde partie de cette étude.

Sous quelque face qu'on étudie l'être humain, rien ne permet de lui poser un commencement absolu. Tel qu'il est donné dans l'espace et dans le temps, il est un résultat, l'aboutissement d'une suite de causes que les recherches actuelles ont en grande partie précisées.

Envisagé sous cet angle, le problème de la formation d'une culture nous conduit à l'analyse du rôle des éléments biologiques et du milieu psycho-social sur un groupe national ou racial.

Flankins nous dit — et nous résumons quelque peu sa pensée — que l'histoire, le milieu psycho-social ne créent rien. Ils ne font pas d'un imbécile un homme de génie, tout comme l'éducation la mieux soignée ne saurait développer que les possibilités natives du sujet auquel on l'applique.

Cette constatation vraie pour l'individu l'est aussi pour les peuples avec la réserve que rien n'est plus variable que la constitution génétique d'un peuple. Les familles se diluent, s'épuisent, s'éteignent dans le temps. La statistique a nettement établi que pour une génération donnée la proportion des géniteurs est faible comparée à la masse totale. Le grand nombre s'en va dans le courant terrifiant de la vie, sans postérité. Il n'est donc pas étonnant que les siècles modifient la mentalité des peuples quand ils ne les effacent pas de la carte du monde.

Devant ce danger, seul le milieu psycho-social, s'il est bien formé, riche de sentiments et d'idées nobles, peut suppléer dans une certaine mesure aux défaillances des rencontres biologiques douteuses.

Sur cette question, Karl Pearson, nous donne des chiffres qui font quelque peu frémir, en face du gaspillage de matière spécifiquement humaine que la nature opère par génération pour quelques milliers de

réussites qui n'ont même pas l'avantage d'assurer la marche de l'humanité dans la dignité et dans la paix.

[132]

Pour ce savant, sur 100.000 enfants qui naissent, 40% meurent avant d'atteindre l'âge de la procréation, 10 à 20% ne se marient guère ou ne se reproduisent guère. En d'autres termes, une bonne moitié de ceux qui sont nés ne fournissent aucune contribution à la génération suivante. Notons que pour les 40 à 50 qui restent, l'auteur ne s'est point soucié de faire le décompte des imbéciles, des fous, des grabataires de toutes sortes.

Nous avons dit, dans une autre étude, que le peuple haïtien était aux 4/5 un produit de métissage. Il ne nous semble pas que cette conclusion ait été bien comprise de tous. Le croisement, le métissage, l'hybridisation ne se réalisent point au sein de l'humanité qu'entre les races à caractères somatiques très diversifiés.

Les nordiques, les Alpains, les méditerranéens d'Europe, tous des variétés de la race euroïde, en se croisant, donnent naissance à des métis. Certes, nous n'ignorons pas la doctrine anthropologique qui veut que de toutes les races humaines, la race noire soit la plus stable. On invoque pour expliquer cette stabilité l'idée plus théorique que prouvée, qu'elle serait la première race issue du tronc hominien qui a donné naissance à l'humanité. Sur cette hypothèse se greffe une tendancieuse explication du retard simplement historique de la race. Sa précocité d'évolution, remontant dit-on à plus de 25.000 ans, aurait déterminé un arrêt du cerveau.

C'est inquiétant de suivre tous les menus détails anatomiques invoqués pour légitimer cette thèse et, dans ce travail de bénédictin, le plus naturellement du monde, les anthropologues américains occupent une place de choix.

« Celui qui au matin de la création, s'écria naguère le sénateur Tilman de Géorgie avec un imperturbable lyrisme, mit les sables mouvants comme barrière aux abîmes profonds et leur dit : voici votre limite, mit aussi son sceau sur le nègre dans sa peau noire, ses cheveux crépus, ses lèvres épaisses, son nez camus, son crâne à double épaisseur, son anatomie différente de celle de l'homme blanc ». Malheureusement, en dépit de ce beau lyrisme, l'iconographie

scientifique n'a point retenu le nom et les traits de l'aimable sénateur et le sceau du destin qu'il entrevit sur le nègre n'est peut-être dans notre langue qu'une simple question d'orthographe et d'application.

[133]

Nous disons donc que le peuple haïtien est aux 4/5 un produit de métissage.

Il suffit de se rappeler les faits saillants de la traite pour saisir la portée de cette conclusion. En effet, les africains transplantés à St.-Domingue étaient pris sur toute la côte occidentale du continent, de la Mauritanie aux limites du territoire de Loanda. Il est difficile de croire que sur cette longue côte les migrations séculaires, le mélange des autochtones avec les nouveaux venus, l'influence particulière des milieux n'aient point créé chez ces peuplades des modifications profondes, des croisements à l'infini.

L'Afrique est loin d'avoir été peuplée par une seule et même race.

Sur ce continent, comme sur les autres, il s'est opéré un brassage millénaire de peuples, et les recherches anthropologiques tendent à établir que l'homme y a fait son apparition à une époque très reculée.

La civilisation capsienne est l'un des plus anciens souvenirs des premiers âges. Elle est la source primitive des civilisations égyptienne, hébraïque, abyssine, puisque le copte n'est que l'ancien égyptien.

Dans tous les cas, la transplantation opérée par la traite n'était point une transplantation de masse familiale ou tribale. Abstraction faite des informations historiques, l'absence de tout dialecte africain dans le pays suffirait à le prouver.

A la suite de la sanglante affaire de Praloto, le terrible planteur du Cul-de-Sac, le marquis de Caradeux, abandonna St. Domingue pour la Virginie avec ses 1500 esclaves. On sait que le créole se maintint assez longtemps dans ce groupe de transplantés jeté au milieu d'une population de langue anglaise.

La traite généralement enlevait les africains au hasard de la rencontre, des transactions des chefs, des marchés à esclaves.

Entre le peul silencieux, le congo pétulant, le lourd Quiamba, l'irascible ibo, l'arada aux yeux injectés de sang, le ouolof noir comme du jai, le fon indomptable, le Haoussa commerçant et cauteleux, etc.

des historiens nullement préoccupés d'anthropologie ont fixé pour nous les traits distinctifs. De 1503 à 1791, soit durant 288 années, la traite transporta, en proportion variable, des représentants de toutes les tribus africaines éparses sur la longue côte occidentale du continent.

[134]

Si les lois de l'hétérose génétique sont vraies, ce brassage séculaire sur la terre de St. Domingue de tous ces éléments quelque peu différenciés devait forcément engendrer un type ethnique nouveau. C'est une loi de l'hérédité que le produit de premier jet de la symbiose de deux géniteurs diversifiés exalte les qualités ou les défauts de ses géniteurs si leur lignée biologique est bonne ou mauvaise. Quand, comme à St. Domingue, l'opération s'est effectuée sur le grand nombre, les chances de rencontres heureuses augmentent en proportion.

C'est notre conviction que c'est le métissage réalisé entre les représentants de tant de tribus africaines qui explique l'apparition, à la fin du 18ème siècle, de la puissante génération de St. Domingue et la formation, dans ce milieu d'esclaves, d'un génie de premier plan.

Depuis, l'affaïssement de notre milieu psycho-social, son invasion par toutes sortes d'influences parasites ne justifient que trop cette déchéance morale dont nous avons sous les yeux le triste tableau.

Pour nouveau qui fût le groupe de St. Domingue, il ne pouvait être ethniquement rattaché qu'à l'Afrique. Le courant vital, en dépit de variations génétiques infinies, ne se brise jamais dans la race. Sans doute, les familles s'épuisent assez rapidement en ligne directe, mais elles se survivent par les lignes collatérales parce que ces lignes offrent aux variations génétiques un champ plus vaste. Il se trouvera toujours, au moment voulu, un géniteur accidentel pour revivifier le tronc familial appauvri. Autrement, comme les espèces éteintes dont la paléontologie nous révèle les fossiles, il y a beau jeu que l'humanité aurait disparu.

Ces considérations n'impliquent pas cependant l'idée que les races ne meurent point. De combien de races l'humanité présente, dans sa ronde macabre sur cette planète, n'a-t-elle pas été précédée dans le temps ?

La loi de l'évolution génétique est une loi de transformation et d'instabilité. Si elle conditionne le progrès des races, elle assure aussi

leur déchéance quand les conditions de l'embryogénèse sont nettement défavorables, Déchus physiquement, une simple épidémie de variole enleva à Hispaniola, à la période colombienne, une [135] masse incroyable d'indiens. Sur le chiffre moyen de 17.000 esclaves importés à St. Domingue, huit mille mouraient dans l'année.

Les races se maintiennent par leur classe de réserve, c'est-à-dire par celles que la vie intensive et franchement artificielle des classes supérieures n'a point touchées. On sait d'ailleurs que seules de rigoureuses mesures d'hygiène permettent aux grandes villes du monde de maintenir en équilibre leur budget vital.

Il ne s'agit point-là de vues de l'esprit, mais de faits fondés par les statistiques. Toutes les grandes nations civilisées traversent dans leurs vieilles classes une crise marquée. Les ethnologues peuvent à loisir, par un optimisme de commande, parler de crise de dénatalité, de self-restriction. Au fond, ils savent bien qu'il s'agit d'un fait biologique autrement grave qu'une crise apparente de dénatalité. Dans notre petit pays qui vit pourtant au ralenti, qu'on compte les représentants directs des vieilles familles contemporaines de l'indépendance.

Vous nous direz peut-être que l'eugénisme pourra parer à toutes ces défaillances !

Il s'écoulera bien des générations avant que ses promoteurs débarrassent l'humanité des produits avariés des maîtres du monde. Quand, d'ailleurs, les tares, les dégénérescences s'offrent à un haut degré au sein d'un peuple, rien n'arrête sa décrépitude, pas même l'infusion d'un sang nouveau. Le croisement n'échappe à tous les aléas dysgéniques que si les deux géniteurs sont biologiquement sains.

Et, maintenant, quelle est l'action du milieu psycho-social dans la formation d'une culture ?

L'être humain, en naissant, contrairement à la vieille idée de Platon, n'apporte avec lui aucune préformation. Personne à notre époque ne croit en l'innatisme. Tout le contenu psychologique et moral en l'homme est acquis. S'ensuit-il pour cela qu'il faille reconnaître à la pensée humaine un commencement absolu ?

Ici, interviennent les droits de la race et de l'hérédité. En l'homme la famille se renouvelle, mais la race persiste, parce qu'elle représente les éléments sur lesquels, sans croisement, le temps a le moins de prise.

Nous ne nous arrêtons pas à revoir, à la suite des maîtres de la psycho-biologie, toutes les coordinations organiques et cérébrales [136] indispensables à l'éveil de la pensée et à son fonctionnement régulier. Cette étude, nous l'avons tentée ailleurs, non en faisant appel à des spéculations hasardeuses, mais aux données expérimentales recueillies par un Lhermitte, un G. Robin, etc.

Qu'on se rappelle néanmoins que c'est dans ces coordinations que s'inscrivent en caractères ineffaçables les traits spécifiques de la race et les stratifications congénitales de l'hérédité.

Les psychologues de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle désignaient sous un terme qui rendait bien leur pensée, le moi biologique, ce fond atavique, héréditaire de la nature humaine.

C'est bien en effet le moi des déterminations obscures de la race, ce moi auquel il ne faut pas un grand nombre de coups de grattoir pour réveiller, chez l'haïtien le plus infatué de sa culture occidentale, l'africain endormi.

Si nous n'abattons plus le cocotier pour en avoir les fruits, nous gaspillons avec une conscience de pahouin le patrimoine familial pour les plus maigres jouissances. D'autre part, cet individualisme qui, hors de l'idée de clan, s'oppose invinciblement à la formation d'une conscience sociale, n'est-il pas un héritage africain ? Le courant d'animisme inconscient qui circule à travers toutes les classes de cette société, n'est-il pas un souvenir de la lointaine Afrique ? Nous ne parlerons pas de la plupart de nos superstitions collectives, car nous nous réservons de prouver qu'elles viennent en plus grand nombre de notre ancienne métropole que de l'Afrique. Enfin, n'est-ce pas la vanité puérile, propre à la race noire, qui nous pousse à n'être qu'une amusante caricature de français.

Le moi biologique que nous avons rapidement analysé imprime donc à la culture sa couleur, sa tonalité, sa note spécifique dans le temps, son originalité propre. Voilà pourquoi le français est le français, l'allemand est l'allemand et le russe le russe. Voilà pourquoi l'œuvre de Goethe ne ressemble pas à celle de Shakespeare, l'œuvre de Renouvier n'a pu se maintenir dans la ligne originelle de la pensée de Kant. Voilà pourquoi enfin l'haïtien n'est qu'un hybride instable qui n'a une place décisive dans aucune classification.

Nous ne commettrons pas l'erreur de sous-estimer le rôle du milieu psycho-social dans la formation de la culture.

[137]

Il représente le lent et pénible travail d'interprétation de la nature et d'adaptation de l'espèce à notre milieu planétaire. Qu'on se figure le chiffre astronomique d'êtres chez lesquels le courant vital a dû stationner pour aboutir à ce résultat. Que vaut l'expérience humaine, quel est son sens, quelle est sa fin ? C'est le secret du Destin.

Dans tous les cas, les âmes bien faites, celles qui se dégagent de la masse dégoûtante des producteurs de fumier, ne peuvent éprouver qu'une terrifiante angoisse en face de cette douloureuse expérience humaine.

Les œuvres du milieu psycho-social constituent en bonne partie le domaine de la fabrication humaine, fabrication matérielle ou morale. Là intervient une action intelligente et libre de l'homme.

Il s'agit, bien entendu, de cette liberté qui n'est que l'interprétation réfléchie des commandements de la nature, la spontanéité, comme le dit Leibnitz, d'une nature intelligente.

Jusqu'ici, nous n'avons eu en présence que des éléments de la culture régis par une action déterminée de la nature. À leur tour, les éléments du milieu psycho-social sont les déterminants de la culture intellectuelle et morale. Ils forment un domaine particulièrement sensible aux fausses interprétations psychologiques et morales, aux sophismes, aux erreurs de jugement. Le sentiment y joue communément un rôle beaucoup plus prédominant que la raison. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil sur l'état actuel du monde.

Des idéologies qui ne riment à rien, dont le moindre effort de réflexion dénonce le néant, emportent les peuples dans des folles dépenses d'armement en face de la misère croissante de l'humanité. Le coût de cent torpilles destinées à engloutir dans les abîmes de l'Océan des milliards de dollars, sans parler des vies humaines, le capital du capital, permettrait à un petit peuple comme le nôtre de se lancer, bon gré mal gré, dans la voie du travail et de l'organisation. La valeur des pertes matérielles de la bataille du Jutland appliquée à l'amélioration de l'Europe tuerait pour des années le chômage sur ce vieux continent. Et

dire après tout cela que l'homme est un animal raisonnable. Or, il ne s'agit point de pauvres tribus primitives armées de flèches et de pierres, préludant, à l'orée de la forêt, à l'immuable homicide collectif qu'est [138] la guerre, mais de peuples qui proclament avec un invincible orgueil leur supériorité raciale.

De tout ce qui précède, il découle qu'il n'existe pas de peuple, si primitif soit-il, sans culture. Partout où des hommes ont vécu, ont senti, ont pensé, ont agi ensemble, il s'est constitué une culture. Les historiens de la préhistoire ont raison de désigner sous ce vocable, qu'importe les brumes qui les enveloppent, les longues périodes paléontologiques humaines de la planète.

Le problème, et nous l'aborderons prochainement, est de savoir, surtout à notre époque, si la culture intellectuelle et morale, adoptée par un peuple répond aux nécessités de sa vie matérielle, à son comportement psychologique, aux antécédents biologiques et raciaux de son évolution. Ces réserves faites, il y a bien une culture haïtienne.

[139]

**Essais de vulgarisation scientifique  
et questions haïtiennes**

ÉTUDES

12

---

# Quelques causes de déficience de l'enseignement primaire en Haïti

[Retour au sommaire](#)

[140]

[141]

## QUELQUES CAUSES DE DÉFICIENCE DE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE EN HAÏTI

Dans notre ouvrage — « *Le Problème de l'Enseignement Primaire* » — paru en 1922, nous avons mis le grand public de notre pays en face de la situation lamentable de son enseignement primaire national. De très louables efforts ont été faits depuis pour améliorer cet enseignement tant au point de vue de la quantité que de la qualité : Borno fit appel à une mission américaine d'éducation qui jeta les bases d'un nouvel enseignement rural dans le pays et le Président Vincent travailla à maintenir et à développer l'œuvre commencée par son prédécesseur.

Cependant, l'enseignement primaire en Haïti n'en est pas moins resté sous l'influence de quelques puissantes causes de déficience, que nous exposons dans cette étude.

La première — et l'une des plus fortes — est. L'augmentation rapide de la population sans celle de ses ressources. La population haïtienne, évaluée en lendemain de l'indépendance à 700.000 âmes, dépasse aujourd'hui trois millions d'individus, condamnés à vivre sur un territoire de 28.250 kc., dont les plaines et les vallées n'offrent point partout la même fécondité, et qui est coupé par de hautes montagnes au sommet souvent érodé.

Or, si l'on retranche de ce territoire la partie occupée par les lacs, les étangs, les rivières — qui sont nombreuses et à régime torrentiel — par les routes, les villes, les bourgs et les villages, il reste à peu près 16.000 kc qui doivent répondre aux besoins divers d'une population en

continuelle croissance et dont l'agriculture est à la base de la vie nationale. Il résulte de cette situation, tant dans les villes que dans les campagnes, la constitution d'un prolétariat nombreux et pauvre. La balance des comptes du peuple haïtien se solde par un énorme déficit et la misère tend à s'établir à l'état chronique dans cette population malheureuse.

L'augmentation annuelle de la population d'Haïti est à peu près de 90.000 âmes. S'il fallait tenir compte du rapport — qui [142] est de deux tiers pour un tiers — entre le taux des naissances et celui des décès, c'est normalement à 50 ou 55.000 enfants qu'on devrait ouvrir chaque année les portes de l'école. Cette réalisation dépasse les ressources du peuple haïtien, car il faudrait, pour l'accomplir, même en tenant compte du faible salaire alloué aux professeurs et aux instituteurs, utiliser dans les trois ordres d'enseignement du pays les deux tiers du budget des voies et moyens qui s'élèvent à peine à six millions de dollars. Cette situation, pénible dans le présent, ne peut que s'aggraver dans l'avenir. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte des Amériques pour constater que Haïti n'y peut trouver aucun endroit où déverser le surcroît de sa population. Déjà le problème revêt une certaine acuité.

Il faut remarquer en outre que Haïti, pays au climat soudanais, subit une alternance assez régulière de la saison sèche et de la saison pluvieuse. Cependant cette périodicité est loin d'être une loi inéluctable de son régime climatérique. Il arrive souvent que, soit dans le nord, soit dans le centre, soit dans le sud-ouest du pays, une longue et désespérante sécheresse mette en péril la vie des populations qui y stationnent. Il s'opère alors à l'intérieur même du territoire une émigration de région à région, donnant un caractère plus sévère aux conditions de la lutte pour l'existence.

Cependant, avec ses maigres ressources, Haïti n'est pas à la veille de recueillir les 15.000.000 de dollars que le Commandant Cook, ancien Conseiller du Gouvernement haïtien aux Travaux Publics, prévoyait pour l'installation d'un système d'irrigation, qui permettrait de mettre en valeur la plus grande partie du domaine cultivable du pays.

La première conséquence de cette situation esquissée ici dans ses grandes lignes est qu'une notable portion de la population haïtienne est sous-alimentée, souffre de carence alimentaire.

Il ne faudrait pas pourtant s'empresse de conclure que ce régime de sous-alimentation exerce une action exagérément déprimante sur la population haïtienne, particulièrement sur la clientèle des écoles. Issue d'un puissant métissage européen-panafricain, la population haïtienne est endurente, intelligente, séculairement adaptée à ce régime.

[143]

Ce que cependant l'observation permet de constater dans nos 'classes prolétariennes, c'est, par suite de ce régime, une instinctive tendance, dans le travail, à l'économie de la force musculaire, compensée d'ailleurs par leur endurance. L'haïtien, homme ou femme, est un piéton émérite. On peut encore noter chez lui, par suite de la même tendance, une lenteur des gestes, qui donne sur les nerfs à l'américain.

La population scolaire haïtienne, en dépit de sa forte proportion de sous-alimentés, est relativement saine. Au taux de 95%, si les conditions sont normales, régulières, elle peut bénéficier avec avantage de l'enseignement primaire. Il n'y a pas une proportion de 3 à 4% d'anormaux dans le pays. Les cas de dégénérescences psychiques, idiotie confirmée, imbécilité vraie, sont positivement rares. Les retardés de notre enseignement primaire sont plutôt les victimes de causes sociales ou des endémies dominantes du pays.

Dans notre enseignement rural, parmi les causes sociales qui expliquent soit l'éloignement, soit l'arrivée tardif du petit paysan à l'école ou bien encore la fréquentation irrégulière des cours, il convient de mentionner la misère de notre prolétariat rural. Ce prolétariat rural, formé, en nombre considérable, d'ouvriers agricoles et de métayers dits de-moitié, est particulièrement soumis à l'action des causes de dépression énumérées plus haut. Naturellement, la classe des fermiers et des petits propriétaires ruraux, dans certaines régions du pays, offre une situation plus stable.

Mais ce bien-être relatif n'a pas une action favorisante très nette sur la fréquentation scolaire, vu la constitution de la famille paysanne où l'enfant prend tôt une valeur économique.

La famille paysanne haïtienne, de condition modeste, est petit atelier où l'observation révèle sans effort une répartition assez régulière des tâches. Si le père, la mère — très souvent quand elle n'est pas au marché

voisin — labourent le sol, garçonnets et fillettes se partagent à leur suite les tâches moins lourdes de ce travail collectif. Aux récoltes saisonnières, tout le monde au travail. Seul le nourrisson attaché, dans certaines régions, à califourchon sur les hanches de la mère, échappe à cette besogne qui assure médiocrement la vie de la famille paysanne. Il est inutile d'espérer que, durant l'accomplissement des [144] tâches irrévocables, le petit paysan ira avec régularité à l'école. Il en résulte que, sur cinq années passées nominale­ment à l'école, il n'aura fourni qu'une carrière scolaire au plus de deux années. Au bout de cette carrière scolaire fantastique, jeté à nouveau dans un milieu où prédomine l'analphabétisme, la régression mentale le guette.

Cet état de choses explique, par ailleurs, la misère de l'ouvrier agricole, père assez souvent de nombreux enfants. En réalité, il ne trouve à utiliser ses bras que sur les terres possédées par des citadins et dans les rares installations industrielles agricoles existant dans le pays. De là sa tendance à émigrer vers les villes dans les travaux de l'État et dans les services des familles urbaines.

Cette émigration n'opère qu'un déplacement du problème de la fréquentation scolaire, car c'est le même paysan prolifique qui encombre maintenant de sa présence misérable les faubourgs des villes.

Nous n'avons là, malheureusement, sous le regard, qu'une portion restreinte du tableau. D'autres faits d'un caractère encore plus angoissant s'imposent à notre analyse. Leur exposé nous conduira de nouveau à la conclusion qu'ils dépassent et écrasent, dans l'état précaire des finances de notre pays, la volonté de progrès et d'organisation de l'administration haïtienne.

Le territoire de la République d'Haïti offre un développement côtier de 3.000 kil. bordé par une mangrove discontinue d'une assez belle étendue. Sur ce littoral, les côtes basses et marécageuses s'offrent plus souvent à l'observation que les terrasses côtières qu'on y relève par endroit.

Sur ce littoral, depuis de très longues années, la fièvre jaune n'est plus qu'un souvenir. Il n'est pas moins le siège d'une épidémie persistante et cruelle, le paludisme, à laquelle, particulièrement dans la presque île du Sud, la population haïtienne paie un assez lourd tribut. Au centre du pays, aux flancs des montagnes, dans les hautes vallées intérieures, le paludisme, quand par hasard on le découvre, ne revêt

aucune gravité. Mais, dans les parties basses et marécageuses, il constitue parfois un réel obstacle à la fréquentation scolaire. Sous l'action de certaines influences saisonnières, il revêt brusquement une allure épidémique et frappe dans une proportion élevée les populations qui y [145] séjournent. Maladie anémiant et à accès répétés, même sous ses formes bénignes, elle diminue rapidement la capacité d'effort de la population, soit dans l'activité manuelle, soit dans le rendement effectif de la clientèle scolaire. Brusquement, l'enfant vomit, frissonne, tremble de tous ses membres, puis une haute température s'installe. C'est un spectacle alarmant pour ceux qui n'en ont pas l'habitude. L'accès achevé, il faut bien que l'enfant regagne sa demeure située, surtout à la campagne, à des kilomètres de distance de l'école. Comme, dans la suite, les accès se répètent, durant des semaines, parfois des mois, l'école ne le reverra pas.

Nous avons beaucoup admiré la loi que le Venezuela vient d'adopter dans sa lutte contre le paludisme, proclamé problème national. Les modalités d'application de cette loi, nécessitant la création d'organismes nombreux qui fonctionnent dans une interaction continue, ne nous démontrent que trop l'impossibilité où se trouve la pauvre Haïti de répondre à de telles exigences.

Le drainage intensif des parties de notre territoire, infestées particulièrement de paludisme, nos plaines côtières, telles que celles du Cul-de-Sac, de Léogâne, de l'Acul, d'Aquin, de Nippes, des Cayes, exigeraient des millions de dollars. Si aux millions de l'irrigation nous ajoutons les millions du drainage, nous n'entrevoions point à quel moment de l'activité sublunaire, la malheureuse Haïti les trouvera dans les poches vides de sa robe défraîchie.

Nous disons, sans aucune arrière-pensée de glisser un voile sur la vraie situation pathologique d'Haïti, qu'on a beaucoup exagéré le rôle du pian dans la communauté haïtienne. Importé d'Afrique en Haïti avec la traite, le pian s'est particulièrement maintenu dans quelques régions montagneuses du pays. Dans les villes, la maladie est presque inexistante et, quand on l'y rencontre, elle est simplement une importation des paysans venus des régions infestées. Dans les plaines et les vallées, comme la boussarole, elle sème des îlots sans grande tendance à se généraliser. De plus, dans la grande majorité des cas, les méfaits de la maladie chez les sujets atteints restent anodins.

Ces réserves faites, il n'est pas moins vrai que le pian, dans les régions fortement touchées, contrarie la fréquentation scolaire [146] en Haïti. Selon notre expérience, résultant de dix années de contact avec renseignement primaire rural, lorsque le cas est sévère, l'enfant quitte, l'école et, souvent, ce départ est définitif. Il est même heureux quand, des années plus tard, dans l'enfant vigoureux de jadis, on ne retrouve un infirme. Il serait inexplicable que dans cette population sous-alimentée, la tuberculose, sous des formes variées, ne soit pas en extension. En effet, elle exerce quelques ravages dans les classes prolétariennes de nos villes importantes. À la longue, les générations qui se succèdent dans le pays payent un assez lourd tribut à cette maladie. Elle frappe plus durement la clientèle de l'enseignement secondaire ou supérieur que les enfants des cours primaires.

Certes, chez nous, les hérédo-syphilitiques sont en proportion notable. Mais, il est constaté, sous des influences encore indéterminées, que la syphilis n'exerce point autant de ravages en Haïti que dans d'autres milieux. Des femmes authentiquement syphilitiques ont donné en Haïti naissance, en période active de leur maladie, à des enfants qui ont survécu et sont devenus dans la suite des sujets remarquables. Professeur de carrière et médecin, nous avons vu défiler sous nos yeux, dans les classes supérieures de renseignement secondaire, d'indiscutables hérédo-syphilitiques qui n'ont pas été moins intelligents que leurs condisciples indemnes de toute tare. Puisse cette courte observation contribuer à maintenir dans les limites raisonnables l'ardeur des eugénistes.

N'est-il pas inquiétant de penser que des hommes tels qu'un Richelieu, un Pierre le Grand, un Beethoven, un Shumann, un Heine, n'auraient pas vu le jour parce qu'une science inexorable aurait imposé la stérilisation de leur père. Les combinaisons génétiques supérieures, dans la vie de l'humanité, ne se répètent pas dans une similitude parfaite. Il n'y aura dans l'histoire de la pensée qu'un Shakespeare, qu'un Goethe, qu'un Léonard de Vinci.

L'alimentation en eau potable de nos populations campagnardes est franchement défectueuse. Le paysan, particulièrement dans les régions montagneuses, s'abreuve à même la mare aux eaux stagnantes. Quand arrive la saison sèche, les rivières, abondantes dans le pays, mais diminuées dans leur course, n'offrent pas plus de sécurité pour le maintien de sa santé. De là l'incroyable proportion de cas de

parasitisme intestinal qu'on relève en [147] Haïti et la part très grande qu'ils jouent dans la mortalité infantile du pays. Les manifestations violentes du parasitisme intestinal accompagnent surtout la première et la seconde enfance pour se prolonger durant les premières années de l'adolescence. Inutile d'ajouter que la clientèle de l'enseignement primaire forme le gros bataillon des victimes du parasitisme intestinal.

La lente intoxication de ces parasites les cachectise. À l'école, ils deviennent indolents, somnolents, inaptes aux exercices physiques, parce que vite fatigués. Leur petit ventre bedonnant est le premier symptôme éloigné d'une cachectisante anémie qui, bientôt, sera suivie d'un œdème généralisé. Il faut aller vite : autrement une dramatique crise épileptiforme mettra fin à ce lamentable tableau. Dans nos écoles — dans les régions, fortement atteintes — ces petits êtres, victimés par le parasitisme intestinal, font un vis-à-vis peu réjouissant avec la masse des amygdaliens à la bouche ouverte. Il faut sans doute une certaine pratique de la pathologie tropicale pour se figurer la masse d'helminthes qui grouillent parfois dans les intestins d'un enfant. Or, si chez nous l'hérédo-syphilis n'est que rarement la cause du crétinisme, de la débilité mentale, elle ne crée pas moins, assez souvent, une certaine instabilité nerveuse favorable à l'éclosion de la crise épileptiforme. Nous avons bien noté que la crise éclate avec son inquiétante brusquerie, surtout chez les hérédo-syphilitiques et les descendants d'alcooliques.

Cette crise épileptiforme, si fréquente en Haïti, dans les régions où domine le parasitisme intestinal, ne trouverait-elle pas son explication dans les conclusions biologiques du professeur Adrian de Cambridge et de son école ?

Cette masse animée, grouillante, dont nous avons parlé, qui peuple les intestins de l'enfant, n'est-elle pas une cause permanente d'irritation des terminaisons sympathiques ? Or — on le sait aujourd'hui — à toute excitation sensori-motrice ou organo-végétative — la cellule nerveuse répond par l'émission d'une onde électrique. Pour de nombreux pathologistes, la crise épileptique vraie n'est qu'un orage électrique du cerveau.

En terminant cette étude, on nous permettra de faire remarquer que la pauvre Haïti, parfois si décriée, confronte — nous espérons l'avoir démontré — des problèmes qu'elle ne peut, à l'heure présente, [148]

résoudre ni économiquement, ni financièrement. Évidemment, elle doit faire des efforts, mais de tels efforts sont de l'ordre des miracles. Le génie d'un Christophe, d'un Toussaint Louverture y faillirait peut-être. Nous ne voyons pas, par exemple, par quel procédé mécanique elle pourrait élargir son territoire étriqué pour loger et nourrir les millions d'enfants qu'elle attend dans l'avenir.

[149]

**Essais de vulgarisation scientifique  
et questions haïtiennes**

ÉTUDES

**13**

---

L'aménagement de  
la maison haïtienne  
(étude incomplète)

[Retour au sommaire](#)

[150]

[151]

# L'AMÉNAGEMENT DE LA MAISON HAÏTIENNE

(Étude incomplète)

## I

Un fait haïtien incontestable est l'accroissement démographique plus que rapide de la nation. Si l'on fixe approximativement, faute de données plus précises, la population du pays au lendemain de l'indépendance à 700.000 âmes, il faut admettre qu'elle a quintuplé, puisque, à l'heure actuelle, elle est aux environs de 3.500.000 âmes. Un tel chiffre établit un record qui peut-être n'a jamais été battu puisqu'il est démontré qu'une population vigoureuse et forte dans sa jeunesse ou puissante dans sa maturité peut doubler à peu près tous les quarante ans.

Cependant, il ne faut point espérer, avec le nouveau siècle commencé, une progression aussi rapide de la population haïtienne. C'est aussi une loi vérifiée que le progrès démographique d'un peuple diminue avec l'augmentation même de la population.

L'examen des données qui sont à la base de cette loi déborde le cadre de cette étude. Il suffit simplement de se rappeler que l'humanité dans sa progression totale ne répond pas aux taux mentionnés plus haut et que les grandes agglomérations humaines, prises en particulier, se développent numériquement dans une lenteur compatible avec les difficultés de tous genres auxquelles généralement elles doivent faire face.

Les possibilités démographiques d'Haïti sont-elles atteintes ?

Nous avons une connaissance trop réelle du territoire haïtien pour admettre une telle conclusion. Par ailleurs, les conditions de vie de nos

populations, spécialement nos populations campagnardes, ne sont pas à la veille d'atteindre au niveau d'existence où l'homme devient réellement un redoutable concurrent pour l'homme. On sait que la Bulgarie, nation paysanne de l'Europe, [152] nourrit sur son territoire de 40.000 kc une population de plus de 6.000.000 d'âmes.

Il se pose pour Haïti, dans le domaine qui nous occupe, un problème d'aménagement général que nous allons examiner.

Quelles que soient les causes d'appauvrissement de son sol depuis l'indépendance, Haïti n'est que, avec un territoire légèrement plus vaste, l'ancienne colonie de St. Domingue dont le développement économique avait eu au XVIII<sup>e</sup> siècle une répercussion si marquée sur la majeure partie de l'Europe Occidentale.

À vrai dire, déjà à cette époque, les colons de St. Domingue se plaignaient amèrement de l'épuisement du sol de la colonie. La statistique officielle dénonçait que plus de deux cent mille carreaux de terre ne convenaient plus à la culture.

Il faut pourtant reconnaître que l'économie de St. Domingue, colonie à esclaves, ne correspondait pas à celle de la République d'Haïti. Le problème essentiel pour les colons consistait à trouver les moyens de nourrir leur masse de plus d'un demi-million d'esclaves — d'autres disent 750.000 — sans diminuer d'une manière trop sensible le domaine réservé à la culture des denrées d'exportation. On peut à peine s'imaginer ce qu'il fallait quotidiennement de produits alimentaires pour l'entretien d'un atelier de 1000 à 1500 esclaves représentant au minimum un capital de trois à cinq millions de piastres pour le colon. Aussi, ce fut un appoint important à la solution du problème quand le colon Lemaire, en dépit de son égoïsme, introduisit dans la province du Sud, dans la région de Moron, l'arbre dit *véritable* qui ne tarda pas à s'adapter aux terrains humides et frais de la colonie. Il se trouva d'ailleurs que, sous certaines conditions de culture, le nouveau produit résistait mieux aux épidémies qui périodiquement désolaient la culture coloniale alimentaire, engendrant presque de longues époques de famine pour les malheureux esclaves de St. Domingue. Ce que nous appelons la sobriété populaire haïtienne n'est que la conséquence forcée de cet état des choses, tout comme le goût du peuple pour la salaison américaine vient de ce que les colons en importaient beaucoup pour l'alimentation de ses esclaves.

Dans ces conditions, le domaine de la *place à vivres* tendit toujours à se restreindre, et il faut en outre mentionner l'intervention [153] de l'économie personnelle de l'esclave toujours désireux d'aboutir à l'affranchissement, aux dépens mêmes de son entretien individuel. C'est ainsi que de nombreux esclaves au service de maîtres plus ou moins humains arrivèrent par cet esprit d'économie à une honnête aisance. On connaît le cas de St-Martin l'Arada, ainsi nommé parce qu'il épousa une négresse de cette tribu, qui était arrivé à la fortune par une vie d'incessant labeur. Toussaint lui-même nous apprend qu'avant toute participation aux événements de St. Domingue, il était devenu, par la régularité de sa vie, l'un des esclaves les plus fortunés de cette colonie. C'est une loi indestructible de la sociologie que, quelles que soient les circonstances au milieu desquelles évolue un groupe humain, il s'offrira toujours à l'observation des types qui par leurs qualités d'esprit et de cœur domineront la masse anonyme du groupe.

Il ne nous paraît point, à dater de la guerre hispano-américaine, que l'accroissement de la portion sédentaire de la masse rurale d'Haïti ait été aussi rapide que dans la période précédente. C'est, comme on le sait, à partir de cette guerre dont, on n'a pas encore sérieusement étudié les conséquences économiques ou autres sur le bassin des Antilles, que s'est amorcé le courant d'émigration de nos paysans au dehors provoqué par le développement extraordinaire de la culture de la canne à sucre.

Il n'est pas exagéré de fixer à peu près d'un demi-million d'âmes la masse paysanne sortie du pays à partir de cette date, si l'on songe à la mortalité effrayante qui a marqué le courant d'émigration. Il suffit, pour s'en faire une idée, de poser au hasard à nos familles paysannes la question à savoir si elles n'ont pas un parent à Cuba ou en République Dominicaine et elles vous répondront invariablement : Il est parti, il y a des années, pour Cuba ou pour la République Dominicaine, il n'en est pas revenu et n'a jamais donné signe de vie. Or, c'est moins souvent la réussite que la mort qui explique ce silence prolongé.

Un autre fait qui a précipité ce courant d'émigration est le passage répété, au cours de la même période, des cyclones dans certaines régions du pays. Il en sortit un double mouvement d'exode de nos paysans au dehors et d'émigration des mêmes éléments vers les villes. La chaumière renversée, le jardin ravagé, le bétail, les bêtes de somme emportés par les eaux en furie, ils [154] sont franchement peu

nombreux les paysans capables de faire revivre une installation qui remonte parfois à plusieurs générations.

Ceux qui, comme nous, ont la possibilité de comparer à trente, trente-cinq ans d'intervalle, certaines régions du pays, savent dans quelle attristante mesure les phénomènes sus-mentionnés ont fait régresser quelques-unes de nos campagnes autrefois très prospères.

Durant les années 1905, 1906, 1907, nous eûmes la chance de parcourir plus d'une fois et en tout sens le quadrilatère qui s'étend des Côtes-de-Fer aux environs des Cayes, des montagnes des Baradères aux limites des communes de Miragoâne et de Petit-Goâve. Dans ce vaste territoire, seul Fond-douze est sorti quelque peu de son isolement de naguère. Mais des régions telles que Lhomond, Sainton, la Grande Colline, le Fond des Nègres, la Colline-à-Mongon, Jean Dodun, l'Azile, Bidouze, Baconoir, etc., ont sensiblement régressé. Pour certaines de ces régions, on se demande quelle effroyable épidémie a pu arrêter l'essor d'une population jadis pleine d'entrain et ardente au travail. Avant donc de lancer d'ignobles accusations contre la classe paysanne, il convient de se rendre un compte exact des causes plus que mauvaises qui ont paralysé l'essor de cette classe, sans parler de toutes celles que l'égoïsme, l'incurie, les préjugés, la haine de l'élite ont ajoutées à ces obstacles naturels et qu'une page d'énumération n'épuiserait pas.

Il résulte de ces observations que l'aménagement du pays est loin, très loin d'être achevé et que, par conséquent, à tout envisager sérieusement, il n'est pas à la veille d'épuiser ses possibilités démographiques. Le danger — et personne ne l'ignore — consisterait à mettre ce peuple, dans ce domaine, en face d'une trop puissante concurrence étrangère.

Il semble que ce soit un truisme de dire qu'Haïti est une île.

Cependant cette considération n'a joué aucun rôle dans nos projets d'aménagement du pays, contrairement à une donnée historique qui remonte à la plus haute antiquité. C'est un fait vérifié — qu'on remonte ou qu'on descende le cours des siècles — que les pays insulaires ou presque insulaires ont toujours demandé à la mer une notable portion de leurs moyens d'existence.

L'histoire des vieux âges, presque à l'aube de la civilisation occidentale, rapporte que le pharaon d'Égypte, Nechao, expédia une flotte en voyage de circumnavigation de l'Afrique dans le but de se renseigner sur les ressources du continent où se trouve son royaume. L'exemple du clairvoyant monarque d'Égypte fut suivi par les Crétois, les Phéniciens, les Carthaginois, les Grecs.

Ces derniers, dans leurs expéditions aventureuses au-delà des colonnes d'Hercule, entrèrent en conflit avec les Atlantes, dont l'Égypte n'aurait été qu'une colonie. La tradition qui rapporte ce fait veut même qu'Athènes soit construite sur l'emplacement où Grecs et Atlantes se livrèrent une rude bataille. Cette première époque montre déjà les peuples placés au pourtour méditerranéen lancés dans une active concurrence pour obtenir de la mer un surcroît de ressources et de bien-être. Au fond, les guerres puniques n'ont été qu'une lutte ardente et prolongée entre Romains et Carthaginois pour la maîtrise ; de la Méditerranée et l'accaparement de ses richesses. Les temps du Moyen-Âge et l'époque moderne ne vont pas changer l'aspect général du problème. Si les grandes nations, par la puissance de leur outillage, se lancent à la conquête des grands océans, les petits peuples insulaires, à l'instar de ceux de l'antiquité, ne continuent pas moins à parcourir les mers qui bordent leur territoire. Dans les derniers moments du Moyen-Âge et à l'ouverture des temps modernes, profitant des guerres perpétuelles entre les grandes nations de l'Europe, Gênes, Pise, Venise, les villes de la Ligue Hanséatique s'attribuent une manière de monopole du commerce. Il a fallu les grandes découvertes géographiques de la fin du XV<sup>e</sup> siècle pour déterminer un changement appréciable dans la situation du monde. Le Portugal d'abord, l'Espagne et la Hollande ensuite, puis l'Angleterre et la France prennent nettement la direction du mouvement.

Sous cette écrasante concurrence, les républiques méditerranéennes citées plus haut voient leur importance commerciale diminuer, et les Pays-Bas absorbent en grande partie l'activité de la Ligue Hanséatique. Mais, juste au moment où s'affirme ce mouvement, les compétitions dynastiques mettent de nouveau l'Europe à feu et à sang. Les forces navales, régulières ou non, des puissances en conflit allument l'incendie aux quatre coins du monde.

[156]

Les richesses considérables procurées à l'Espagne par la découverte de l'Amérique ne servent à Charles-Quint et à Philippe II qu'à essayer de reconstruire, le Saint-Empire germanique, à écraser la Hollande, à lutter contre la France. Dans l'intervalle, la guerre ne tarda pas à s'allumer entre l'Espagne et l'Angleterre.

Le sombre visionnaire de l'Escorial, Philippe II, conçut le projet grandiose de conquérir l'Angleterre. On sait comment disparut l'invincible Armada et comment par la force, par la diplomatie comme par la propagande morale, l'Angleterre finit par ruiner l'Empire espagnol d'Amérique.

L'Espagne affaiblie, la Hollande passée au second rang, la guerre se poursuit avec acharnement entre l'Angleterre et la France. Les deux derniers siècles — suivis de l'épopée napoléonienne — qui s'ouvrent sur l'époque contemporaine, marquent les moments les plus tragiques de cette lutte. La dernière période est celle que nous vivons actuellement avec ses sombres péripiéties.

Dans cette dernière période apparaissent de nouvelles puissances industrielles et commerciales qui rendent la lutte encore plus violente. De continentale, elle devient mondiale. Hugues Robert Beson, dans un livre d'allure prophétique paru il y a plus d'un demi-siècle, nous offre un tableau anticipé du monde de 1950.

À cette date, maintenant assez proche de nous, notre monde devrait être représenté par trois grandes cartes de couleur différente. La première que nous appellerons l'Eurafrique comprendrait l'Europe et le Continent Africain, la seconde, l'ensemble des Amériques, la troisième, l'Asie et l'Asie Australe définitivement débarrassées de la domination européenne. À ce moment, les villes, dans leurs éléments essentiels, seraient souterraines et dans le ciel on n'entendrait que les vrombissements incessants des transaériens du commerce et des flottes de guerre. Cette vision anticipée du prophétique écrivain ne serait-elle pas tôt ou tard une réalisation de l'avenir ? Troublante question à laquelle on nous permettra de ne point répondre. Dans tous les cas, si l'unification massive du monde en trois grands blocs doit se faire, quel sera le chef d'orchestre qui tiendra le métronome ? N'insistons pas. L'avenir est sur les genoux du destin.



[157]

**Essais de vulgarisation scientifique  
et questions haïtiennes**

ÉTUDES

**14**

---

# Autour d'une personnalité

[Retour au sommaire](#)

[158]

[159]

## AUTOUR D'UNE PERSONNALITÉ

Je ne m'engage point dans une si brève note à analyser l'œuvre complète de notre regretté compatriote H. P. Sannon. Cette œuvre, moins érudite sans doute que celle d'un Firmin ou même d'un Janvier, se situe cependant en une place magnifique dans l'ensemble du travail intellectuel haïtien. H. P. Sannon, dans cette note, nous intéresse plus par la qualité de son esprit, par les influences morales qui ont organisé sa personnalité — cette personnalité qui avait fait de lui l'un des plus remarquables exemplaires d'homme cultivé de ce pays.

Il suffisait de quelques heures de conversation ou de la lecture de quelques bonnes pages de Sannon pour s'apercevoir que la qualité dominante de son esprit était la lucidité manifestée par un constant besoin de clarté dans l'énonciation des principes ou dans l'exposition des idées.

Si cette qualité maîtresse de l'esprit de Sannon était avant tout un don de la nature, elle n'avait pas moins avantageusement profité, pour son développement, des milieux divers qu'il a traversés au cours de sa formation intellectuelle.

C'est, je crois, au triomphe de la Révolution d'Hyppolite que Sannon fut envoyé, avec d'autres jeunes gens des Cayes et du Cap, comme boursier haïtien en France. Il s'inscrivit en qualité d'étudiant à la Faculté de Médecine de Paris.

On est, à la dernière décade de l'autre siècle, à une époque de puissant épanouissement de la Science Médicale Française. Toute une pléiade d'hommes sortis de l'enseignement de quelques-uns des plus grands noms de la science, un Claude Bernard, un Pasteur, un M. Berthelot, un Cuvier, un De Blainville, etc. maintiennent à l'Université

une noble tradition d'inventions et de recherches. Il ne s'agit point de professeurs enseignant une science mâchée, fixée par d'autres, mais de quelques-uns des maîtres qui ont le plus largement contribué à développer, dans [160] leur cadre respectif, les Sciences accessoires à la Médecine générale.

Dans ce cadre de savants, Sannon rencontre à la Faculté les professeurs Farabœuf, Filiaux, Raphaël Blanchard, etc. Il éprouvait un plaisir indicible à parler de ce dernier et des fameux monômes que les étudiants organisaient en sa faveur. Le professeur Blanchard, paraît-il, manifestait de la sympathie aux étudiants haïtiens de la Faculté et, autant que je me le rappelle, il fut un ami de notre Maître le Docteur Léon Audain. C'est le même Blanchard qui, à un examen où Sannon hésitait à lui donner les caractéristiques de l'un des helminthes intestinaux, lui souffla que « le ver était nu, mais nu comme les soldats de Toussaint Louverture ». Si, comme le croit une certaine philosophie du bon sens, les grandes décisions découlent parfois d'événements minuscules, ne serait-il pas possible de rattacher à la comparaison de Blanchard la vocation de Sannon, historien de Toussaint Louverture. À cette école de précision où les choses se mesurent au micron, où l'esprit ne peut guère errer à l'aventure, aucun romantisme n'est de mise dans l'étude de la distribution du tronc de l'hypogastrie ou de l'orientation des branches du plexus solaire, par exemple. À ce contact, donc, les qualités distinctives de Sannon ne pouvaient que s'affiner loin de toute discussion byzantine des réalités extérieures ou des données mentales. Les sciences médicales, dans leur ensemble, représentent l'un des départements les plus complexes du réel. Leur approfondissement réclame une intelligence aussi vive qu'appliquée à l'étude. De toutes les tentatives, la plus vaine est celle de placer une intelligence médiocre en face de cette masse étourdissante de faits reliés par des lois organisant la synthèse, peut-être la plus grandiose de la science, après celle des mathématiques.

Pourquoi donc Sannon, si éminemment doué pour approfondir cette discipline, discontinua-t-il ses études médicales ? Il y a là, sans nul doute, des raisons psychologiques qu'il y aurait intérêt à découvrir. Incontestablement, il se manifesta tôt chez le jeune homme des Cayes une incoercible vocation d'écrivain et d'homme politique. Or, devenir un écrivain médical est, sous toutes les latitudes, le résultat d'une longue patience. Il faut user ses meilleures années de jeunesse dans les

cliniques et les laboratoires, [161] sans parler de l'acquisition d'une information dont le domaine est le monde sous peine de redécouvrir des choses déjà découvertes.

Sannon avait d'ailleurs sous les yeux un original et puissant modèle. Il s'agit du Docteur Louis Joseph Janvier en personne, Janvier de qui Firmin disait qu'il n'avait accumulé tant de diplômes que pour établir toute la souplesse de l'intelligence du nègre.

Sans même achever, à l'instar de Janvier, ses études médicales, Sannon s'adonna aux Sciences Politiques et Sociales. Le futur historien de Toussaint Louverture, l'homme politique en devenir, avait relégué dans l'ombre le carabin. À son admiration pour Raphaël Blanchard avaient succédé des vues beaucoup plus larges des choses européennes dont les échos lui arrivaient incessants et multipliés.

Tout autour de lui, il avait donc découvert la politique française et du même coup avait pris contact avec les grands britanniques de l'ère Victorienne. L'amour de la démocratie et du régime parlementaire chez Sannon m'a toujours paru la conséquence de cette période de formation de son esprit. Je ne sais au juste, devenu Chef d'État, quelle politique Sannon aurait suivi ; mais, théoriquement, son esprit clairvoyant n'admettait aucun compromis entre la démocratie et les autres régimes. Il comprenait, après plus d'un siècle de philosophie évolutive, que seule la démocratie assure une marche logique et normale du monde. En somme, quelle vie nationale peut-on concevoir sans un régime de libre discussion des grands intérêts qui conditionnent l'existence d'un peuple ?

L'initiation de Sannon à la politique française se fit à une époque excessivement troublée de la vie de cette Nation. On était à l'affaire Dreyfuss. La colonie haïtienne, assez nombreuse à Paris, dans sa juvénile ardeur avait pris violemment position. Sannon prend part à des manifestations, à coup sûr, moins inoffensives que celles organisées naguère en faveur de Blanchard. Plus discipliné, moins bruyant que son impétueux camarade Louis Probus Blot, il ne se fit point botter par la police parisienne avec la recommandation de ne plus continuer à se mêler de ce qui ne le regardait point.

Je ne me chargerai point de justifier chez Sannon ses deux grandes admirations dans le monde de la politique française, Jean [162] Jaurès et Georges Clémenceau. Jusqu'à l'année même de sa mort, il récitait

avec une étonnante sûreté de mémoire de longs passages des discours de Jaurès. Je comprends d'ailleurs que ce fils des Tropiques se soit laissé prendre à l'ampleur, à la magie du verbe de Jaurès soutenu par toute la discipline de pensée de l'ancien normalien. En Clémenceau, il suffisait d'écouter Sannon pour conclure que c'était cette allure cravachante, au-dessus de toutes les peurs humaines, peut-être même teintée d'un défit ironique à l'égard de Dieu, qui faisait son admiration.

Ce fut à cette date, de 1890 à 1900, une magnifique époque de séjour en France. En 1892, Renan meurt et, trois ans après Taine le suit dans la tombe sans arrêter toutefois la passionnante discussion ouverte spécialement par Comte relativement à la priorité du mode de penser positif sur la méthode purement rationnelle dans l'organisation de la science.

D'autres courants de pensées naissent, se rattachant aux grands systèmes antérieurs à 1850 ou répondant à des conceptions nouvelles dans la position et dans les essais de solution des éternels problèmes philosophiques.

C'est, d'ailleurs, à cette date de 1850 que se dégagent, se précisent les grands courants de la sociologie contemporaine. En 1890 ! Les mêmes courants se maintiennent, parfois dirigés par des esprits encore plus qualifiés que les premiers initiateurs des mouvements indiqués. Le cas se vérifie avec Le Play pour la Science Sociale, avec Espinas pour l'organicisme, avec Saint-Simon pour la sociologie positive, etc. Tout ce mouvement intellectuel est encore puissamment dominé par l'enseignement de Taine, de Renan, inspiré du comtisme. C'est la période des grandes négations métaphysiques. La venue dominatrice de l'évolutionnisme spencérien s'annonce, mais n'atteignait pas encore le grand public. Il en est de même de la réaction spiritualiste bergsonienne, à peine amorcée par la publication « *Des [Données Immédiates de la Conscience](#)* ».

Quelle pouvait être au milieu de ce fort brassage d'idées la position de ce jeune transfuge des sciences médicales ?

Il avait, entraîné par ses tendances naturelles, abandonné la médecine pour les sciences politiques et sociales. Allait-il, dans l'opposition souvent bruyante, même dramatique des doctrines sociales, à l'instar de ses remarquables aînés Janvier et Firmin, [163]

s'orienter vers une sorte d'organicisme qu'on peut croire inspiré des travaux de Roberty, des frères Worms, etc. ?

Si, pour Janvier, cette influence reste discutable à cause de ses attaches au comtisme, il n'en va pas de même de Firmin dont on connaît positivement les relations scientifiques avec les Worms.

En général, les doctrines philosophiques et autres n'exerçaient qu'une action bien limitée dans l'œuvre de Sannon. L'homme avait horreur de toute métaphysique ou du moins sa métaphysique ne dépassait pas la simple discussion doctrinale des formules directrices de la démocratie ou du régime parlementaire.

Je ne crois pas même que Sannon se soit initié aux théories démocratiques par l'étude des créateurs anglais de la doctrine, un J. Locke, un Adam Smith ou des grands utilitaristes de l'école de Bentham, un Bain, un J. S. Mills, etc. Il les invoquait si rarement dans ses conversations. Son esprit, je l'ai déjà dit, était plus celui d'un historien que celui d'un philosophe. Par ce fait, il s'éloignait absolument de la tournure d'esprit de Firmin chez qui l'examen de toute question prenait infailliblement l'allure philosophique pour ne pas dire transcendante. On relevait chez Sannon la même attitude à l'égard des réalisateurs pratiques anglais de l'idéal démocratique, un Brougham, un Mc. Intosh, un Roussel, etc. alors que sa verve était intarissable sur le mérite respectif des grands ministres de l'Angleterre contemporaine. On éprouvait réellement du plaisir à l'entendre raconter des anecdotes sur la vie parlementaire d'un Melbourne, d'un Roseberry, d'un Salisbury, d'un Gladstone, d'un Disraeli, d'un Peel, etc. C'est donc par l'étude de la vie de ces puissants bâtisseurs de l'empire britannique qu'il avait fini par comprendre ce que le régime parlementaire comportait d'éléments de grandeur comme aussi de décadence.

La vocation d'historien chez Sannon n'était pas le fait d'un hasard ou d'une simple fantaisie individuelle. Il s'y était préparé par de longues et sérieuses études et par une pratique assidue des grands maîtres de cette science.

Taine, surtout l'homme des études si fouillées sur l'Angleterre philosophique et littéraire, me paraît avoir été son premier inspirateur. Evidemment, il ne s'agit point, on le saisit aisément, de l'auteur du livre « *De l'intelligence* » dont les subtilités dialectiques [164] confinent souvent à une métaphysique d'une obscurité déroutante, qui ne pouvait

rien dire à l'esprit avide de clarté de Sannon. Il s'agit donc de l'historien de l'aménagement séculaire de la maison de France. Comme Taine, en histoire, Sannon aime les faits et les accumule volontiers dans son récit. Sa plantureuse et copieuse « *Histoire de Toussaint Louverture* » en est la preuve. Malheureusement, il ne savait pas, à l'instar du maître, éclairer leur défilée, d'instant en instant, par l'une de ses lumineuses et fulgurantes images dont Taine avait le secret.

Dans sa forte et continuelle préparation à son métier d'historien, Sannon n'avait rien ignoré des faits essentiels de l'évolution historique, de l'antiquité à nos jours.

J'ai cité, en connaissance de cause, Taine, mais je sais personnellement la longue pratique que Sannon avait de Vandal, de Boissier, de Thiers de Ferrero, etc. Avec Ferrero, le livre qui enlevait son admiration, comme à nous tous d'ailleurs, est le tome consacré à Jules César. S'il avait lu Michelet, je crois sincèrement qu'il n'avait été conduit à cette lecture par aucune attraction naturelle. L'esprit de Sannon en histoire s'écartait délibérément de tout romantisme. D'aucuns trouvaient que dans ce domaine, il gardait encore trop de préoccupations dictées par la vie réelle.

J'ai beaucoup regretté que l'indifférente et froide mort ait arraché la plume des mains de Sannon, juste à l'heure où, dans la plénitude de la réflexion, il se décidait à nous laisser quelques puissantes monographies de quelques-uns de ses compatriotes dont il s'était particulièrement rapproché.

J'ai surtout regretté les portraits des Manigat qu'il nous avait formellement promis de broser dans la galerie où devaient figurer les Delorme, les Janvier, les F. Marcelin, les Firmin, etc.

Je comprends comment, après avoir étudié l'homme de génie de la race, Sannon se soit curieusement interrogé sur ce que cette même race a pu produire dans la suite de possibilités humaines.

Des Manigat je n'ai personnellement gardé dans les yeux que deux imagés qui sont loin d'être juxtaposables : l'une, répondant à un homme svelte, élégant, de mine plutôt sympathique ; l'autre à un homme de petite taille, juché sur ses talons, la mine plutôt sévère, mais d'une allure incontestable de chef.

[165]

Le grand, disait-on, était un fin lettré, un polémiste redoutable, un journaliste d'une verve impitoyable. Le petit, affirmait-on, était un homme politique d'envergure, d'un courage à toute épreuve (exilé sous Florville, il osa rentrer incognito à Port-au-Prince, y séjourner) ancien élève de l'École Polytechnique.

Candidat avoué à la suprême magistrature de l'État, Sannon avait-il un programme de Gouvernement ?

C'est là, à vrai dire, une question qui ne se pose pas à l'égard d'un homme aussi intelligent et cultivé que l'était Sannon. Un programme de gouvernement, si on écarte les problèmes généraux propres à tous les pays, suppose la formation, à l'heure H, d'un état statique qui, durant le temps, ne subira aucun changement dans l'énoncé des questions envisagées. Or, le dynamisme actuel du monde est tel que les données mêmes de la vie internationale changent à tout instant. Au vrai, la garantie d'un gouvernement est dans la souplesse, la plasticité des cerveaux des humains qui en ont la responsabilité, dans la culture réelle des hommes qui, par leur intervention réfléchie, ont à assurer le présent comme l'avenir des peuples qu'ils dirigent. Sannon, certes, avait de la propriété morale dans l'esprit, l'une des qualités essentielles, dans tous les pays, de l'art de gouverner. Par cette qualité, il aurait pu donc résister aux assauts déshonorants de la fraction gluante et boueuse de l'élite qui, si on n'y prend pas garde, finira par détruire, par la laideur de son comportement, la grande masse du pays.

Je ne pense pas que Sannon ait livré à la publicité la plus forte part de son œuvre. Ainsi, son livre sur le Concordat, qui s'annonçait original et bien documenté, est resté inachevé. D'ailleurs, quel est l'écrivain de valeur qui ait jamais livré à la méditation de ses semblables le meilleur de sa pensée ? L'écrivain, chez Sannon, avait la méchante habitude de rédiger au crayon ses manuscrits.

À la longue, toutes ces pages, crayonnées au hasard de l'inspiration, se transformaient en pages presque grises que la patience la plus soutenue n'arrivait pas à déchiffrer.

On a parfois reproché à quelques-uns de nos hommes d'études les plus éminents, un Edmond Paul, un Bazalais, un Léger Cauvin, un Ménos, un Janvier, un Firmin, un Jérémie, un Sannon, leur participation

à la politique militante du pays. En vérité, c'est [166] comme si on demandait à Carnot, à Monge, à Royer Collard, à Constant, à Guizot, à Thiers, etc. la justification de leur présence, au cours de l'autre siècle, dans la politique française. Lord Salisbury n'a-t-il pas été un chimiste remarquable, L. Poincaré, un physicien apprécié, Painlevé un mathématicien de valeur mondiale ? Or, dans un pays où toutes les questions essentielles sont restées jusqu'ici sans solution, faut-il attendre de la médiocrité arrogante et tapageuse le salut d'un peuple d'au moins trois millions d'âmes. Peut-être l'une des plus cuisantes déceptions de la vie de Renan a été de ne pouvoir obtenir un siège au Sénat de France, ce Sénat qu'il désirait voir formé des sommités intellectuelles du pays, de s'être vu préféré à ce poste Barodet, par une de ces gentillesses du Suffrage Universel.

**Fin du texte**